LE ROMAN CANADIEN

LE ROMAN DES 4

UBALD PAQUIN
ALEXANDRE HUOT
JEAN FÉRON
JULES LARIVIÈRE

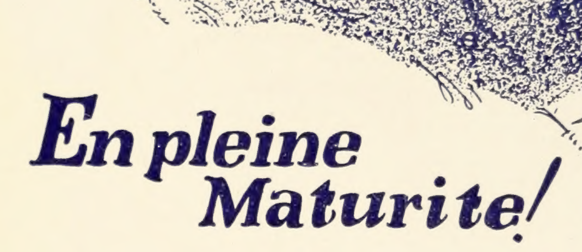


LA DIGUE DORÉE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

25c

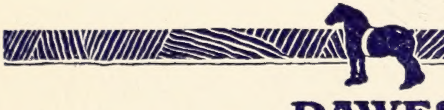
EDITIONS EDOUARD GARAND, MONTREAL



En pleine Maturite!

L'AGE a donné à cette bonne vieille bière une saveur, une maturité qui la rend tout simplement incomparable.

Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille.



DAWES

BLACK HORSE

BIERE ET PORTER

LA DIGUE DORÉE

ROMAN DES QUATRE

par

Ubald Paquin
Alexandre Huot
Jean Féron
Jules Larivière

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth.
Montréal.

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial, chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.



PREMIERE PARTIE

L'Orpheline de la rue Mignonne

par

UBALD PAQUIN

I

Le 18 mai mil neuf cent..., deux voyageurs descendirent de voiture devant le numéro 45 de la rue Mignonne. Le plus petit des deux solda la course, en y ajoutant un généreux pourboire, et recommanda au cocher de revenir dans une heure pour les conduire à la gare Viger où ils devaient prendre le 5,25, "Train Eclair" comme on l'appelait, à destination de Québec.

Une fois sur le trottoir, les deux hommes demeurèrent quelques instants sans parler, semblant indécis de ce qu'ils allaient faire.

Ils formaient ensemble un contraste des plus marquants. L'un était de taille moyenne, massif, large des épaules, avec des bras

ballants terminés par des mains épaisses et carrées, de vrais "battoirs" comme disait son compagnon. Il avait un air bonasse, candide, et sur ses lèvres un sourire était comme figé, qui ne le quittait jamais. Il avait de grands yeux bleus, étonnés et humides, une chevelure blonde abondante. L'autre était grand, sec, haut sur jambes; on le devinait solide et robuste, malgré sa maigreur, et habitué à la misère. Les traits étaient sévères. Il avait un nez en bec d'aigle, une bouche longue aux lèvres minces. Il était bronzé de teint et cuit par le soleil.

La seule analogie entre eux consistait dans le vêtement identique: un veston kaki, une chemise de toile aux faux col négligé, des culottes bouffantes de la même couleur que le veston, et des bottes lacées qui lui montaient jusqu'aux genoux.

Instinctivement, en voyant ce couple si peu assorti, l'on songeait à Don Quichotte et à son fidèle écuyer Sancho Pança. La comparaison était juste, sauf que celui qui tenait le rôle de Don Quichotte avait plutôt le physique de Sancho Pança et inversement. Ils devaient être tous deux dans la trentaine et ne pas la dépasser de beaucoup.

—C'est donc ici? demanda Paul Durand, le plus petit.

—Il me semble! fit l'autre qui répondait au nom plutôt bizarre de Elzébert Mouton.

Pour être plus sûr, il sortit de l'une des poches de sa chemise un carton plié.

—"Jeannette Chevrier, 45 rue Mignonne, Montréal"... C'est bien ici 45. Cette rue est bien la rue Mignonne, et nous sommes bien à Montréal. Donc nous sommes au bon endroit.

—C'est logique.

—C'est toi qui parles le premier?

—J'aimerais autant que ce soit toi.

—Cela m'embête... je ne sais comment lui apprendre la nouvelle. Je te laisse ce soin à toi. Tu es instruit... tu t'en tireras donc mieux que je le pourrais.

—Il va bien falloir... Sonne!

Quand il eut gravi les marches de bois qui conduisaient à la porte d'entrée et qu'il se fût préparé à tirer sur la clochette, Elzébert s'arrêta.

—Ce ne doit pas être ici... on s'est trompé!

—Imbécile, tu viens de lire l'adresse. C'est 45 ou ce n'est pas 45!

—C'est 45.

—Alors...

—Mais c'est écrit "Chambres à louer"... Germain nous contait toujours que sa blonde était riche.

—Et après?

—Si elle loue des chambres, c'est parce qu'elle n'est pas riche.

—Sonne d'abord, tu feras des réflexions plus tard!

Elzébert obéit.

Une personne aux cheveux gris, vêtue d'une robe d'indienne et coiffée d'un bonnet de même étoffe, vint leur ouvrir.

—Nous n'avons plus de chambres, dit-elle, avant qu'ils eussent proféré une seule parole.

—Ce n'est pas cela que nous voulons. Y a-t-il une demoiselle Chevrier... Jeannette Chevrier... qui habite ici?

—La patronne?

—Nous voulons la voir.

La ménagère jeta un coup d'oeil sur les pieds des visiteurs, craignant qu'ils ne salissent son tapis, hésita une seconde, puis leur ouvrant la porte du salon, les fit passer dans cette pièce.

Paul Durand s'enfonça dans un fauteuil, ferma les yeux et prépara mentalement le discours qu'il allait faire.

Elzébert, debout, tenant son chapeau entre ses doigts, faisait des yeux le tour de la pièce. Les meubles en étaient cossus et décelaient, malgré l'usure, un luxe passé. Des estampes françaises étaient accrochées à la muraille, voisinant avec des portraits de famille. Sur le piano, dans un angle, une sonate de Beethoven.

Mais un bruit menu de pas dans l'escalier vint les arracher à leurs occupations respectives.

Dans l'embrasure de la porte une forme légère,gracieuse, fine, se dressa.

Elzébert laissa tomber son chapeau de surprise, et Paul Durand écarquilla les yeux d'admiration; toute sa figure s'épanouit et ses joues, pourtant rouges, s'empourprèrent davantage.

Il se leva d'un mouvement brusque, et gauchement salua.

Il avait devant les yeux une vision de jeunesse et de beauté, quelque chose de printanier et de suave.

Jeannette Chevrier, âgée de vingt-trois ans à peine, était en effet d'une beauté rare. Elle possédait dans sa physionomie quelque chose d'éthéré et d'indéfinissable fait de langueur et de mélancolie et d'ardeur de vivre tout à la fois. Elle avait le teint très pâle, d'un blanc laiteux. Dans son visage à l'ova-

le pur les yeux larges et noirs faisaient des trous de lumière; et ces yeux brillaient, animés d'une vie ardente. Deux petites fossettes dans les joues encadraient les lèvres fines. La chevelure longue et noire était séparée au milieu de la tête, et les tresses en retombaient sur les épaules.

Paul remarqua que la taille était élancée, et il jugea que les jambes, du moins ce que la robe laissait deviner, étaient parfaites.

—Vous êtes bien Mademoiselle Chevrier, dit-il pour rompre le silence, Mademoiselle Jeannette Chevrier?

—En effet, c'est moi-même.

—Ah! je comprends pourquoi il vous aimait tant!

Mais aussitôt cette phrase lancée, il se mordit les lèvres, dépité à s'être laissé prendre à penser tout haut, ce qui lui arrivait assez fréquemment.

—Mademoiselle, continua-t-il, j'ai un message pour vous... une nouvelle à vous apprendre... Oui, je suis Monsieur Paul Durand. Je vous présente Monsieur Elzébert Mouton. Nous étions des amis de Germain Lafond.

—Vous étiez...

—Oui, nous l'avons bien connu. Nous avons prospecté ensemble. Charmant jeune homme! Oui, c'était un bon garçon. Il vous aimait bien aussi, et il avait raison.

Elle commençait à s'inquiéter.

—Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois? Etait-il malade? Où était-il? Que faisait-il? Il y a trois mois que je n'ai eu de ses nouvelles...

—C'est vrai, il vous écrivait toutes les semaines.

Il se caressa le menton de la main, parut se recueillir un peu.

—Aussi bien vous le dire tout de suite... il est mort!

Les yeux noirs s'éteignirent, les paupières les recouvrirent un instant; en un geste convulsif les doigts de la jeune fille se crispèrent sur le bras du fauteuil. La voix blanche, elle dit simplement:

—Je le pressentais.

Elle se leva, alla pour faire quelques pas, et serait tombée, inanimée sur le parquet, si Paul ne l'eût précipitamment recueillie dans ses bras.

—Vite, Elzébert, va demander un peu d'eau et du vinaigre!

Avec une douceur presque maternelle, étonnante chez un homme comme lui, il la déposa sur le sofa et commença à lui frictionner les paumes de la main.

Il regardait toujours le visage immobile, serein, et une tentation folle l'obsédait d'effleurer d'un baiser ces lèvres fines, de caresser la peau soyeuse des joues.

Elzébert revint l'instant d'après. Il avait conservé son flegme imperturbable. La ménagère de tantôt le suivait portant une carafe d'eau d'une main et un verre de liqueur dorée de l'autre. Elle était énervée.

—Mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a? Mademoiselle Jeannette! Regardez-moi! Vous n'êtes pas morte, Mademoiselle Jeannette? Répondez-moi!

Paul Durand lui ôta la carafe des mains et bassina d'eau fraîche les tempes de la jeune fille.

Les paupières se soulevèrent, elle regarda autour d'elle, inconsciente.

—Tenez, buvez! fit-il en portant à ses lèvres le verre de cognac.

Elle en avala quelques gorgées, et peu à peu ses sens revinrent.

La ménagère, folle de joie, courut se jeter aux genoux de sa maîtresse.

—Ah! mademoiselle Jeannette, moi qui vous croyais morte!

Puis elle jeta un regard sévère aux deux personnages qu'elle avait elle-même introduits dans le salon et leur reprocha, dans son for intérieur, l'évanouissement de la jeune fille.

Paul Durand lui fit signe de s'en aller.

Elle regarda Jeannette et sortit en grommelant.

—Ca va mieux maintenant? demanda Paul.

—Oui.

—Excusez-moi, c'est de ma faute: je n'aurais pas dû vous apprendre brutalement cette fâcheuse nouvelle. Que voulez-vous? je ne suis pas habitué à des missions aussi délicates.

—Comment est-il mort? Un accident ou un crime? Ah! racontez-moi les détails! Dites-moi tout ce que vous savez, tout, tout... je veux tout savoir! Ensuite, je vous raconterai... Non... à quoi bon!

—Vous me raconterez?

—Ce n'est rien... cela ne vous intéressera pas. C'est une simple supposition...

—On l'aurait tué?

—Oui...

—Qui vous fait dire cela?

—Rien! Je vous ai dit que c'est une simple supposition.

—Je le crois aussi. Si quelqu'un s'était avisé de toucher à un cheveu sur la tête de Germain, il en aurait rendu compte... ça je vous l'assure. N'est-ce pas, Elzébert?

—Oui, j'aime mieux être moi qu'être celui-là!

—Voici les détails...

Et Paul Durand raconta comment, à cette époque, il avait rencontré dans la forêt du Nord Ontario un jeune homme aux manières élégantes, voire raffinées, et qui campait seul sur les bords du lac Désert, précisément au coeur du district où il avait établi son territoire de chasse. Il apprit peu à peu que c'était un ingénieur civil envoyé par le gouvernement fédéral pour faire une étude géologique de la région. Il n'était seul que depuis une semaine: son assistant, pris d'ennui, s'était lassé de cette vie en pleine forêt, monotone et vide pour qui ne sait pas goûter les charmes divers de la nature, et il était parti pour la ville. Germain attendait d'avoir fini un travail important sur la formation du roc sur une île du lac Désert, avant de se rendre à la prochaine station de chemin de fer, sise à 75 milles de l'endroit où il se trouvait, télégraphier à Ottawa de lui envoyer un aide. Les trois hommes devinrent vite des amis intimes, et Germain négligea de demander un assistant. Chaque semaine, Elzébert se rendait au premier poste chercher le courrier et déposer une lettre à bord du train, lettre toujours adressée à la même personne. Il accomplissait le trajet en canot. Un moteur portatif à l'arrière lui permettait d'accomplir le trajet, aller et retour, en trois jours.

Il y a trois mois, Germain Lafond demanda à Elzébert s'il voulait le conduire jusqu'à la petite ville de Golden Creek, d'où il devait se diriger vers un autre district fermier et finir un travail commencé l'année précédente, avant de retourner définitivement à Montréal, où il devait se marier et s'établir d'une façon stable à l'emploi d'une compagnie d'analystes chimistes qui lui offrait un salaire alléchant. Elzébert consentit. Il fit ses adieux à Durand le matin vers neuf heures. Muni de ses bagages, de ses notes et de ses échantillons de minerai, il s'embarqua dans le canot à destination de Golden Creek. Elzébert fut absent deux semaines.

Quand il revint, continua Paul, il annonça que notre ami commun était mort. Il fit adresser ses bagages à Ottawa aux bureaux du gouvernement, sauf un sac de cuir qui contenait... ce que voici:

Il sortit un portefeuille de cuir qu'il ouvrit et vida sur la table.

D'un côté des billets de banque, il y en avait pour $2,730.

—C'est ce qu'il avait en argent sur lui, son salaire depuis un an qu'il venait de retirer. Quant on l'a retrouvé l'argent était intact, c'est ce qui me fait écarter l'idée d'un crime. Tenez, voici les lettres qu'il gardait toujours sur lui... vos lettres! Elzébert, raconte donc ce que tu sais!

Durant tout ce discours, Jeannette, toujours repliée sur elle-même, écoutait silencieusement. Ses beaux yeux erraient au loin. En elle la vision passait du bien-aimé, sacrifiant sa jeunesse qu'il arrachait aux plaisirs du monde, aux plaisirs faciles de la cité tentante, pour s'en aller en pleine solitude, dans le lointain des bois, brûler les étapes pour, un jour, mettre aux pieds de celle qu'il aimait une situation plus prospère et être en mesure de lui octroyer, par une richesse plus grande, plus de bien-être et de confort. Elle le voyait dans son costume pittoresque, elle évoquait le décor grandiose de son existence, et relisait mentalement ses lettres où il faisait part de ses journées et de ses émotions que la vie large et libre suscitait en lui. Elle se l'imaginait à l'arrière d'un canot, sur un lac aux eaux vertes et pâles, revenant vers sa tente à l'heure où le soleil décroît. Elle croyait le voir à genoux, dans le fond de l'embarcation, avironnant lentement, la tête nue, la chemise ouverte sur la poitrine. Elle évoquait sa démarche souple, son port à la fois élégant et viril, et dans son oreille les accents passionnés de la dernière entrevue vibraient, gardant la saveur du dernier baiser. Et tout cela, c'était quelque chose de fini, de complètement fini. Les heures d'ivresse vécues près de lui, c'étaient des heures mortes qui jamais plus ne revivraient. Une torpeur l'envahissait, un engourdissement de toutes ses facultés sensitives. C'était un rêve. Quelque chose d'elle-même, tantôt quand elle s'était évanouie, était mort; c'était sa jeunesse, souriante malgré ses malheurs. L'espérance venait de déserter son coeur. En la désertant, il avait causé un vide, un vide affreux et noir...

Elzébert, à son tour, prit la parole.

Ils étaient arrivés depuis trois jours à Golden Creek, Germain et lui, quand l'accident se produisit. C'était par une belle journée, toute dorée de soleil. Germain devait quitter le village ce jour-là. Tout près du village il y a une rivière où ils avaient laissé le

canot. Pendant que l'ingénieur était allé voir son embarcation le matin, Elzébert était demeuré à l'hôtel où il avait pris quelques libations et fait la partie de cartes avec des amis d'occasion. On l'avait même soulagé de $45.00. Vers trois heures de l'après-midi, intrigué de ne pas voir revenir son compagnon, il alla à sa rencontre. Il était étendu la face en avant dans le canot, son fusil à côté de lui. Une balle lui avait éraflé toute la figure et s'était logée dans la cervelle. L'accident était facile à reconstituer: le canot s'était éloigné du bord, et pour l'empêcher d'aller à la dérive, Germain avait empoigné le fusil qui était dans le canot pour attirer l'embarcation à lui. Il trébucha, le chien partit et... Renvoyer le corps dans la famille, il n'y fallait pas songer. Le trajet de Golden Creek à Montréal est très long, il dure plusieurs jours, près d'une semaine. Les autorités locales, après enquêtée, conclurent à un accident et ordonnèrent d'inhumer le corps.

Elzébert se tut à son tour. Un silence lourd de tristesse régna dans le petit salon.

Jeannette était plus pâle que d'habitude. Une vision d'horreur la glaçait. Un homme, la figure ensanglantée, était là, là devant elle! Elle passa la main devant elle pour chasser ce cauchemar qui l'oppressait, éveillée.

Paul Durand brisa le silence.

—Voilà... nous avons cru de notre devoir de vous relater ces choses et de vous remettre ces quelques objets. Si je puis vous être utile à quelque chose, et que vous ayez besoin de moi, écrivez un mot et j'accourrai. Adressez aux soins de l'un de mes frères, qui est avocat à Québec. Il demeure sur la rue des Remparts. Il saura où me trouver.

Jeannette, pour toute réponse, serra la main de Paul. De grosses larmes roulaient dans ses yeux et descendirent bientôt le long des joues.

—Ma pauvre enfant, prenez courage! Le temps viendra qui guérit tout. Et puis songez que c'est la vie...

On sonna à la porte.

—C'est pour ces messieurs, fit la ménagère.

—C'est notre cocher.

Comme ils allaient pour sortir, Jeannette demanda:

—Vous êtes certains que ce n'est là qu'un accident?

—Nous en sommes positifs.

—Il n'a rencontré personne qu'il connaissait à Golden Creek?

—Oui, un homme qu'il a croisé sur la rue. Il a salué Germain ironiquement, Germain ne lui a pas rendu son salut et a dit qu'il ne le connaissait pas et qu'il ne voulait pas le connaître.

—Ah...

—Bon courage, mademoiselle! ajouta Paul en lui frappant amicalement sur l'épaule, et puis souvenez-vous qu'il avait deux vrais amis et qu'il vous a légué leur amitié. J'aurais fait tout pour lui... et pour vous. Soyez courageuse...

—Merci. Au revoir!

—Au revoir!

—Eh bien! cocher, fouette ton cheval, nous sommes en retard.

Et par les rues de Montréal le carosse roula, emportant les deux amis, qui ne parlaient pas, récapitulant en leur for intérieur les scènes diverses du drame en raccourci de tantôt.

II

Cette nouvelle officielle de la mort de son fiancé était pour Jeannette la confirmation de ses pressentiments. Depuis trois mois, elle n'avait reçu aucune lettre de lui. Elle flairait un mystère là-dessus. Elle augurait un malheur.

Vers l'époque où Germain avait été trouvé mort, elle avait reçu une missive étrange, écrite au clavigraphe, sur une simple feuille de papier jaune: "Mademoiselle, j'ai le re-" gret de vous offrir toutes mes sympathies, à " l'occasion de la mort de Germain Lafond " décédé dans des circonstances tragiques." Et c'était signé: "Un ami sincère".

Etait-ce là un avertissement, ou l'oeuvre d'un loustic?

Cette missive étrange l'avait plongée dans un trouble inexprimable. Durant des jours elle ne cessa d'être en proie aux pensées les plus lugubres. Une lettre postérieure à la mystérieuse communication avait mis fin à son anxiété. Dans cette lettre, Germain lui contait que son exil volontaire touchait à sa fin, que, dès sa mission terminée, il reviendrait à Montréal, muni d'un petit magot et assuré d'une position sédentaire lucrative. Il lui contait son amour, comme quoi il ne cessait de songer à elle jour et nuit. Mais subitement toute correspondance cessa, et Jeannette n'eut plus aucun doute sur la portée de la lettre macabre. Germain était victime d'une vengeance implacable. Par un raffinement de cruauté, l'on frappait à l'avance l'être le plus cher dans sa vie... Germain

était assassiné froidement, lâchement, avec préméditation.

Mais qu'était l'auteur de cet attentat?

Les visiteurs partis, Jeannette Chevrier s'enferma dans sa chambre et pleura. Durant plus d'une heure, écrasée sur le sol, la tête appuyée sur le bord de son lit, elle laissa couler sa douleur. Elle souffrait. Pourtant... elle savait. Mais il lui restait l'espérance... elle s'était accrochée à cette faible branche; peut-être était-il trop loin là où il n'y avait pas de communication pour lui écrire. Maintenant elle avait la certitude, une certitude implacable, sans merci... Le facteur aura beau passer chaque matin, il n'apportera plus le courrier attendu... C'est fini!... La réalité est là!... devant elle! Fini! Fini! Fini!... Mort! Germain! l'être sensible et bon et qui, malgré sa délicatesse et son raffinement, était un homme viril dans toute l'acception du terme. Adieu, les beaux rêves, inconsciemment rêvés, pendant qu'elle laissait ses doigts errer sur la touche du piano et que la musique alanguissait son âme!

Et elle pleurait, pleurait, pleurait. Et ses larmes étaient chaudes. Elles la brûlaient là où elles coulaient. Elle était anéantie, bientôt incapable de penser...

Elle se dévêtit, pria ardemment avec une ferveur plus grande que de coutume et se mit au lit. Son système nerveux était épuisé. Elle ne tarda pas à s'endormir.

Jeannette Chevrier avait donc vu cet après-midi le Destin, sous la forme de ces étrangers, lui annoncer le dernier malheur qui complétait pour elle la série de ses infortunes. Comment sortirait-elle de cette nouvelle épreuve? Son inéluctable optimisme, aidé et fortifié par sa belle santé morale, lui ferait-il supporter ce nouveau coup sans ployer? Résisterait-il encore comme il avait résisté jusqu'ici aux contrariétés et aux infortunes? C'était là le secret de demain, le secret que seul l'avenir pourrait résoudre, cet avenir incertain qu'elle n'avait pas voulu envisager cet après-midi parce qu'il lui donnait le vertige. Autrefois, elle puisait dans le sentiment d'un amour idylique, profond et pur que rien ne pouvait altérer la force dont elle avait besoin. Elle sentait qu'il y avait une puissance pour veiller sur sa faiblesse, qu'il était, lui, lui si loin et si près à la fois, et que bientôt... Maintenant, c'est du passé tout cela... Tout cela est passé dans le néant affreux...

Orpheline de mère, dès l'âge de six ans, elle était restée seule au monde avec un père qui l'idolâtrait. Elle était sa joie, sa lumière, sa beauté et sa raison d'être. Il avait jalousement reporté sur elle tout le trésor d'affection qu'il n'avait pu dépenser pour la morte. Une bonne, la même qui la servait aujourd'hui et qui la couvait avec une sollicitude toute maternelle, avait veillé sur ses jeunes années. Son père était riche, avantageusement connu dans le monde de l'industrie, et en mesure de satisfaire ses moindres caprices. Il n'y manquait pas. Ses caprices et ses désirs devenaient des ordres aussitôt obéis que formulés.

Vers sa dix-huitième année, elle rencontra au hasard d'une visite chez une amie, un jeune homme qui lui plut. Il avait vingt-deux ans et terminait cette année-là ses études de génie civil au Polytechnique. L'apparition de Jeannette Chevrier fut le coup de foudre pour Germain Lafond. D'origine obscure, pauvre, travaillant la nuit à la "Montreal Tramways Co.", qui s'appelait alors la "Montreal Street Car Co.", pour payer ses cours, il se considéra indigne d'elle et ne lui fit que quelques visites distancées et discrètes. Mais il portait en lui le désir violent d'être quelqu'un, de s'amasser un petit magot et alors... d'offrir à la jeune fille, avec son coeur, une situation digne de la sienne. D'ici là il avait décidé de ne rien laisser transparaître au dehors de ses sentiments intimes. Mais à défaut de paroles, tout dans son attitude, dans son regard, dans les intonations de la voix criait l'amour victorieux qu'il avait pour Jeannette. Elle aussi l'adorait. Une après-midi claire de juin, ils allèrent ensemble faire une promenade sur le Mont Royal. Une fois au sommet, ils s'assirent dans l'herbe et contemplèrent le panorama que la ville offrait au bas. Il frola la main de la jeune fille de la sienne. Instinctivement il la serrait dans la sienne, la porta à ses lèvres, éperdu d'amour et murmura: "Je vous aime"... Tout cela s'était fait si vite qu'il ne s'en rendit pas compte tout d'abord. Confus, il s'excusa de son audace. Elle le regarda en souriant, et ses grands yeux noirs et sincères fouillèrent les siens.

—Et pourquoi vous excuser de m'aimer?

—Non, Jeannette, pas de cela... Je devrais m'excuser de ne pas vous aimer, si tel était le cas, mais de vous l'avoir dit.

—Le beau malheur! Vous rétractez-vous? continua-t-elle, boudeuse un peu.

—Non, Jeannette, jamais! Eh bien! oui, je vous aime, mais je ne me considérais pas

le droit de vous le dire. Je mesure trop bien la distance entre vous et moi. Mais je veux la franchir... je vais la franchir...Je veux me rendre digne de vous... vous mériter, m'élever jusqu'à vous... Me le permettez-vous, Jeannette?

—Non seulement je le permets, mais j'y tiens. Je veux, moi aussi, que vous deveniez quelqu'un de grand... que vous deveniez ce que vous devez être.

—Jeannette... est-ce que vous...

—Oui, moi aussi je vous aime.

—Ah! Jeannette! ma Jeannette!...

Et il couvrit de baisers la petite main dont la peau était douce comme de la soie.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait "summa cum laude" son titre d'ingénieur, que le Ministère d'Ottawa le chargeait d'une importante mission dans le Nord canadien. Son voyage devait durer trois ans. C'était un sacrifice énorme pour un jeune homme, surtout pour un amoureux; mais la rémunération était tellement alléchante qu'il accepta. Que comptent trois années de sacrifices à côté de la perspective d'une vie entière de bonheur!

Jeannette se résigna à l'attente.

Sur ces entrefaites son père mourut. De sa fortune immense compromise par un achat considérable de terrains dans la banlieue de Montréal que la jeune fille dut céder à vil prix, il ne resta qu'une couple de propriétés à la jeune fille, dont celle de la rue Mignonne. Ses revenus étaient maigres. Elle résolut donc de gagner sa vie.

Aidée de Mathilde, sa vieille bonne, elle loua des chambres dans son logis, ne se réservant pour elle que les pièces du rez-de-chaussée. Le souvenir de Germain la consolait de tous ses déboires et, malgré la tristesse des jours, elle escomptait l'avenir patiemment.

Elle lui fut fidèle, malgré les démarches pressées d'un jeune homme qui lui aurait apporté une fortune considérable et un rang enviable dans la société bourgeoise de la Métropole. Elle repoussa toutes ses avances scrupuleusement au risque d'encourir sa haine. Ce jeune homme, Pierre Landry, l'aimait frénétiquement, passionnément. Un moment, elle eut même à craindre pour elle-même. Landry, éconduit, proféra à son égard les pires menaces, jura ses grands dieux qu'il la posséderait un jour, que bon gré mal gré elle deviendrait sienne. Il se repentit d'avoir parlé ainsi et se jeta à ses genoux, et les larmes aux yeux lui demanda pardon. Il lui jura une amitié sincère, désintéressée. Cela se passait il y a six mois. Il la visita pendant un mois, allant chez elle presque tous les jours, et s'efforçant par sa conduite affable de faire oublier ses torts et ses emportements passés.

Un soir il lui annonça son intention de quitter la ville.

Il s'en allait dans l'Ouest, à Vancouver.

Depuis, elle n'en avait plus entendu parler.

III

—A quel endroit allons-nous? demanda Elzébert à Paul Durand comme ils mettaient tous deux le pied sur le sol de la vieille Capitale.

—Où veux-tu que nous allions?

—Au meilleur hôtel, le Château Frontenac.

—Notre toilette n'est pas...

—Au diable ces considérations d'accoutrement. D'ailleurs j'ai un rendez-vous demain à cet endroit, avec un acheteur de pelleteries. Nos finances ne nous permettent-elles pas, oui ou non, de vivre dans le luxe?

—J'avoue qu'elles nous le permettent.

—Alors, pourquoi fais-tu des objections?

—Je ne sais pas, je ne suis pas habitué aux grandeurs. Toi non plus... Il y a quatre ans que nous avons quitté la civilisation.

—Ca ne veut pas dire que la civilisation nous a quittés Nous l'avons emportée avec nous. Tu es soucieux? As-tu peur de faire des gaffes? La belle affaire! D'abord, tu n'as pas pour deux sous de psycologie: le seul fait de te présenter dans un hôtel fashionnable vêtu comme tu l'es, va préjuger les gens en ta faveur. Si tu étais le premier abruti quelconque, tu n'oserais pas. Donc, ou tu es quelqu'un ou un homme excessivement riche. Va voir aux bagages... Tu as les reçus?

—Oui.

—Vas-y tout de suite, moi je vais chercher une voiture.

Quelques instants après, Elzébert apparut devant la gare chargé comme un mulet de montagne. Il portait les deux paquetons d'effets personnels et traînait quatre sacs immenses remplis de fourrures résultat d'une chasse fructueuse de deux ans.

Paul attendait avec la voiture. Elzébert y jeta les colis pêle-mêle. Il alla pour monter lui-même, mais son compagnon le poussa du coude.

—Non!

—Quoi! je ne suis pas pour m'en aller à pied.

—Personne ne t'a parlé de cela.

—Puisque tu ne veux pas que je monte avec toi.

—C'est parce que j'ai une mission importante à te confier.

—Encore !

—Tu n'es bon qu'à cela.

—Est-ce une mission ou une commission ?

—Elzébert, tu te permets de faire de l'esprit, ça ne te va pas. Le contraste est trop grand avec ta figure de croque-mort. Tu vas aller me chercher... nous chercher une bonne bouteille de... scotch, cognac... je te laisse le choix, mais n'apporte pas de tord-boyaux.Ce soir, avant de nous coucher, nous allons célébrer notre retour au pays des ancêtres. Va... cours... vole... et nous reviens...

Toujours impassible, Elzébert, de sa démarche nerveuse, partit à la recherche du nectar moderne, pendant que la calèche se mit en branle. Le Château était illuminé. Il était près de dix heures du soir. Sur la terrasse les promeneurs se retiraient groupe par groupe. Il ne restait plus que quelques rares personnes. L'air était frais, un air de fin mai. Paul Durand admira ce monument dont l'architecture lui plaisait et où il aurait aimé vivre. Son tempérament d'aventurier s'y serait donné libre carrière. Il aimait l'action, la vie tourmentée, les risques. Quand il pénétra dans la Rotonde, deux "bell boys" portant ses colis derrière lui, il attira immédiatement tous les regards. Cela fit accentuer le sourire de ses lèvres. Ces badauds l'amusaient et il éprouvait une satisfaction d'être le point de mire de tous les hôtes. Il aurait voulu savoir ce qu'on pensait de lui. Descendant l'escalier du fond, deux jolies femmes, jeunes et élégantes, l'observèrent un instant ; l'une se cacha sa figure dans son éventail pour esquisser un sourire moqueur. Durand vit le manège. Cela le blessa un peu ; mais il prit le parti de regarder les jeunes femmes en face, droit dans les yeux, pour leur signifier qu'elles ne l'intimidaient aucunement. Sous ce regard direct, elles baissèrent la vue et continuèrent leur route en silence.

—Une chambre simple ? demanda le commis.

—Je veux une suite parmi les plus belles que vous ayez. Une suite avec chambre de bain, deux chambres à coucher et un vivoir.

—Je ne sais pas si nous en avons.

Paul sortit son portefeuille et retira deux billets de banque de cent dollars chacun.

—Je vais payer d'avance pour la semaine.

Le commis lui indiqua le numéro de son appartement.

Paul poursuivit :

—Il va venir quelqu'un tout à l'heure pour moi, un grand gaillard vêtu comme je suis. C'est mon associé. Vous le ferez monter à ma chambre. Parmi vos "guests" y a-t-il un... comment son nom ? Attendez... MacJohnson... Non ! MacPherson... Oui, c'est cela Monsieur MacPherson, de New-York ?

Après avoir consulté la liste des visiteurs, le commis lui répondit affirmativement.

—Bien. Avertissez-le que demain midi je le recevrai à dîner chez moi ; vous m'enverrez le garçon vers onze heures et demie que je commande mon dîner.

Toujours suivi de ses deux "bells boys" qui portaient ses bagages, Durand se dirigea vers l'ascenseur. Son appartement donnait sur la Terrasse et le fleuve. La vue devait y être magnifique dans la journée. Ce soir, l'on n'y distinguait que les lumières de Lévis, et le reflet sur l'eau des traversiers illuminés.

En arrivant, Paul se mit à son aise. Il enleva ses lourdes bottes, qu'il remplaça par des chaussettes en cuir d'orignal, dégraffa sa chemise, sonna, se fit monter une boîte de cigares et quelques bouteilles d'eau de seltz, s'installa dans un fauteuil moelleux, les pieds allongés sur une chaise, alluma un cigare et rêva.

Il lui vint une sensation d'ennui à la pensée de se retrouver derechef au milieu de la foule, dans la cité où la vie sans entraves de la grande nature ferait place à toute une série de conventions dont il serait l'esclave. Il regretta ses lacs, ses bois, ses plaines et ses montagnes. Il regretta la compagnie des hommes frustes et parfois brutaux qu'il était accoutumé de rencontrer. Il regretta les expéditions lointaines, etc., etc...

Mais bientôt, sous l'empire du confort moderne, il se laissa glisser à une sorte de torpeur somnolente.

Il songea à Jeannette, la frêle Jeannette, aperçue durant une heure à peine et qui lui avait causé une impression si forte. Sous son écorce fruste, il cachait une âme sensible, un coeur bon qui n'avait jamais battu bien fort. Les seuls sentiments dont il eût fait l'expérience à part l'amour filial étaient des sentiments d'amitié. Jamais il n'avait connu la douceur d'une affection de femme, ni ne s'était soucié de la connaître. Il avait bien eu durant ses années de prime jeunesse et aux cours de ses randonnées par le pays, quelques

aventures galantes, mais toutes, elles avaient été des aventures sans lendemain, et jamais il n'avait donné à aucune femme la moindre parcelle de son coeur. Car l'amour c'était une bagatelle; il ne croyait pas que l'on puisse aimer.

—Rentre donc, imbécile! cria-t-il comme on frappait depuis déjà quelques minutes dans la porte. Tu as bien pris du temps à trouver... ce que tu as trouvé?

—Je ne connaissais pas les endroits et je suis revenu à pied.

Et Elzébert défit un paquet qu'il portait sous un bras.

—Regarde ce que j'ai emporté... du Gin... du bon vieux John...

—Après?

—Une bonne bouteille de scotch.

—Rien qu'une?

—Plus une autre.

—Avec ça on passe la nuit debout. Mets-toi à ton aise et allume un cigare. Elzébert, je me sens communicatif ce soir, et tu vas me faire le plaisir d'écouter tout ce que je vais te conter sons ouvrir ta vénérable boîte. Comment aimes-tu notre installation?

—Elle n'est pas mal.

—Demain, nous irons nous habiller de neuf. Je veux que tu sois élégant, Elzébert. Si tu faisais des conquêtes à Québec?

—Moi, je suis comme toi, je ne crois pas aux femmes!

—Tu as déjà de l'expérience? C'est le cas de dire qu'il n'y a plus d'enfants. Conte-moi ton expérience!

—Elle est simple: j'ai aimé une jeune fille. Je devais l'épouser dans un mois, mais elle a rencontré un autre, et elle m'a planté là. Un point... c'est tout.

—Bravo! Au moins, tu es un homme intéressant. Tu as un passé. Sers-nous quelque chose... j'ai soif. Il y a longtemps que nous n'avons bu de la bonne boisson. Te rappelles-tu du tord-boyaux de Golden-Creek?

—C'était mieux que rien!

Paul Durand était un homme expansif. Il lui fallait extérioriser tout ce qu'il ressentait. Depuis la veille, il était la proie d'une vague à l'âme dont la cause se rattachait à sa visite chez Jeannette. Il n'avait pas à se le cacher, la jeune fille lui avait plu. Elle l'avait impressionné fortement, à tel point que durant tout le trajet en chemin de fer, il n'avait cessé d'y penser. A quoi bon, elle était fiancée à un autre, à son ami! Cet autre, il est mort... Et puis... et puis tout cela c'est pour le goût de l'avenir, pour mettre dans sa vie l'élément romanesque qui va manquer. Ce serait du nouveau. Mais comment la revoir? Quel prétexte inventer?

Soudain il s'arrêta et donnant, selon sa manie, une formidable tape sur l'épaule d'Elzébert, il s'écria:

—Eureka!

—Quoi?

—J'ai trouvé!

—Mais quoi?

—Un moyen sûr de la revoir!

—Je ne te comprends pas... ta boisson te fait-elle déjà effet?

—Imbécile! Tu seras toujours l'imbécile que tu étais, que tu es... et que tu seras. Que penses-tu de Jeannette Chevrier?

—Je pense beaucoup de bien... que veux-tu que je pense? Qu'elle est la plus charmante du monde?

—Ecoute-moi, Elzébert, et regarde-moi! Crois-tu que je puisse plaire aux femmes?

—Pourquoi pas?

—Tu as raison, je ne suis ni pire ni mieux qu'un autre. C'est vrai que je suis taillé à coups de hache, j'ai les traits épais... et je n'ai rien de raffiné...

—Ca te donne un air plus mâle.

—Sûr?

—Puisque je te le dis.

—Servons-nous une autre rinçade, Elzébert, et buvons au succès de notre prochaine aventure, la plus difficile de toutes.

Un choc de verres et deux coudes qui se lèvent, deux langues qui claquent, l'opération est terminée.

—Après avoir joué aux prospecteurs, aux trappeurs et aux courreurs de bois, poursuivit Paul, nous allons jouer aux détectives, aux redresseurs de torts, aux protecteurs des orphelines, aux vengeurs... Elle a raison: il a été assassiné.

—Qui, elle?

—Jeannette... Elle a raison: Germain n'est pas mort d'un accident... il est mort assassiné!

—C'est un accident pur et simple!

—Imbécile! Combien de fois vais-je te répéter que tu es un imbécile? Elzébert, tu ne t'appelles pas "Mouton" pour rien. Tu as l'esprit borné comme un mouton. Tâche, au moins, de suivre comme un mouton!

—Pour te faire plaisir.

—Suis mon raisonnement. Quand on lui a appris qu'il était mort, elle a dit qu'elle le savait. Ca été plus fort qu'elle. Ensuite, à plusieurs reprises elle a manifesté cette conviction. Malgré les preuves qui te pa-

raissent convaincantes et que tu lui as données d'un accident, elle n'a pas cru à ta théorie. Pourquoi ? En tout cas, cela me paraissait étrange que Germain ait manqué de prudence à ce point que d'essayer de ramener le canot à bord, en s'aidant du canon d'un fusil resté dans l'embarcation. Il a rencontré quelqu'un qui le connaissait à Golden Creek et qu'il a refusé de saluer. Quel sorte de type c'était ?

—Un étranger.

—Je te dis qu'elle a raison. Il y a un mystère dans tout cela et nous allons éclaircir ce mystère. Elzébert, nous repartons pour Montréal dans deux jours. Ah ! continua-t-il en se frottant les deux mains, j'avais peur de m'ennuyer et de trouver l'existence monotone ; nous avons de la belle besogne devant nous. Et puis... ça va ressembler à un vrai roman... Un quidam a assassiné Germain, voilà le drame ! Il y a une belle jeune fille, l'héroïne : Jeannette ! Puis, un aventurier... moi ! Son accolyte, toi ! Puis un vilain, un monsieur X... quelconque, et une affaire embrouillée au suprême degré... Ca va être digne de nous, Elzébert !

—Je pense qu'on serait peut-être aussi bien de se reposer quelques semaines, de jouir tranquillement de notre argent. On a assez mangé de misère pour dormir enfin sur nos lauriers.

—Est-ce toi qui parles ainsi ? Un crime à venger, un beau crime bien compliqué, bien mystérieux, bien ténébreux... Elzébert, je te renie. Le luxe t'avilit l'âme ! La ville opère déjà sur toi...

—Tu sais bien que je te suis partout, pourquoi parler inutilement ?

—Et toi... pourquoi vouloir t'opposer à l'accomplissement d'un projet héroïque, qui nous ménage de belles péripéties ? Tiens, Elzébert, tu es chaud... On va se coucher. D'ailleurs moi aussi je commence à me sentir bien enthousiaste. Un verre... et c'est le dernier... Verse ! Bon... salut !

—Salut !

—Maintenant, comme dans le Maître de Forge, voici tes appartements, et moi les miens !

Le lendemain matin, dès à bonne heure, les deux hommes n'eurent rien de plus pressé que de se rendre chez un tailleur se commander chacun un habit.

—Et puis, faites vite ! conclut Paul. Taillez, cousez immédiatement. Il nous les faut le plus tôt possible, et, ajouta-t-il en se gourmant de l'air d'un nouveau riche, "money is no matter".

Le tailleur exigea un acompte. Quand il vit la liasse de billets de banque entre les mains de son client, il s'inclina profondément, appela ses assistants et les fit immédiatement se mettre à l'oeuvre.

—A présent, où va-t-on ? demanda Elzébert.

—Saluer mon frère que je n'ai pas vu depuis cinq ans.

—Qu'est-ce qu'il fait, ton frère ?

—Il est avocat.

—Où demeure-t-il ?

—Rue des Remparts.

—Nous n'y allons pas dans cet accoutrement ?

—Pourquoi pas ?

L'instant d'après ils frappaient à la porte d'une vieille maison de pierre solide et cossue, bâtie le long des fortifications et d'où la vue embrassait une partie de la basse-ville avec ses rues étroites bordées de constructions aux toits en pignons. Plus loin, on voit le port où les mats des goélettes à l'ancre se reflètent dans l'eau, et plus loin encore, la chaîne naissante des Laurentides, et les "Caps" qui barrent l'horizon.

—C'est ici que je suis né, fit Paul.

—Ici ?

—Oui, mon père, le juge Durand, habitait ici. Tu ne savais pas que mon père était juge de la Cour Supérieure ?

—Tu me l'apprends.

—C'est comme je te le dis. Moi, après mon cours d'études au Séminaire, j'ai couru les aventures, incapable de me résoudre à la vie sédentaire. Tu sais quelle a été ma vie depuis cinq ans que je te connais ?

—La fortune t'a souri quand même, puisque nous sommes très riches aujourd'hui.

—Notre histoire démolit le proverbe qui veut que "pierre qui roule n'amasse pas mousse". C'est vrai, nous n'avons pas amassé de mousse, nous avons amassé de l'or.

La bonne venait d'ouvrir la porte.

—M. Adrien Durand est-il chez lui ?

Croyant qu'elle avait affaire à des clients du maître célèbre du Barreau de Québec, la bonne, bien stylée, surprise d'une visite aussi matinale—il n'était pas encore neuf heures—leur répondit d'un ton assez rogue :

—Monsieur Durand sera à son bureau, rue Saint-Pierre, à dix heures. Pour le moment il n'est pas visible.

—S'il ne l'est pas pour les autrees, il le sera pour moi, dit Paul.

Et sans plus de façon il pénétra dans la maison suivi de son fidèle Elzébert et, prenant un air farouche:

—Dites à Monsieur Durand que deux hommes, qui viennent de commettre un meurtre, désirent le voir immédiatement.

La servante, effarée, s'esquiva dans le corridor.

En robe de chambre, Mtre Adrien Durand fit bientôt son apparition. C'était un homme dans la quarantaine, aux cheveux légèrement grisonnants. Il était haut de taille, mais plutôt frêle.

—Bonjour, Adrien, dit Paul en se portant à sa rencontre, et, comme s'il se fut agi d'un enfant, il le souleva de terre dans ses bras robustes, le déposa sur le sol, et suivant sa coutume, lui donna sur l'épaule une tape de l'un de ses formidables "battoirs".

—Hein, mon vieux Adrien, tu ne t'attendais pas à me voir. Tiens! je te présente Don Sancho Elzébert Mouton.

L'avocat gardait, malgré cette démonstration, son sang-froid et son attitude impeccable d'un homme du monde.

—Depuis quand es-tu à Québec? demanda-t-il simplement.

—Depuis hier.

—Tu repars?

—Demain.

—Tes affaires?

—Excessivement prospères... j'ai trouvé une mine d'or.

—Tant mieux pour toi. Cette fois-ci, j'espère que tu vas te ranger et abandonner ta vie aventureuse.

—Pas du tout, je me lance dans la plus grande aventure.

—Tu te maries?

—Tu es fou! Moi, me marier? Tiens, je n'y pensais pas, c'est une idée. Ta femme est bien? Ta famille aussi? Tant mieux! Je n'ai fait qu'arrêter te saluer ce matin en passant. Je te retiens à dîner à midi au Château. Je serai à ma chambre à cette heure-là. J'aurai beaucoup de choses à te conter. Vas-tu à la cour cet après-midi?

—Non.

—Alors, fais en sorte d'être libre... A midi!

—A midi!

Paul Durand employa ce qui lui restait de sa matinée à flâner par les rues. Il parcourut la rue Saint-Jean en son entier, s'arrêtant aux devantures des magasins comme un badaud. Il goûtait cette sorte de repos. Il avait l'illusion d'être en voyage dans un pays éloigné, et aussi il éprouvait une sensation de plaisir à retrouver des lieux témoins de ses jeunes années. Il se rappelait des souvenirs de sa prime enfance, puis de sa jeunesse sans amour, partant sans poésie.

Paul Durand était le deuxième fils du juge Durand, et il perdit son père vers l'âge de dix-sept ans, une année avant de quitter le collège. Batailleur, il ne passait pas une journée sans avoir une algarade avec ses camarades de jeux. Elles finissaient toujours par une réconciliation. Au sortir du collège, il s'engageait six mois par année pour aller dans les bois, avec des parties d'ingénieurs et d'arpenteurs. Son frère, chez qui il logeait, et qui, grâce à son titre d'aîné s'arrogeait le droit de le morigéner, lui avait souvent conseillé d'étudier une profession, ou, à défaut, de s'établir sérieusement et de se créer une situation en rapport avec son origine et son instruction. Mais Paul, aventureux et romanesque, trouvait cela trop monotone et préférait courir le monde à la recherche des aventures. Sa dernière équipée fut dans le Nord Ontario. Ayant rencontré à Golden Creek, lors d'une soûlade prise ensemble, un trappeur du nom d'Elzébert Mouton, Paul Durand l'accompagna dans les bois, se fit trappeur lui-même, trouva une mine d'or, où l'on ramassait le métal déposé là par alluvions, presque à pelletée,—passa quelques années à prospecter et à trapper, et revint en son pays natal, passablement riche. Ils avaient dans leur chambre un stock de pelleteries, fruit de deux années de chasse, des plus considérables et qui, à midi, leur rapporterait plus de dix mille dollars.

Paul Durand pouvait donc regarder l'avenir sans avoir peur de la vie, comme une partie gagnée. Son optimisme s'en trouvait augmenté, et il ne lui restait plus qu'à se trouver une occupation digne de ses aspirations et digne de ses goûts. Le hasard lui avait fourni une occasion propice de satisfaire son penchant au mystérieux en lui faisant rencontrer Jeannette Chevrier, et le jetant dans une affaire ténébreuse où il ne tenait qu'à lui de jouer un rôle de premier plan.

Il songeait à tout cela en faisant sa promenade. Contre son habitude, il était peu loquace, ce matin-là. Il allait lentement, les mains derrière le dos, sa pipe à la bouche. Soudain, une idée baroque lui traversa le cerveau. Il était devant l'Hôtel de Ville. Il regarda l'heure à l'horloge de la terre, elle indiquait dix heures et vingt.

—Elzébert, dit-il, la vie est plate.

—Je ne trouve pas.

—Ça manque de piquant. Sais-tu ce que nous devrions faire avant le dîner?

—Avec toi on ne sait jamais.

—Essayer nos bras.

—Tu es fou!

—Non. On va aller dans un bar, le plus "tough" qu'on pourra trouver, tu vas engendrer une chicane et je vais la terminer.

—Ça ne me sourit pas du tout.

Durand eut beau insister, Elzébert ne se sentait pas d'humeur belliqueuse. Il se sentait moins à son aise dans une grande ville policée, où il y a des agents de la paix, des tribunaux et des juges, que dans le pays mi-sauvage, mi-civilisé où la force brutale est un atout des plus importants.

Force fut donc à Paul Durand de refrener ses goûts de matamore et de continuer de déambuler bien prosaïquement par les rues de la vieille capitale.

De retour à l'hôtel, il se recommanda un dîner des plus copieux arrosé de libations non moins copieuses, régla avec le marchand de fourrures les différents détails de sa vente, empocha le chèque qui s'élevait à $11,500., passa l'après-midi avec son frère à lui raconter tous ses faits et gestes depuis leur dernière rencontre, écouta ses inévitables admonestations, descendit en compagnie d'Elzébert passer la soirée dans un bar de St-Sauveur où, chose étonnante, il n'engagea chicane à personne, remonta à sa chambre et se coucha, bien décidé, avant de s'endormir, à reprendre le train de Montréal dès le lendemain.

Ce qu'il fit après la visite chez le tailleur, à la banque, et quelques commissions accomplies çà et là.

DEUXIEME PARTIE

LE CHEQUE MYSTERIEUX

Par Alexandre Huot

I

Le visage merveilleusement beau de Jeannette Chevrier laissait voir les traces de la plus grande perturbation.

La jeune fille se promenait de long en large dans la pièce et semblait plongée dans l'agitation la plus fébrile.

Soudain elle s'arrêta devant le portrait encadré de Germain Lafond suspendu au mur, le regarda longuement et éclata en sanglots.

La crise de larmes fut de courte durée.

Elle s'essuya les yeux et se mit à parler à elle-même:

—Je n'y comprends rien, rien de rien, dit-elle. Pourquoi cet inconnu m'envoie-t-il une aussi considérable somme d'argent? La lettre qui accompagne le chèque est un mystère indéchiffrable.

Jeannette prit le chèque sur une petite table et le considéra. Elle lut:

"Banque Canadienne Nationale"
"Payez à l'ordre de Mademoiselle Jeannette
"Chevrier la somme de vingt-sept mille Pias-
"tres — $27,000.00.
Henri Morin."

—Quel est cet Henri Morin et pour quelle raison m'envoie-t-il cette somme d'argent?

Elle reprit la lettre que le chèque accompagnait et lut:

"Chère Mademoiselle",

"Je vous envoie un chèque de $27,000.00.
"En faisant cela je vous surprendrai énormé-
"ment. Je ne puis actuellement vous dire
"les raisons qui guident ma conduite. Mais
"acceptez le chèque et je vous en serai éter-
"nellement reconnaissant...
Henri Morin."

Le chèque était tiré sur une succursale de Québec de la Banque Canadienne Nationale.

Jeannette Chevrier décida de faire elle-même une enquête et de se rendre à la succursale de la Banque qui devrait payer le chèque.

Dès le lendemain elle était à Québec.

Le gérant la reçut tout naturellement avec une grande affabilité, car n'était-elle pas très jolie?

—Monsieur, dit-elle après lui avoir lu la mystérieuse missive et lui avoir fait voir le chèque qui l'accompagnait, pourrais-je savoir si quelqu'un ici connaît cet être étrange, cet Henri Morin qui m'a envoyé cette énorme somme d'argent?

Le gérant regarda la jeune fille avec admiration; on pouvait discerner un brin de flirt dans le brillant de ses yeux. Puis son front se plissa, il devint soucieux.

—Les règlements de la banque ne me permettent guère d'exaucer votre demande.

Je vous prie, Monsieur, vous me rendriez un si grand service...

Et la voix de Jeannette avait une douce câlinerie veloutée. Sur sa figure, dans le creux de ses deux admirables fossettes, il errait un sourire fin, irrésistible.

—Comment vous dire non, mademoiselle? Vous remportez la victoire...

Il pesa du doigt sur un bouton électrique. Quelques secondes plus tard, le secrétaire du gérant pénétra dans la pièce.

—Faites venir à mon bureau M. Jean Béland, s'il vous plaît.

Ils étaient à causer de banalités quand entra Jean Béland, un jeune homme de 25 ans peut-être, ni beau ni laid, tout simplement quelconque.

—Pouvez-vous me dire, Monsieur Béland, questionna le gérant de la banque, si vous avez sur la liste de nos dépositaires un nommé Henri Morin?

—Oui, monsieur, je puis vous le dire de mémoire, car son histoire ici est remarquable.

—Racontez.

—Eh bien! avant hier, un homme vêtu en "lumberjack" est entré au bureau. Il s'est dirigé vers mon guichet et a exhibé un très gros rouleau de billets de banque.

—Je veux faire un dépôt, dit-il.

—Très bien, répondis-je.

—Je préparai moi-même le bordereau. Il y avait $27,000.00 exactement. Je fis les entrées dans le livret et lui présentai le livret de banque. Puis je ne le vis plus pendant cinq minutes après lesquelles il revint à moi.

—Voulez-vous accepter ce chèque? me demanda-t-il.

Je regardai le montant. Le chèque était de $27,000.

—Mais cela annule votre compte, fis-je.

—Je le sais, répliqua-t-il, c'est ce que je veux.

Je lui fis signer la formule requise en l'occurence et j'acceptai le chèque. Il disparut alors pour de bon.

Le gérant questionna.

—Avez-vous remarqué au nom de qui était fait le chèque?

—C'était au nom d'une demoiselle.

—De mademoiselle Jeannette Chevrier?

—Oui, justement, c'est ça.

—Reconnaissez-vous cela?

Et le gérant mit le chèque dans les mains de Jean Béland.

—Eh! oui, c'est bien ce chèque-ci que le lumberjack m'a présenté.

—Vous pouvez vous retirer.

Et Béland sortit, sans doute peu satisfait de partir sans avoir eu le mot de l'énigme.

Quand ils furent seuls, le gérant et Jeannette se regardèrent...

—Eh bien! cette explication de mon commis vous éclaircit-elle le mystère? questionna-t-il.

—Mais pas le moins du monde, monsieur.

Puis soudain:

—Oh! s'écria-t-elle...

—Qu'y a-t-il!

—Ce n'est rien. J'ai cru avoir une lueur subite. Mais non, ce n'est rien, ce ne peut malheureusement qu'être rien, que rien de rien.

—Mais encore!

—Tiens voici... D'ailleurs j'ai besoin d'un confident. Ce mystère me torture l'esprit. Il y a quelques jours je reçus chez moi la visite de deux hommes vêtus en lumberjack, comme votre monsieur Béland l'a dit. Ils me dirent qu'ils s'appelaient Elzébert Mouton et Paul Durand. Imaginez ma stupéfaction. Jamais je n'avais même vu ces deux hommes. Ils m'annoncèrent, à brule-pourpoint la mort de l'être qui m'était et qui m'est encore le plus cher au monde, de mon fiancé adoré, Germain Lafond. Une douleur atroce m'envahit. Ils disparurent et je ne les ai pas vus depuis. Mon Dieu! Mon Dieu!...

La pauvre Jeannette éclata en sanglots.

Le gérant la consola de son mieux.

Quand la crise de larmes fut passée, il lui dit:

—Alors, comme ces deux hommes étaient vêtus en lumberjack et comme celui qui s'est présenté à la banque était aussi habillé de la même façon, vous supposez que l'un de ces deux hommes est celui qui vous a envoyé le chèque de $27,000.?

—Oui, j'ai supposé pour un instant, monsieur; mais je suis maintenant sûre qu'il n'y a là qu'une coincidence banale. Car ces deux hommes ne me portent aucun intérêt. C'était d'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, la première fois que je les voyais.

—Mais... et votre fiancé?

—Oui, c'est vrai. Mon cher fiancé aurait pu, lui, m'envoyer cet argent. Il était si généreux. Mais il est mort, monsieur. S'il avait eu quelque chose à me léguer, il l'aurait fait par l'intermédiaire d'un notaire. Pourquoi m'aurait-il envoyé un inconnu? Pourquoi ne m'aurait-il pas fait savoir que cet argent me venait de lui? C'est incompréhensible, monsieur, incompréhensible!

—Adressez-vous à la police, alors.

—Oh! non, monsieur, ce moyen me répugne. Comment pourrais-je traiter ainsi un homme, inconnu si vous le voulez, mais qui se manifeste à moi strictement en bienfaiteur? Oh! oui, j'aime mieux rester entourée de mystère que d'avoir recours à un moyen aussi bas.

—Vous avez peut-être raison.

Jeannette se leva et prit congé du gérant de banque.

Elle s'arrêta en face du guichet derrière lequel se trouvait Jean Béland.

—Comment le nommé Henri Morin était-il vêtu? questionna-t-elle. Je voudrais savoir de quelle couleur était sa blouse, sa culotte, la mode de son chapeau, enfin tout.

—Sa blouse, répondit le commis, était bleu marine, râpée, usée presque jusqu'à la doublure. Il portait une paire de culottes bouffantes de couleur kaki, des bottes que nos grand'pères appelaient "bâtardes" et un feutre mou de couleur indécise.

—Et sa figure?

—Oh! mademoiselle, dans sa figure je n'ai remarqué qu'une longue barbe en broussaille d'où le peigne avait dû s'absenter il y a de longs mois.

—Est-il grand?

—Ca, je ne puis vous le dire. C'a été un manque d'observation de ma part.

—Très bien, monsieur, merci beaucoup!

. . . .

C'était l'heure où la rue Saint-Jean à Québec était très animée. Chaque jour sur cette rue est un jour de parade. Vers quatre heures de l'après-midi, les jeunes filles en superbes toilettes et les jeunes gens "à cannes" y défilent. Le théâtre Auditorium constitue le centre de ce défilé.

Jeannette Chevrier descendait la rue St-Jean.

Il lui fallait marcher, faire quelque chose, n'importe quoi pour tromper sa grande nervosité.

Soudain elle pensa:

—Si j'allais de suite acheter mon billet pour retourner à Montréal?... Oui, c'est dit: de ce pas je descends la Côte du Palais et vais acheter mon billet. Je prendrai le train ce soir, du chemin de fer Canadien National.

Elle se trouvait à ce moment devant l'Auditorium.

Elle remarqua tout à coup que presque tous les promeneurs qu'elle croisait se retournaient avec une curiosité qui se terminait en sourire pour regarder quelque chose ou quelqu'un qui semblait drôle.

Instinctivement curieuse comme presque tous les humains le sont, à quelque sexe qu'ils appartiennent, Jeannette pressa le pas. Elle se trouva vite derrière l'objet de curiosité de la foule.

En le voyant elle eut un mouvement de surprise réprimé.

—Si c'était lui? dit-elle tout bas.

Et son coeur battit à lui rompre la poitrine.

L'homme était vêtu de bottes bâtardes, portait des culottes bouffantes kaki, une blouse bleu marine et était coiffé d'un feutre mou dont un long usage parsemé d'abus avait rendu la teinte indécise.

Si c'était lui! Si c'était là l'homme qui lui avait envoyé le chèque!

Mais non, il y avait à cette saison à Québec de nombreux lumberjacks. On en rencontrait à tous les coins de rue, à la basse-ville, sur le marché Champlain, dans le cap Blanc. Si celui-là suscitait la curiosité, c'est qu'il se promenait rue Saint-Jean, le rendez-vous des "chics", des poudrées, des fardées, des donzelles pâmées et des damoiseaux mièvres.

—Il faut que je dépasse cet homme, afin que je le voie mieux, se dit Jeannette Chevrier.

A ce moment, l'inconnu tourna la tête et vit la jeune fille. Il détourna immédiatement la vue d'un mouvement brusque.

—Mais on dirait qu'il me connaît et qu'il veut éviter ma vue. En tout cas, j'ai remarqué qu'il a une barbe tout comme celle qu'a décrite le commis Béland.

L'inconnu avait ralenti le pas. S'il voulait éviter la jeune fille, cet acte de sa part était plutôt bizarre. En effet, Jeannette gagnait du terrain, s'approchait de lui.

Elle le dépassa et au même moment jeta un coup d'oeil sur lui.

Elle pensa immédiatement.

—J'ai déjà vu cet homme quelque part. Il y a quelque chose en lui qui ne m'est pas inconnu. Sa démarche m'est familière. Mais qui est-ce?

La peur l'envahit.

Son fiancé, Germain Lafond, avait été assassiné, elle n'en doutait plus. Cet inconnu, n'était-ce point le meurtrier de son futur mari?

Elle frémit, trembla.

Mais pourquoi alors lui donnait-il $27,-000?

Elle tourna à la Côte du Palais. Rue Saint-Paul, en face de la gare où elle allait acheter son billet pour Montréal, elle s'aperçut que l'inconnu la suivait.

Elle pressa le pas et pénétra dans la gare.

Comme elle était à acheter son billet pour Montréal, elle sentit quelqu'un lui

toucher légèrement le bras et entendit ces paroles chuchotées d'une voix blanche :

—Ne craignez rien, mais espérez... une joie infinie vous attend !

Elle se tourna brusquement et voulut courir après l'inconnu, l'homme vêtu en lumberjack qui avait prononcé ces paroles.

Mais il était déjà sorti de la gare, et elle l'entendit qui disait à un chauffeur de taxi "Black & White" :

—Au Château Frontenac... et presto !

—Où ai-je entendu cette voix ? murmura-t-elle...

II

—Elzébert, as-tu trouvé quelque chose ?

—Non. Et toi, Paul ?

—Moi, non plus.

Elzébert Mouton et Paul Durand étaient assis dans un petit compartiment d'une taverne de la rue Saint-Laurent à Montréal.

Ils causaient de la disparition mystérieuse de Germain Lafond, le fiancé de Jeannette Chevrier.

Ils étaient maintenant tous deux d'accord sur un point : Germain Lafond avait été la malheureuse victime de criminels inconnus.

—Ecoute, Paul, il nous faut continuer nos recherches. Je veux absolument et tu le veux avec non moins de persistance que nous retracions l'homme que nous avons entrevu dans les alentours de la scène du crime, et qui nous a paru très suspect. Nous allons lui mettre la main au collet avec un peu de persévérance.

—Quel est ton plan, Elzébert ?

—Mon plan est bien simple : le retrouver et le faire parler.

—C'est beau, ça ; mais comment lui desceller la langue ?

—A la pointe du revolver, mon vieux ; deux gars bien décidés peuvent tout.

Elzébert s'appuya le menton dans le creux de sa main et songea pendant quelques instants.

Puis :

—Nous n'avons encore réfléchi ni l'un ni l'autre à la cause qui a pu pousser le criminel inconnu à se défaire de Germain Lafond. Eh bien ! pendant les quelques secondes que je viens de songer, je crois avoir découvert cette cause.

Paul Durand s'approcha davantage, semblant profondément intéressé.

Elzébert continua :

—Te rappelles-tu qu'il y a quelques mois, Germain Lafond disparut mystérieusement pendant une quinzaine de jours ?

Paul Durand fit signe qu'il s'en souvenait fort bien.

—Il nous dit qu'il arrivait de l'Abitibi. Dans le temps c'était la première grande course aux mines d'or dans la région de Rouyn. On était fou, enivré d'espérance. Je lui demandai en riant s'il avait découvert une mine d'or. Il me répondit non, mais je soupçonnai dans son regard fuyant quelque chose d'anormal.

—Alors, maintenant, Elzébert, tu crois que Germain avait découvert une mine d'or dans l'Abitibi ?

—Non seulement je le crois, mais j'en suis absolument sûr.

—Et sur quoi bases-tu ta conviction ?

—Sur le fait brutal qu'il a été assassiné. Voyons, raisonnons un peu. On ne tue pas un homme sans raison. On ne tue pas un pauvre...

—Il aurait pu avoir des ennemis.

—C'est vrai, il aurait pu en avoir. Mais lui en connais-tu ? C'était le meilleur garçon du monde. Non, si on l'a tué, c'était pour son or.

—Mais son or est dans sa mine ; car je ne sache pas qu'il nous ait quittés après avoir exploité le gisement aurifère. Alors à quoi l'assassinat de Germain servirait-il au meurtrier ? La mine retourne à ses héritiers, voilà tout.

Elzébert Mouton avait l'habitude de se décrotter les oreilles, quand il était perplexe. Il se les décrotta.

Le raisonnement de son ami Durand l'embêtait.

Il songea, réfléchit.

Puis, triomphalement :

—J'ai trouvé une explication à ton objection, dit-il. Supposons que Germain ait eu un associé dans son aventure minière de l'Abitibi. Supposons que cet associé soit un individu louche, aux intentions criminelles. Il vit l'or, vit la fortune, vit les millions et vit surtout la part à donner à l'autre, à Germain. Alors, supposons...

—Supposons ! Supposons ! Cela fait bien des suppositions, mon vieil Elzébert.

Et Paul Durant éclata d'un rire interminable.

Son compagnon se fâcha.

—Il n'y a rien de drôle dans ça, dit-il; songe à notre pauvre Germain !

Puis il reprit :

—Supposons. . .

—Non, non, ne supposons plus, je t'en prie, tu me donnes la colique.

—Eh bien ! non, continua Elzébert fâché dur, je ne supposerai plus, car ce que je dis c'est vrai, j'en suis sûr : l'associé de Germain avait, comme on dit, passé avec notre ami défunt un contrat "au dernier vivant les biens". Qu'en penses-tu ?

—Je pense que ton hypothèse est plausible. Vaut aussi bien prendre celle-ci qu'une autre. Alors, pour le moment ce qu'il s'agit. . .

Paul s'interrompit et continua plus bas :

—Elzébert, sans faire semblant de rien, regarde du côté droit. . . Tu vas voir un homme qui nous épie depuis quelques minutes.

Elzébert regarda. . .

—En effet, Paul, dit-il, je crois que tu as raison. Que peut-il nous vouloir ?

—La situation se corse.

—Tu le vois, je crois que j'ai raison de penser qu'il y a une mine d'or et peut-être des millions en dessous de tout cela.

—Je commence à croire la même chose, moi aussi. Mais je me le demande, moi aussi, que peut-il nous vouloir ?

—Il nous a suivis depuis notre départ de l'Ontario ; peut-être qu'il se doute que nous cherchons le meurtrier de Germain Lafond. C'est sans doute un lieutenant de l'assassin.

—Il est habillé comme nous, en lumberjack.

En effet, l'homme que Paul et Elzébert accusaient d'espionnage, était vêtu de bottes ''batardes'', de culottes bouffantes kaki, d'une blouse bleu marine et d'un feutre mou d'indécise couleur.

—C'est drôle, dit soudain Durand, il me semble avoir déjà vu cette tête-là quelque part.

—Moi de même.

—Mais où ?

—Je ne saurais le dire. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne réussis pas à préciser mon souvenir.

Elzébert Mouton se leva alors et dit à son compagnon :

—Regarde et écoute : tu vas voir un grand coup d'audace s'accomplir.

Il se dirigea d'un pas décidé vers l'inconnu aux bottes ''batardes'', se planta devant lui, s'inclina et lui dit fort aimablement :

—Mon cher monsieur, mon ami et moi, nous avons remarqué que vous nous portiez un certain intérêt, puisque vous nous contemplez depuis assez longtemps déjà. Alors, comme vous nous intéressez, vous aussi, nous sommes heureux de vous inviter par la présente à venir prendre quelques verres de bière avec nous.

L'inconnu regarda Elzébert, se leva et sans dire un seul mot, quitta la taverne en refermant prudemment la porte.

Elzébert Mouton le regardait faire bouche bée. Quand il fut sorti Elzébert Mouton dit à son compagnon :

—En voilà un drôle de pistolet ! . . .

Tout le monde dans la taverne éclata de rire.

Un des commis de la taverne se dirigea vers Durand et Mouton.

—Un télégramme pour vous Monsieur Elzébert Mouton, dit-il.

—Un télégramme pour moi ! s'exclama-t-il. Pas possible !

Il demanda au commis.

—Qui vous a remis cela ?

—C'est un garçon du télégraphe.

—Mais comment savez-vous mon nom, vous ?

—C'est le garçon qui vous a indiqué du doigt comme étant Monsieur Elzébert Mouton.

—Mais je ne savais pas, que diable ! que j'étais connu des messagers de télégraphe de Montréal.

Le commis s'éloigna.

—C'est louche, mon vieux Paul, c'est absolument louche.

—Quant à moi, je ne connais pas une paire d'yeux de prohibitionniste qui louchent plus que ça devant une bonne bouteille de scotch.

Elzébert allait ouvrir l'enveloppe, quand son compagnon l'arrêta.

—Prends garde ! si c'était quelque bombe explosive qu'il y eut dans ça !

—Es-tu fou, Paul ? Un explosif dans une enveloppe ? Mais il serait tellement petit qu'il ne pourrait tuer une punaise.

Il déchira l'enveloppe et lut :

—Diable, dit-il, on y va rudement.

—Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

—Tiens, lis !

Et Paul lut :

"A Elzébert Mouton et à Paul Durand :
"Avis est donné que vous serez assassinés
"après demain soir, à minuit, si vous n'a-
"vez pas alors définitivement quitté la ville
"de Montréal.

"Avis vous est de même donné de ne "point au grand jamais vous mêler le nez "dans les affaires du défunt Germain La-"fond, car vous irez alors, et presto, re-"joindre vos dignes ancêtres dans le cime-"tière, sans avoir eu le temps de faire vo-"tre testament."

La Ligue Dorée.

—J'en ai la chair de poule, moi! fit Durand.

—Moi, je n'en ai même pas la chair de coq. Ces gens-là ont peur de nous et veulent nous effrayer, voilà tout. Il faut que nous quittions Montréal dans leur intérêt. Eh bien! nous allons y demeurer dans le nôtre et dans celui de Germain Lafond. Ils signent "La Ligue Dorée"... "dorée", de l'or... une mine d'or... N'est-ce pas que ma supposition avait du bon sens?

—Et moi, tu sais, j'ai peur, je ne te le cache point!

—Bah! tu n'auras plus peur demain matin. Allons nous coucher!

Les deux compagnons sortirent.

Comme ils passaient à un endroit très sombre de la rue Craig, Paul Durand sentit quelqu'un le serrer assez fort au bras. Il se retourna brusquement. L'inconnu était déjà disparu.

Il regarda à son bras...

Un papier y était épinglé.

Il s'avança près d'un réverbère et lut tout haut, de façon à ce que Elzébert entende :

"Dernier avis : si vous êtes demain soir "à Montréal, vous mourrez."

La Ligue Dorée.

A ce moment, ils entendirent quelqu'un derrière eux leur chuchoter :

—N'ayez aucune crainte... espérez ! Espérez une grande joie... Une grande joie infinie vous attend!

Une peur folle s'empara d'Elzébert et de Paul Durand. Ils prirent leurs jambes à leur cou et coururent, coururent, à la recherche de lumières éblouissantes, de bruits, de foule, de mouvement, d'oubli...

III

Les deux fenêtres de la chambre étaient prudemment habillées de leurs stores. Un gilet posé sur la poignée de la porte cachait le trou de la serrure, empêchant tout curieux de voir de dehors ce qui se passait à l'intérieur.

Paul Durand s'étira en bâillant, dans l'un des deux lits. Puis il se leva d'un bond et alla secouer Elzébert Mouton.

L'autre marmotta des paroles peu ecclésiastiques.

—Voyons! voyons! Elzébert, fit Paul, éveille-toi! Il nous faut déguerpir, quitter Montréal aujourd'hui à tout prix. Sinon, il y va de notre vie. Moi, tu sais, je ne suis pas encore prêt à vendre ma peau au diable.

Elzébert se leva à son tour silencieusement, et alla lever un des stores.

—Non, non, ne fais pas ça, mon vieux, un ennemi peut nous voir du dehors et nous tuer d'une balle dans la tête. Tu te rappelles la campagne d'un nommé Milette contre les Francs-maçons à Montréal, il y a quelques années; Millette a failli être tué comme ça. Baisse-moi ce store!

—Comme tu voudras, mon vieux. Mais laisse-moi te dire que tu es fou, idiot, à lier comme du foin prêt à mettre en bottes. Personne ne veut nous tuer, c'est une farce, un attrape-nigaud. J'ai honte d'avoir eu peur et d'avoir fui hier soir. Moi, je reste à Montréal. Toi, fais ce que tu voudras. Mais je ne te comprends pas, tu as vu des ours, tu as déjà lutté avec l'un d'eux, et tu as failli être attaqué par un orignal en rut après que j'eus imité le vagissement de la femelle, et tu as eu peur d'un homme, d'un inconnu? C'est inconcevable!

—C'est parce qu'il est inconnu que je le crains.

—Eh bien! nous allons le forcer à se faire connaître.

A ce moment quelqu'un frappait dans la porte.

Paul Durand sursauta.

—Ne va pas ouvrir! Ne va pas ouvrir! chuchota-t-il. Si c'était quelque ennemi! Il pourrait nous abattre, là, de deux coups de revolver.

—Va donc! poule mouillée. Cache-toi sous le lit, si tu as peur. J'ouvre.

Durand se recroquevilla dans un coin aussi loin que possible de la porte.

Elzébert ouvrit.

C'était un des commis de l'hôtel qu'il y avait là.

—Vous êtes bien Monsieur Durand ?

—Non. Mon nom est Mouton... Elzébert.

—Eh bien ! messieurs Mouton et Durand, quelqu'un vous attend au salon et vous fait dire qu'il s'agit d'affaires très urgentes.

Quand ils furent seuls, Durand déclara :

—Moi, je n'y vais pas, je ne suis pas encore prêt à mourir. Celui qui est au salon va nous assassiner, c'est sûr.

—Mais non. Rappelle-toi que nous avons jusqu'à demain soir pour quitter la ville. Jusqu'à demain soir notre vie n'est pas en danger. Rappelle-toi que nous n'avons pas que des ennemis à Montréal ; hier soir quelqu'un nous a dit : "N'ayez aucune crainte ! Espérez... espérez une grande joie ! Une grande joie infinie vous attend !"

—C'est pourtant vrai.

—Prends ton revolver, je vais prendre le mien. A la moindre alerte, le revolver au poing ! Nous vendrons chèrement notre vie. Es-tu prêt ?

—Je crois que je vais y aller.

Ils s'armèrent tous deux, et, la main dans la poche où se trouvait leur arme, ils descendirent prudemment au salon. Quand ils se trouvèrent près de cette pièce, ils redoublèrent de prudence. Elzébert jeta un coup d'oeil furtif par la fente que faisait la porte entre-bâillée.

—C'est une femme qu'il y a là, dit-il.

—Diable ! qu'est-ce que ça veut dire ? Que peut-elle nous vouloir ? Est-ce une jeune femme ?

—Ni jeune ni vieille.

—Belle ?

—Ni belle ni laide.

—Tes renseignements sont maigres, aussi bien d'entrer.

Ils entrèrent.

La femme se leva. Elle était grande, svelte. Sa figure était un peu ravagée par le temps. Elle indiquait 40 ans peut-être et n'était point belle ; mais elle avait cet air attirant qui nous rend tout de suite une personne sympathique.

—Vous êtes bien messieurs Mouton et Durand ? demanda-t-elle.

—Oui, madame...

—Je suis madame Ernest Chénier.

—Ah !

—Oui, je sais que vous ne me connaissez pas. Je viens au sujet de mademoiselle Jeannette Chevrier.

Elzébert et Paul se regardèrent ahuris, hébétés. De quoi pouvait-il bien s'agir encore ?

—Ah !... répéta Elzébert.

—Vous avez eu hier, n'est-ce pas, la visite de mademoiselle Chevrier ?

—Mais non, madame, firent-ils en choeur, au comble de la surprise et de la stupéfaction. Jamais Mlle Chevrier n'est venue nous voir ici.

—Cependant, vous lui aviez, n'est-ce pas, envoyé une lettre pour lui demander de venir ici vous rencontrer ?

—Mais, jamais de la vie !

Elzébert et Paul avaient les yeux grands comme des dollars d'argent américains.

Madame Chénier s'écrasa dans une chaise, pâle, très pâle.

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! fit-elle, c'est effrayant !

—Il lui est sans nul doute arrivé un grand, un très grand malheur. Elle n'aurait jamais dû accepter cet argent, ces milliers de piastres maudites ; je le lui ai dit d'ailleurs.

—Mais de quel argent parlez-vous ?

—Laissons cela, messieurs, je vous en reparlerai plus tard. Pour le moment, il s'agit de retrouver Jeannette.

—Ah ! elle est disparue ?

—Oui, je m'en vais vous relater son histoire. Elle reçut une lettre. La pauvre petite était venue chez moi, sa tante, pour me rendre visite hier. C'était une lettre supposée être de vous. Tenez, messieurs, voici la lettre. Elle l'a laissée sur le buffet de la salle à manger avant de partir. Lisez.

Elzébert lut :

"Mademoiselle Jeannette Chevrier,

"2112, rue Saint-Denis, Montréal.

"Mademoiselle,

"Voulez-vous avoir l'extrême obligeance "de venir nous voir à notre hôtel, 1218 rue "Peel, demain matin à onze heures. Nous "avons une communication très importan- "te à vous faire au sujet de Germain La- "fond. Vous trouverez sans doute étran- "ge que nous n'allions pas nous-mêmes à "la maison où vous vous trouvez ; mais ce-

"la nous est absolument impossible. Nous "vous en expliquerons la raison lors de votre visite."

Elzébert Mouton
Paul Durand.

—Mais nous n'avons jamais écrit cette lettre. Ce n'est ni mon écriture, ni celle de Paul d'ailleurs.

—C'est une affreuse infamie.

—Je le sais maintenant, messieurs; mais laissez-moi continuer mon histoire. Jeannette est partie de chez moi hier matin, vers dix heures. Elle devait être de retour pour le repas de midi. A deux heures de l'après-midi elle n'était pas encore arrivée. A quatre heures je commençai à être inquiète. J'avais remarqué depuis qu'elle est allée à Québec qu'une ombre de peur semblait planer continuellement sur son esprit. A six heures, je n'y tins plus et je vins à l'hôtel ici. Malheureusement vous étiez sortis. Je ne vous le cache pas, messieurs, je crus alors que les criminels, c'étaient vous!

—Oh! madame...

—Je sais maintenant que je me trompais et je vous demande pardon de ma pensée. Je n'ai pas averti la police hier soir, parce que je me disais que Jeannette avait peut-être rencontré des amies. Mais les heures de la soirée se sont écoulées. Je vous ai attendus jusqu'à dix heures. Vous n'étiez pas encore de retour. Nous allons, n'est-ce pas, avertir la police?

—Non, non, madame, dit Elzébert. J'aime mieux que nous réglions cette affaire nous-mêmes. La police peut nous faire plus de tort que de bien. Vous savez, nous en connaissons plus long que vous là-dessus. Ecoutez nos conseils.

—Mais que faire?

—Nous allons nous-mêmes conduire une petite enquête qui aboutira, je suis sûr. Sinon, nous aurons recours à une agence de détectives, une agence avec laquelle nous serons sûrs du secret absolu.

—Mon Dieu! Mon Dieu! quand je songe que Jeannette est sans doute entre les mains de bandits qui la maltraitent, en ce moment, qui lui manquent de respect peut-être!

—Ne vous désolez pas, madame, nous allons la retrouver.

Quelqu'un frappa à la porte du salon. Elzébert cria :

—Entrez !

Le même commis que tout à l'heure pénétra dans la pièce.

—C'est encore quelqu'un qui veut vous parler, messieurs Durand et Mouton.

—Est-ce une femme?

—Non, c'est un petit bambin.

—Faites-le entrer.

Un garçonnet bien mis, de douze ou treize ans, pénétra dans le salon et enleva poliment sa casquette.

—C'est papa qui m'envoie, dit-il.

—Oui, mais qui est ton papa, mon petit?

—Mon papa, c'est Monsieur Albert Trudel qui travaille au Palais de Justice.

—Connais pas.

—Je le sais bien. Mais ce matin en passant sur la rue Cadieux, j'ai trouvé une lettre sur le trottoir. Il y avait sur l'enveloppe ces mots : "Qui que vous soyez qui recueillerez cette lettre, remettez-la à messieurs Durand et Mouton, 1218 rue Peel. Il y va de ma vie. Ne perdez pas une minute!" Vite je courus montrer ça à papa, au Palais de Justice. Papa me dit de venir vous donner la lettre tout de suite. La voici!

Elzébert s'empara de la missive avec quelque chose comme de la voracité. Il l'ouvrit en un tour de mains et la lut.

—C'est bien vrai, madame, fit-il. Mademoiselle Chevrier est prisonnière.

—Mais lis donc cette lettre à voix haute que nous sachions, nous aussi, Elzébert!

Celui-ci lut alors :

"Mes amis,

"Car je crois pouvoir vous appeler mes "amis, je suis tombée dans un traquenard. "On m'a faite prisonnière. Pourquoi? Je "n'en sais absolument rien. Mais je souf- "fre horriblement. Les hommes qui m'ont "en leur possession sont sales, malpropres, "polissons. Ils me parlent avec une gran- "de grossièreté, et j'ai peur, une peur im- "mense, à mon honneur. Sauvez-moi, mes "bons amis, sauvez-moi! Car je vais mou- "rir! Venez vite au numéro 32g de la rue Cadieux!"

"Jeannette."

Elzébert, Paul et la dame se précipitèrent en courant dans l'escalier. Quand ils furent dehors, Elzébert dit :

—Dans un quart d'heure, Jeannette sera libre.

Puis il loua un taxi et ils partirent à toute vitesse vers la rue Cadieux.

IV

L'automobile fila rue Notre-Dame à une vitesse vertigineuse. Tous les passants tournaient la tête pour la regarder fuir. Le chauffeur ralentit en arrivant à la rue Bleury pour s'éviter une semonce de l'agent de trafic qui stationnait là. Il dut continuer sa marche moins vite, parce qu'un autre agent était posté à l'intersection de la rue Sainte-Catherine et du Boulevard Saint-Laurent.

Enfin, la machine tourna sur la rue Cadieux et s'arrêta en face de la résidenec portant le numéro 32g.

Elzébert Mouton sauta le premier de la voiture, et Paul Durand le suivit. Durand allait frapper à la porte, quand Elzébert l'en empêcha.

—Ne va pas faire cela, dit-il, nous allons ainsi gâter la sauce.

—Mais que faire?

—Nous trouverons bien un moyen.

Elzébert réfléchit pendant quelques instants.

Puis:

—Nous allons nous éloigner paisiblement en taxi. Nous n'aurions pas dû arrêter juste en face de cette maison. C'est là un mauvais pas.

Ils remontèrent dans l'automobile qui repartit. Quelques maisons plus loin Elzébert fit de nouveau stopper la voiture.

—Vous, madame, dit-il, vous allez demeurer assise dans l'auto. Attendez jusqu'à ce que nous revenions. Ce ne sera pas long, je l'espère.

Les deux compagnons partirent alors.

Ils pénétrèrent dans la cour par une ruelle sale et boueuse.

—J'ai bien compté les maisons, dit Elzébert. Il nous faut traverser quatre cours avant d'arriver à celle du numéro 32g.

Ils traversèrent ces quatre cours sans encombre. Heureusement, personne ne les remarqua. Et ils arrivèrent à la cour qu'Elzébert était sûr d'être celle du No. 32g.

—Et maintenant, pénétrons dans la maison!

—Mais comment?

—Suis-moi, tu vas voir que c'est très facile. Mais auparavant, nous avons une petite opération à faire. Bon, il y a plusieurs cordes à linge ici; elles feront notre affaire.

Il sortit son canif, l'ouvrit et coupa trois cordes à linge qu'il roula. Il en mit deux dans ses poches et donna la troisième à Paul.

—Que veux-tu que je fasse de ceci? questionna Paul.

—Fourre-la dans ta poche comme moi, idiot!

—Mais pourquoi faire?

—Tu verras, tu verras!

—Tiens, moi, j'ai une peur bleue.

—Peuh! vieille dévote qui craint les rats d'églises!

Elzébert frappa à la porte de la cuisine.

Pendant trois secondes environ il n'entendit aucun bruit. Puis des sons de pas se firent entendre. Ils se dirigèrent vers la porte.

—Tiens-toi bien, Paul, nous allons rire!

Un homme apparut dans l'entre-bâillement de la porte.

—Que voulez-vous? demanda-t-il d'une voix rude.

—Avez-vous besoin de bonnes bananes, d'ananas, de pommes de terre? dit Elzébert.

—Non, merci!

Et il referma la porte.

Elzébert frappa de nouveau immédiatement.

—Allons, qu'y a-t-il encore? questionna-t-il fâché.

—Sortez, l'ami, nous avons affaire à vous.

—Voulez-vous rire de moi, dites donc!

—Non, non, sortez, c'est très sérieux.

A ce moment Elzébert sortit un mouchoir, et l'individu sortit. Il n'était pas sitôt dehors qu'Elzébert lui asséna un formidable coup de poing sur la machoire, l'homme tomba dans les bras de Durand comme une pâte molle, sans connaissance.

—Bien. Ligotons-le maintenant.

—Tu parles d'une façon de pénétrer dans une maison! s'exclama Paul. Nous allons nous faire arrêter, c'est sûr. Si tu t'étais trompé de maison.

—Non, non, je ne me suis pas trompé, j'en suis absolument sûr. Ligote-moi ce voyou maintenant avec ta corde à linge, et applique-lui un bon bâillon sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Sitôt dit, sitôt fait.

La porte était ouverte. Les deux compagnons entrèrent dans la maison avec de grandes mesures de prudence.

Ils marchèrent alors dans un grand corridor obscur.

Soudain ils entendirent un long gémissement qui semblait venir du deuxième étage.

—Chut! fit doucement Elzébert.

A ce moment, une personne quelconque commençait à descendre l'escalier près duquel les deux compagnons se trouvaient.

Mouton se cacha du mieux qu'il put dans un coin et attendit.

C'était un homme qui descendait.

Il paraissait être athlète, bâti qu'il était comme un géant.

Au moment où il mettait le pied sur la dernière marche de l'escalier, Elzébert lui appliqua sa main en bâillon sur la bouche et lui asséna un formidable coup de poing dans la poitrine. Pris par surprise, l'homme ne put se défendre. Il avait déjà perdu connaissance par la force du choc.

Mouton était en effet un athlète peu ordinaire.

Ils ficelèrent l'inconnu comme le premier, et Mouton lui appliqua un mouchoir sur la bouche, le jetant ensuite dans un garde-robe.

Les deux compagnons montèrent alors au second étage. Une seconde plainte se fit entendre. Cette fois elle venait sûrement de la chambre en face de laquelle ils se trouvaient.

—Maintenant, il s'agit de jouer le tout pour le tout, dit Elzébert.

—C'est drôle, je n'ai plus peur, dit Paul.

—Tant mieux.

Et il frappa doucement à la porte après avoir constaté que celle-ci était fermée à clef.

Ils entendirent les pas de quelqu'un qui venait ouvrir. La porte n'était pas encore entre-bâillée que Mouton avait sorti son revolver. Puis il poussa la porte du pied et entra dans la pièce.

—Pas un mot, vieille vipère, ou je tire! Je te tue comme une chienne, dit-il, à la vieille femme ratatinée qui était venue lui ouvrir la porte.

La femme obéit et resta muette, mais dans ses yeux on pouvait voir une lueur de colère féroce.

Les deux compagnons examinèrent la pièce. Leur vue alla d'abord au lit sur lequel était couchée une fille qui gémissait. Ils s'approchèrent du lit et reconnurent immédiatement Jeannette Chevrier qui était ligotée des pieds au cou.

—Mon Dieu! Mon Dieu! dit-elle en les voyant. Mes amis, mes bons amis, êtes-vous venus me délivrer? J'ai tant de peine, tant de troubles, tant de misères, je crois que je vais mourir. Emmenez-moi pour l'amour du Ciel!

—Oui, oui, mademoiselle, dit Elzébert, nous allons vous emmener tout de suite.

La vieille fit un mouvement. Mouton lui appliqua le canon de son revolver sur la tempe.

Pendant ce temps, Paul Durand avait sorti son couteau de poche et coupait les liens de Jeannette Chevrier. Il aida à la jeune fille à se lever.

—Et quant à toi, la vieille, dit Elzébert sur un ton menaçant, on va se revoir avant longtemps, tiens-toi le pour dit, hein! Et quant à vous, mademoiselle Jeannette, suivez-nous et n'ayez plus peur.

—J'ai peine à marcher! gémit douloureusement la jeune fille.

—Nous allons vous supporter.

L'instant d'après la jeune fille et ses deux sauveteurs descendaient l'escalier, suivis par la vieille femme qui grommelait sourdement.

Au bas de l'escalier, nos amis saisirent un bruit quelconque dans une pièce voisine du vestibule, comme si un homme survenait rapidement.

Elzébert et Durand, supportant Jeannette, marchèrent précipitamment vers la porte. Mais ils trouvèrent celle-ci fermée à clef.

Terrible, Elzébert se tourna vers la vieille femme qui les considérait avec un sourire ambigu à ses lèvres parcheminées.

—Vieille, ordonna Elzébert, ouvre cette porte, et vite si tu ne veux pas aller voir satan, ton époux!

A nouveau il braqua son revolver sur la femme.

Croyant que ce terrible inconnu allait tenir parole, et pas tout à fait disposée peut-être à aller rejoindre son "ténébreux époux", elle courut à la porte, tira une clef dissimulée sous son tablier et ouvrit l'huis.

Il était temps : un rude et terrible gaillard venait d'apparaître dans une porte voisine, et cet homme avait proféré un juron retentissant.

Jeannette n'eut que le temps de lui décocher un rapide regard... déjà Durand et Elzébert l'entraînaient vers la rue et le taxi plus loin.

Or, si Elzébert et Paul avaient pu suivre le regard de Jeannette, ils auraient vu le gaillard et n'auraient pas manqué d'être fort surpris de reconnaître l'individu que, la veille au soir, ils avaient remarqué en cette taverne de la rue Notre-Dame.

Quant à Jeannette, elle ne put contenir un cri de joie en trouvant dans l'auto sa tante. Elle se jeta dans ses bras en pleurant de joie.

—Pauvre petite, disait Mme Chénier, tu as bien souffert, hein? Mais nous allons bien te soigner, tu verras. Mon Dieu! quelle affreuse histoire!

A voir ce tendre tableau, Elzébert, qui avait le coeur dans les yeux, avait des larmes sur ses paupières.

—Vite! vite! dit-il, partons d'ici au plus tôt! Marchez, chauffeur!

L'automobile se mit en mouvement.

—Mon Dieu! que je suis heureuse! s'écria Jeannette en embrassant sa tante. Savez-vous ce que j'ai vu, ou mieux qui j'ai cru voir tout à l'heure, comme nous sortions de cette maison.

—Qui donc?

—Un homme qui cherchait à dissimuler sa présence, mais un homme qui ressemble étrangement à mon fiancé chéri, Germain Lafond.

—Germain Lafond! fit Elzébert en tressaillant.

—Oui, j'aurais juré que c'est lui, si je n'avais pas su qu'il est mort.

Elzébert fut pris par un mystérieux étourdissement.

—Ce que je pensais, serait-il vrai? marmotta-t-il.

Puis il questionna :

—Cet homme que vous avez vu, comment était-il vêtu?

—Il était habillé comme un lumberjack: bottes batardes, culottes bouffantes kaki, blouse bleu marine et feutre mou sale et de couleur indécise. Mon Dieu!

—Quoi encore?

—Mais l'homme que j'ai rencontré à Québec et qui m'a dit d'espérer était aussi vêtu de bottes bâtardes et de culottes bouffantes kaki, et il portait une blouse bleue marine et un feutre mou.

Mais Paul Durand hocha la tête.

—Mademoiselle, dit-il, vous êtes énervée des événements terribles qui viennent d'arriver. C'est peut-être une illusion d'optique, tout simplement.

—Non, non... j'ai vu cet homme, j'en suis sûre, dit-elle.

—Qui sait? fit Elzébert Mouton. Des événements bien extraordinaires sont arrivés depuis quelques jours... Moi, je crois mademoiselle...

Une sombre et lourde impression d'effroi parut se produire sur l'esprit de ces personnages, et le silence s'établit.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE

FILS EMMELES

Par Jean Féron.

I

Le chauffeur avait reçu ordre de diriger sa machine vers la demeure de Mme Chénier, rue Saint-Denis. En peu de temps l'auto avait atteint la rue Sainte-Catherine et continué sa course vers Saint-Denis.

Le silence demeurait entre nos quatre personnages.

Avec une maternelle angoisse Mme Chénier considérait sa nièce, si jolie, si gracieuse dans sa pâleur et son émoi. Les yeux fermés, sa tête reposant sur l'épaule de sa tante, Jeannette, comme si elle avait été la proie d'un rêve dont elle ne pouvait secouer les brumes, récapitulait en son esprit troublé l'aventure mystérieuse et indéchiffrable qui pesait sur son cerveau comme un cauchemar. Et une vision obsédante la tenaillait : cet homme inconnu à barbe hirsute qu'elle venait d'entrevoir pour la seconde fois, ce mystérieux personnage portant le costume des coureurs des bois. l'auteur, pensait-elle, de ce chèque de $27,000. Et sous la barbe, sous la blouse bleue marine, sous les culottes bouffantes elle croyait de plus en plus reconnaître celui pour qui son pauvre coeur en deuil se consumait du même amour... Germain Lafond! De temps à autre elle se demandait :

—Oh! si cet inconnu était un revenant!

L'effroi comprimaît son coeur à cette pensée. Mais, de suite par un effort de

volonté, elle revenait aux beaux jours où son amour avait pris naissance, et dès lors elle oubliait aventures et cauchemar pour se laisser emporter en un ciel éblouissant.

A la dérobée Paul Durant regardait la jeune fille dont la beauté lui semblait rivaliser avec celle des anges, et il sentait son coeur brûler ardemment: car cette belle enfant, ainsi éplorée et qui lui apparaissait plus ravissante dans sa demi-inconscience, faisait sur lui un effet plus frappant que le jour oû il l'avait vue pour la première fois sur la rue Mignonne. En était-il réellement amoureux? Peut-être!...

A côté de lui, le timide Elzébert, qui à ses heures avait aussi ses audaces, comme nous venons de le voir, roulait vers la jeune fille des yeux admiratifs, des regards de jeunes amoureux, regards qu'il n'avait garde de laisser surprendre par son ami Paul Durand dont il devinait le secret.

L'auto tourna à l'angle Sainte-Catherine sur Saint-Denis après un court moment d'arrêt pour attendre, sur un geste de l'officier préposé au trafic, que la congestion eût diminué, puis, plus vive, elle monta la rue.

Paul Durand rompit le silence.

—Mademoiselle, demanda-t-il la voix tremblante, savez-vous qui sont ces gens qui vous ont séquestrée?

La jeune fille releva ses paupières, souleva un peu sa jolie tête, sourit et répondit, tout en jetant sur Elzébert un regard de grande reconnaissance:

—Je ne les connais pas, monsieur. Je les ai vus pour la première fois hier seulement.

—Les avez-vous entendus parler entre eux?

—Non. Ils avaient soin, lorsqu'ils parlaient en ma présence, de le faire d'une voix si basse que je ne pouvais percevoir qu'un murmure confus.

—Et vous ne savez pas davantage quel était leur dessein de vous retenir ainsi prisonnière?

—Pas davantage. Et voilà, comme vous le pensez bien, ce qui m'intrigue au dernier point. Je me demande quel mal j'ai pu faire à ces gens, ou quel intérêt les a fait agir ainsi.

—Oh! sourit Paul avec un air entendu, ils avaient certainement un intérêt, et mon ami Elzébert et moi le saurons avant longtemps. Il y a quelque chose de singulier qui se trame sous nos pas, hein! Elzébert?

—Oui, fit ce dernier pensif, quelque chose qui ressemble à un écheveau embrouillé, mais que nous débrouillerons, sacré chien! ou bien on ne s'appelle plus de nos noms.

Et Elzébert cracha avec force par la portière, comme pour accentuer l'énergie d'une résolution soudainement prise.

L'auto s'arrêta devant la maison portant le numéro 2112.

—Nous sommes rendus! dit en soupirant Mme Chénier.

Jeannette Chevrier parut sortir d'un rêve par le regard étonné qu'elle promena autour d'elle. Mais elle fut aussitôt reprise par la réalité de sa situation. Elle sourit tristement aux deux compères, qui ne cessaient de la contempler, et dit:

—Messieurs, j'aimerais à vous exprimer convenablement ma reconnaissance. Mon état d'esprit actuel, cependant, m'en empêche. Aussi, vous prierai-je de venir me rendre visite demain, je serai probablement tout à fait remise.

—Certainement, mademoiselle, s'empressa de répondre Paul Durand à qui cette invitation et le sourire de la jeune fille semblaient quasi une promesse, nous viendrons demain vous rendre cette visite, et peut-être alors pourrons-nous vous donner quelques éclaircissements au sujet de cette mystérieuse aventure.

Comme il achevait ces paroles, Jeannette, dont les regards examinaient encore les choses et les êtres autour d'elle, esquissa un geste de surprise et d'effroi, et en même temps ses yeux parurent se fixer avec une grande attention sur un auto qui passait doucement en descendant vers la rue Sainte-Catherine.

Paul Durand, Elzébert Mouton et Mme Chénier suivirent instinctivement le regard de la jeune fille, et tous trois purent apercevoir dans l'auto ce singulier individu à barbe noire embrousaillée et vêtu comme un bûcheron.

—C'est lui!... souffla la jeune fille en se rapprochant de sa tante et en saisissant un de ses bras qu'elle serra avec une force étonnante.

—Par le diable! jura Paul Durand, c'est encore cet homme!... Est-ce un millionnaire déguisé que ce lourdaud qui, depuis quelques jours, semble rivé à nos trousses? Mademoiselle, reprit-il, comme l'auto disparaissait plus loin avec son étrange voyageur, demain, je vous le jure, oui, demain je vous dirai qui est cet homme. Car cet homme nous intrigue tout autant que vous-même, et je veux savoir coûte que coûte de quoi il se mêle

et ce qu'il manigance. Allons, à demain! finit-il en poussant son compagnon vers l''auto

Il salua galamment de son feutre la jeune fille et la dame souriantes et monta dans la voiture. Et tandis que Jeannette et sa tante pénétraient dans la maison, Durand disait au chauffeur:

—Si vous voulez nous ramener à notre hôtel, sur la rue Peel...

Le chauffeur brûla le pavé lorsque Elzébert eut ajouté:

—Et dépêchons-nous!

Cinq minutes après, l'auto tournait sur Dorchester et reprenait sa course vers la rue Peel.

Paul Durand rompit le silence qui s'était établi entre son compagnon et lui depuis quelques minutes.

—Elzébert, j'ai idée que nous ferions mieux de prendre un déguisement quelconque avant de nous jeter sur la piste de cet inconnu, et mieux encore avant d'aller sur la rue Cadieux pour savoir quels sont ces gens qui habitent là et qui ont enlevé mademoiselle Jeannette. Que penses-tu?

—Je pense comme toi, mon vieux. Tout de même, nous voici embarqués, si je ne me trompe pas, dans une fière calèche. Où allons-nous aboutir?

—Ce qui importe en premier lieu, répliqua Durand, c'est de dénicher l'assassin de Lafond. Aussi, pensé-je que la clef du mystère se trouve sur la rue Cadieux.

—Tu penses?

—Mais si, par aventure, elle n'est pas là, elle gît certainement dans le coco de cet individu qui nous talonne avec une évidence indiscutable.

Elzébert hocha la tête et soupira. Pour lui un "si" et un autre faisaient deux "si", et ce ne sont pas les "si" qui résolvent les problêmes ténébreux. Et le silence se fit encore entre les deux compères, jusqu'au moment où leur voiture vint s'arrêter devant l'hôtellerie de la rue Peel.

—Une chose, dit Paul avant de descendre de l'auto, c'est que j'ai une soif rare... On va prendre le temps de s'étancher un peu, puis nous jonglerons à notre affaire. Ensuite Elzébert, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux attendre à la nuit venue pour essayer de tâter les gens de la rue Cadieux.

—Tu as peut-être raison, fit seulement Elzébert dont la pensée semblait lointaine... pensée peut-être demeurée avec la belle image de la rue Saint-Denis.

—Et puis, reprit Paul, il ne faut pas oublier que c'est ce soir que nous avons reçu ordre de décamper de la ville; tout nous commande donc de nous déguiser. La moindre imprudence peut nous attirer une balle au coeur! Allons, viens! Nous allons nous rincer le gorgoton, puis parler de l'affaire.

Paul paya largement le chauffeur et, suivi d'Elzébert, pénétra dans l'hôtel.

Les deux amis s'approchèrent du bureau de l'administration, et Paul demanda à un employé-comptable:

—Mon ami, voulez-vous me dire si l'on est venu s'informer de nous durant notre absence?

L'employé sourit et répondit:

—Deux gentlemen sont venus pour Monsieur Paul Durand.

—Ah! ah!... Vont-ils revenir?

—Non, sourit le commis davantage, pour la bonne raison qu'ils ont décidé de vous attendre.

Paul et son ami promenèrent un regard inquisiteur sur les quelques hôtes paisibles réunis dans la salle commune, comme avec l'espoir d'y découvrir les deux gentlemen en question. Mais de suite l'employé ajoutait:

—Pardon, messieurs! Mais sur la demande de ces gentlemen, je leur ai permis d'aller vous attendre dans vos appartements, car ils m'ont paru de vos amis ou, tout au moins, de vos connaissances.

—C'est bien, fit Paul un peu surpris.

Et, tirant Elzébert après lui, il gagna l'ascenseur.

L'instant d'après, les deux amis pénétraient dans un petit salon qui faisait partie de leur appartement, et, là, ils apercevaient les deux gentlemen. Mais c'étaient deux inconnus... tout à fait inconnus! Ils étaient là, graves et dignes tous deux, confortablement assis.

—Entrez, mes amis, entrez! fit l'un des deux personnages en ébauchant un sourire quelque peu ironique.

Mais Durand et Mouton demeuraient béants, les regards interrogateurs. Ne s'étaient-ils pas trompés de porte?

Pourtant... ils reconnaissaient leurs bagages, là, à deux pas de la porte.

Les deux inconnus venaient de se lever. L'un d'eux s'approcha de Paul et s'enquit, avec une parfaite urbanité:

—Est-ce à Monsieur Paul Durand que j'ai le plaisir de parler?

—Oui, monsieur... je suis bien celui que vous nommez... bredouilla Paul très stupéfait.

L'homme amplifia son sourire et, regardant son compagnon, parut échanger avec celui-ci un coup d'oeil d'intelligence. Aussitôt, l'autre exhiba d'une poche intérieure de son léger pardessus un papier quelconque.

—Monsieur Durand, reprit le premier personnage en diminuant son sourire, qui d'ironique parut se faire amer, nous sommes bien chagrinés de venir vous appqrendre une mauvaise nouvelle... nous venons vous arrêter!

—M'arrêter!... s'écria Paul en tressautant. Et ses yeux, déjà agrandis par l'étonnement, parurent tenter la fuite hors des orbites.

Elzébert, lui, avait sauté en l'air. Puis, dans un geste aussi rapide que l'éclair, il porta une main à la poche de son pantalon.

—Halte-là, vous, l'ami Mouton! commanda le premier étranger, pas de sottises!

Elzébert et Paul reculèrent, par précaution instinctive, devant le canon menaçant d'un revolver de gros calibre.

—Messieurs, ajouta l'inconnu, nous ne sommes pas ici pour plaisanter... haut les mains!

L'injonction était fort péremptoire. Aussi, les deux compères, tout abasourdis par cette nouvelle aventure, n'osèrent pas se faire prier... ils levèrent les mains, ils les levèrent même aussi haut qu'il leur était possible.

L'agent de police, dont le sourire avait repris sa teinte narquoise, ordonna à son compagnon:

—Veuillez les fouiller bien minutieusement!

L'autre obéit avec une docilité remarquable; et avec une adresse de pickpocket il enleva aux deux trappeurs leurs armes.

—Ah! ça, fit Paul dont la stupéfaction se changeait en une sorte de lourde hébétude, allez-vous me dire au moins pour quel motif vous m'arrêtez?

—Voici le mandat d'amener, répliqua l'autre policier en déployant le papier qu'il tenait encore à la main. Ce papier, il le parcourut du regard, puis il se mit à lire ceci: "Pour avoir assassiné, près de Golden Creek, un ingénieur du gouvernement... Germain Lafond!"

Notre lecteur peut imaginer quelque chose comme un coup de foudre subit dans un ciel sans nuages et rayonnant... Les deux compères en perdirent le souffle, et pour un peu ils se fussent tous deux évanouis.

Et, de fait, pour l'un d'eux le coup sembla assommant: sitôt que Paul Durand eut été emmené par les deux agents de police, Elzébert tomba lourdement sur un sofa, non évanoui, fort heureusement, mais tout sur le point de perdre la notion de la vie ou de la réalité!...

II

Longtemps Elzébert demeura désemparé. Sa première désespérance fut la pensée de se trouver seul enfoncé dans un inextricable mystère. Tout à l'heure, ce mystère lui avait semblé assez profond déjà pour qu'il pût douter de le sonder avec succès; à présent, le même mystère s'amplifiait à l'infini, il se creusait d'une façon effarante: son ami, son bon ami, Paul Durand, était jeté dans les fers pour avoir assassiné Germain Lafond!

N'était-ce pas assez pour écraser un mont sur ses assises?

Elzébert, d'un poing durement crispé, frappa son front livide, il frappa deux fois, trois fois, comme s'il eût voulu ébranler quelques solides et sombres parois qui empêchaient la clarté de pénétrer dans son entendement. Car une nuit d'encre enveloppait son cerveau. Mais ce geste eut l'heureux effet de dissiper les ténèbres; et Elzébert se dressa tout à coup avec un rayon de triomphe dans l'éclat de ses yeux.

—Le mystère!... murmura-t-il avec un sourire convaincu.

Disons-le franchement, Elzébert, à cette minute même, avait cette expression triomphale que dut avoir Archimède trouvant enfin la solution de ses âpres problêmes.

—Le mystère! répéta-t-il. Mais il n'y a plus de mystère... l'assassin de Lafond est trouvé!

Quoi! Elzébert devenait-il fou?

Pas du tout! Il tenait l'enivrante solution! Enfin, il perçait les ténèbres, ou, mieux peut-être, ces ténèbres venaient de se dissiper, mais non comme la nuit se dissipe doucement aux lueurs tendres d'une aurore, mais comme sous un coup de soleil éclatant et subit. Oui... Germain Lafond avait été assassiné par Paul Durand!

Et comme c'était simple!

—Mais comment, diable, n'ai-je pas pensé à cela plus tôt? se demandait Elzébert. L'envie le prenait de se retaper le front. Oui, comment n'ai-je pas deviné le jeu de ce sournois? Je vois bien à cette heure où se trouvait le chiendent. Oui, mais encore qui aurait pensé ça? Pourtant, si je me rappelle bien,

j'ai eu quelques soupçons. Paul me paraissait trop riche tout d'un coup, et l'argent devenait trop léger au bout de ses doigts! Car il est plus riche que moi, bien plus riche; et, pourtant, il ne devrait pas l'être, attendu que nous avons réalisé de pareils et d'égaux bénéfices. Ai-je été bête? Si je m'étais seulement dit qu'il a pu, à notre insu, nous suivre Lafond et moi à Golden Creek, et, là, pan! Il avait de suite un alibi. Puis, à toute éreinte il gagnait l'Abitibi, s'assurant la propriété, de quelque louche façon, de la mine d'or de Lafond, et le tour était joué. Moi et les autres n'y pouvions voir que poussière. Il n'y a pas de doute que Paul a dû brocanter la mine d'or de Lafond avec quelque gros prospecteur tout cousu d'argent. Voilà donc l'énigme! Et alors?... Mais ce n'est pas tout! Ce Paul, est-il un peu trucard! N'a-t-il pas eu, comme moi, connaissance des amours de Lafond et de Jeannette Chevrier? Ah! ah! ricana Elzébert, voici où je mets encore le nez dans la bonne sauce! Oui, mon Paul s'était tout bonnement épris d'amour pour la belle, la suave, l'angélique Jeannette, par conséquent il est devenu très jaloux, jaloux noir de Lafond. "Si, s'est-il dit, je tuais La-"fond, puis si je lui volais sa mine d'or, est-"ce que je ne pourrais pas, ensuite, lui pren-"dre cet ange de la rue Migonne à Mont-"réal?... On sait bien, rien de plus facile! "Me voilà donc avec une fortune considérable "et une jeune et jolie femme, et je n'ai plus "qu'à me laisser vivre le reste de mes jours "en roucoulant comme un pigeon sous l'aile "tiède de sa colombe! Ca y est!..."

Elzébert s'interrompit un moment, pour ajouter en fronçant le sourcil:

—Oui, ça y est, le malheureux; mais ça y sera bien davantage, quand le bourreau lui passera une corde au cou! B-r-o-u-mmm!... Aussi bien, j'aime mieux être dans ma peau que dans la sienne! Enfin! que le bon Dieu ait pitié de son âme! Dame! je ne peux toujours pas pleurer, et puis ça n'arrêtera pas le monde d'aller son chemin!

Elzébert alla vers une table sur laquelle étaient disposés en désordre des flacons et des verres. Il se versa largement à boire d'un certain Scotch Wiskey.

—C'est égal! reprit-il en grimaçant sous l'âcreté de l'alcool, me voilà bien planté!... Qu'est-ce que je vois faire?

Soudain, une vive rougeur empourpra son visage sur lequel l'émoi de l'instant d'avant disposé un voile mat, et il sourit largement... très largement.

—Ce que c'est que d'être bête, des fois! Je ne suis pas riche riche, mais tout de même j'ai de quoi dans mes bottes, et il me reste encore de l'oeil et du nerf, c'est-à-dire assez de sang pour remplir mes bottes si elles venaient à perdre leur lest. Alors, qu'est-ce que j'ai bien à faire? C'est simple, c'est même très simple: je ne suis pas un cadavre, et, si je ne me trompe, je connais certaine jeune fille, d'une beauté admirable, d'une douceur angélique, qui, aujourd'hui, pleure sur un fiancé lâchement assassiné. Oui, si j'allais à cette pauvre petite âme en peine, et si je lui disais...

Elzébert se tut. Il jeta un coup d'oeil vers un grand miroir, puis s'en approcha rapidement. Il se contempla un moment, mais d'un oeil mal rassuré.

—Je ne suis pas laid après tout, sans être tout aussi beau que le bel Apollon, dont m'a parlé souvent Paul qui est instruit, ni aussi beau que le jeune Pâris qui s'empara, pour embêter sa femme, de la ravissante Hélène. Mais, une chose sûre, je suis encore jeune et vigoureux. Ce que je vais faire?... Je vais m'astiquer de mon mieux. Puis, comme j'ai une bonne entrée, je vais aller rendre visite à l'exquise Jeannette. Ne faut-il pas que j'aille lui apprendre le terrible malheur qui m'arrive... l'arrestation de mon ami Paul?

—Pauvre diable, quand même! soupira-t-il après un silence.

Puis, méditatif, front plissé, un peu tremblant, Elzébert fit une toilette de prince galant, et, une heure plus tard, un taxi le conduisait sur la rue Saint-Denis.

Elzébert trouva Jeannette Chevrier avec sa tante qui, de son mieux, cherchait à remettre sa nièce de ses terreurs.

La vue d'Elzébert, rayonnant, fit courir sur ses joues pâlies des rougeurs si exquises qu'elles furent à l'âme craintive d'Elzébert un encouragement et un espoir sans limite.

—Mademoiselle, commença le jeune homme, mais d'une voix qui n'était pas tout aussi rassurée que sa physionomie, je vous fais mes excuses de me présenter sitôt, et à vous aussi, madame, j'ose implorer mon pardon... mais, voyez-vous, il est survenu une circonstance indépendante de ma volonté... une circonstance qui m'oblige—oh! avec plaisir—à me présenter deux heures à peine après vous avoir quittées.

—Est-ce moi personnellement que vous désirez voir? interrogea Jeannette en se levant avec vivacité.

—Oui, mademoiselle, si vous voulez bien m'accorder cet honneur.

Avec une aimable discrétion dont lui sut gré Elzébert, Mme Chénier se leva à son tour, poussa un fauteuil près du divan où se tenait Jeannette et dit avec le meilleur sourire:

—Veuillez vous asseoir, Monsieur Mouton, ma nièce aura grand plaisir en votre compagnie.

Elle assura Jeannette de son même sourire et se retira sans bruit.

—Bon! fit Elzébert en lui-même, voilà au moins une femme intelligente; ça ne me coûterait pas trop de l'avoir pour belle-mère.

Cependant, Jeannette venait de se rasseoir, joliment intriguée par la visite inattendue de cet homme qui, d'ailleurs, elle s'en souvenait, l'avait arrachée des mains de ses geôliers. Et comme Elzébert, tout à coup gêné, se grattait les oreilles pour chercher la seconde phrase, la jeune fille, souriant avec une belle candeur, murmura:

—Je suis bien contente, monsieur Elzébert, de vous revoir sitôt. Je sais que je vous dois peut-être mon existence; car je m'imagine bien que ces bandits allaient me faire un mauvais parti, lorsque, grâce à Dieu! vous êtes survenu si à point pour me sauver. Je ne saurais par de simples paroles vous exprimer convenablement toute ma gratitude; aussi, puis-je vous demander de me dire comment je pourrais le mieux vous démontrer que je ne suis pas une ingrate?

Ces paroles, douces, suaves, musicales, ramenèrent la confiance dans l'esprit confus du trappeur.

—Mademoiselle, répondit-il en tentant d'user du meilleur langage, je vous prie de ne pas exagérer la somme de gratitude que vous croyez me devoir. Certes, j'avoue que j'ai éprouvé beaucoup de plaisir à vous être utile, plaisir qui me dédommage amplement; mais je dois bien admettre aussi que mon amitié pour cet ami commun, qu'un malheur a enlevé si subitement à ceux qui l'aimaient, m'a été un fort stimulant. Je devais bien à sa mémoire de me rendre utile, le cas échéant, à sa fiancée qu'il adorait.

A cette évocation du disparu, Jeannette cacha sa figure dans son mouchoir.

Troublé une fois encore, Elzébert toussotta, et poursuivit, la voix très tremblante d'émotion :

—Aussi, dois-je vous dire que je ne suis pas venu pour vous demander l'expression de votre reconnaissance à mon égard, ni pour vous demander ce que vous ne me devez pas, car, je le dis franchement, je suis largement payé à la seule pensée de vous savoir heureuse; mais je suis venu pour vous informer que le mystère, qui nous enveloppait tous ce matin, est maintenant dissipé.

Jeannette leva vivement sa figure légèrement mouillée de larmes, et regarda curieusement son interlocuteur.

—Je vais bien vous surprendre, continua Elzébert, mais vous ne le serez certainement pas plus que je ne l'ai été... oui, le mystère qui entourait l'assassinat de notre cher ami Germain Lafond n'existe plus.

—Que voulez-vous dire? s'écria la jeune fille, tout à coup joyeusement troublée par le secret espoir d'apprendre une nouvelle qu'elle souhaitait, c'est-à-dire que celui qu'elle croyait mort était vivant.

—Je veux dire, mademoiselle, que l'assassin a été trouvé et arrêté.

Or, le rayon de joie qui, une seconde, avait paru illuminer la jeune fille, se dispersa, et une ombre presque lourde envahit les traits pâles et tirés.

—O mon Dieu! gémit la malheureuse enfant, quelle terrible nouvelle allez-vous m'apprendre encore, Monsieur Elzébert?

Lui, faillit perdre tout à fait contenance : quoi! il venait, lui semblait-il, instruire la jeune fille d'une bonne nouvelle, et elle s'effarouchait, elle prenait quasi l'épouvante!

—Pardon, répliqua-t-il d'une voix zézayante cette fois, la nouvelle n'est pas si affreuse, puisque, enfin, vous allez savoir votre fiancé dignement vengé.

—Hé! monsieur, sanglota l'inconsolable Jeannette, cette vengeance ne me rend pas mon fiancé!...

Puis, moins âprement :

—Il a donc été réellement tué? demanda-t-elle dans un soupir qui souleva une poitrine qu'Elzébert devinait admirable.

—Hélas! soupira également le trappeur. Et si, mademoiselle, ajouta-t-il avec un sanglot fort bien imité dans la voix, vous avez conservé un secret espoir, j'ai bien le regret de vous affirmer que cet espoir est vain, car l'assassin est arrêté. Or, on n'arrête pas un homme pour rien!

—C'est vrai, avoua la jeune fille en relevant ses yeux magnifiques sur son visiteur. Mais cet assassin, qui peut-il être? Serait-ce celui que j'ai un peu soupçonné?

—Quoi! fit Elzébert avec surprise, l'auriez-vous soupçonné aussi? Quelle coïncidence de pensée!

—Hein! fit Jeannette en bondissant; je le connais donc cet assassin? Et je l'ai donc soupçonné justement?

—Dame! fit Elzébert, puisque vous en savez autant que moi...

—Mais non, mais non, mais non, se récria violemment Jeannette, qui mourait de curiosité et de l'envie d'apprendre le nom de l'assassin, je vous demande qui est l'assassin?

—Mon Dieu!... vous l'avez deviné... c'est Paul!

—Paul! Paul!... fit la jeune fille en écarquillant les yeux sans comprendre.

—On sait bien, sourit Elzébert. Oh! il y a du fin matois en lui, il appartient à une famille d'avocats. Et moi, c'est vrai que je ne suis pas bien bien perspicace, et je dois bien avouer qu'il a bien conduit son jeu. Mais, voyez-vous, on a beau être finaud, il y a toujours quelque chose qui craque et casse à la fin. Et puis, il y a le bon Dieu là-haut qui veille toujours et qui ne laisse pas traîner les méchants sacs. Ensuite, plus j'y pense, plus je m'assure qu'il ne l'aura pas volée cette corde...

—Une corde!... fit Jeannette de plus en plus médusée.

—Oui... la corde qui le pendra par le cou...

—Mais qui donc encore? s'écria impatiemment la jeune fille en se penchant vers Elzébert.

Celui-ci sursauta.

—Hé! je vous l'ai dit... Paul!

—Paul!... Paul!... Paul qui?

—Ah! mon Dieu! éclata de rire Elzébert, moi qui pensais que vous me compreniez... Eh bien! Paul, mon ami... Paul Durand donc... Paul, l'ami de votre fiancé défunt...

—P...aul! Paul Durand... bégaya la jeune fille qui venait de s'effondrer sur son sofa.

Une lividité cadavérique couvrit en une seconde son visage, ses bras demi nus, ses mains. La tête renversée sur un coussin, le mouchoir sur les yeux, elle murmura comme en songe :

—Qui l'aurait dit!

Et, tout comme Elzébert, la jeune fille crut de suite à la culpabilité de Durand. Oui, ce devait être ce Durand, pensait-elle, qui, un jour, sous l'anonymat, lui avait adressé ce message étrange... "Mademoiselle, "j'ai le regret de vous offrir toutes mes sympathies à l'occasion de la mort de Germain "Lafond..."

—Oui, qui l'aurait dit!...

Un lourd et pénible silence s'était fait.

Elzébert dévorait, de son regard aigu de chasseur, cette beauté fraîche doucement parfumée, cette fleur légèrement pâlie, cet ange de candeur et de vertu qu'il n'eût touché que du bout des doigts. Elle, bouleversée par cette nouvelle, alors qu'elle était encore si peu remise de son aventure de la veille, pensait, méditait, faisait des rapprochements, tout en mordant son mouchoir de dentelle, afin d'empêcher de nouvelles larmes qui terniraient l'azur de ses yeux, ou pour comprimer un nouveau sanglot qui déformerait l'harmonie de sa bouche. Car elle devinait, fixé sur elle, un regard admirateur, un regard au fond duquel brûlaient des effluves de passion et d'amour. Et Jeannette, avec son intuition de jeune et jolie fille, s'imaginait bien que ce jeune homme, par sympathie d'abord, par amour ensuite, venait vers elle pour lui tendre une main amie dans ses infortunes. Car cet homme, assurément, devait l'aimer bien avant ce jour, depuis peut-être que Germain Lafond lui avait confié ses amours avec elle. Et alors, par magnanimité, pour ne pas trahir l'amitié, il n'avait jamais osé faire un aveu, respectant scrupuleusement le bien d'autrui. Ce garçon était donc un être généreux et loyal. Qui sait si ce n'était pas lui, cet Elzébert, qui lui avait envoyé, sous le pseudo de Henri Morin, ce beau chèque de $27,000?...

Jeannette, sous l'empire de ces pensées, leva un demi-regard très voilé sur son visiteur. Elle comprit qu'elle avait deviné justement, et elle sourit dans son mouchoir.

Mais aussi, par crainte d'être devinée à son tour, elle se remit à pleurer doucement, tout en balbutiant:

—O mon Dieu! ô mon Dieu!... me voici bien seule et bien malheureuse!

Elzébert attendait-il une semblable expression de pensée? Toujours est-il qu'il se leva vivement, et audacieusement vint s'asseoir tout près de la jeune fille en pleurs. Et, là, il se mit à lui parler longuement, mystérieusement. Il rougissait et pâlissait, tout comme elle pâlissait et rougissait tour à tour.

Lorsqu'il eut terminé son discours énigmatique, discours qui avait eu l'heure de faire souvent miroiter un beau sourire sur les lèvres qui reprenaient peu à peu leur incarnat, oui, elle, cette Jeannette, mit tout à coup

sa main frêle et délicate dans la main robuste et cailleuse qui vers elle se tendait depuis un moment avec amour...

—Oui, murmura-t-elle comme en un soupir, je serai à vous, Elzébert, à vous pour toujours, pour toujours, pour tou...

III

Une longue et délicieuse extase enveloppa ces amoureux qui venaient d'échanger une promesse solennelle.

—Oh! balbutiait Jeannette délirante de joie, il avait donc dit vrai ce mystérieux inconnu... "qu'une joie infinie nous atten- "dait!"

—Oui, bégayait Elzébert, non moins ivre, cet homme était peut-être notre ange gardien!

Tout à coup le bruit d'une porte qu'on ouvre discrètement les tira brusquement de leur rêve.

Mme Chénier entrait, souriante, clignant de l'oeil avec un air entendu, comme pour signifier qu'elle savait de quoi il s'agissait et que point n'était besoin ni de se gêner ni de s'effaroucher, du moment qu'on ne faisait pas de mal et que c'était une affaire entre fiancés, affaire qui, à cette étape, est presque une affaire d'époux.

Elle approchait tenant en sa main une lettre.

—C'est pour vous, Monsieur Elzébert! annonça-t-elle.

—Pour moi! fit le trappeur en tressaillant.

Il prit cette lettre qu'il considéra curieusement. La souscription avait été tracée en caractère de dactylotype, et de la façon suivante :

Monsieur Elzébert Mouton,
2112, rue Saint-Denis,
aux soins de Mme Chénier.

Mais dans un angle on avait écrit en rouge : "Urgent".

Déjà Mme Chénier, femme discrète et suave entre toutes, se retirait refermant doucement la porte sur elle.

Elzébert regarda la jeune fille souriante et prononça :

—Vous permettez, Jeannette?

Sa jolie tête donna l'assentiment requis.

Elzébert brisa l'enveloppe d'une main mal sûre, tira une feuille de papier également imprimée au dactylotype, et lut, non sans pâlir un peu trop fort:

Cher Monsieur,

Nous apprenons que vous n'avez pas encore déguerpi de Montréal. Il est quatre heures de l'après-midi... Rappelez-vous l'avis que nous vous avons donné! A huit heures, ce soir, si vous êtes encore en cette ville, votre peau ne vaudra pas celle d'un chat. Et rappelez-vous aussi ce qui est arrivé à votre ami Durand! Ceci vous confirmera cette vérité : qu'il en coûte toujours et souvent fort cher aux imbéciles qui tentent de se mêler d'affaires qui ne les regardent pas!

Dernier avis et... salut bien!

La Ligue Dorée.

Il était temps que cette lecture prit fin, car Elzébert défaillait, même qu'il échappa cette lettre que, rapidement, Jeannette ramassa, disant :

—Alors... ça doit me concerner aussi? bégaya-t-elle dans son inquiétude.

Et sous les regards penauds d'Elzébert elle parcourut du regard la lettre mystérieuse.

Quand elle eut achevé, elle ébaucha un geste tragique, jeta une exclamation d'effroi et de douleur en même temps, porta la main à son coeur et chancela...

Déjà Elzébert avait tendu ses bras...

—Non, non, ma chérie, il ne faut pas vous effrayer outre mesure!

—Mais on vous commande de partir!

—Je partirai, s'il faut! soupira Elzébert, le coeur gros.

—Et moi... moi, malheureuse, allez-vous sitôt me délaisser?

—Jamais. Vous partirez avec moi!

—Mais... qu'est-ce qu'on dira d'une jeune fille...

—On dira seulement que nous sommes fiancés et que nous allons nous épouser à Québec... C'est simple!

—Hein! à Québec?

—Sans doute. Est-ce que ça ne vous va pas?

—Mai oui! mais oui!... Oh! là, à Québec, nous serons en sûreté!

—Oui, car ici je vous crois environnés d'ennemis puissants et implacables, dit Elzébert afin de mieux accommoder sa peur.

—Hélas! des ennemis sans pitié, murmura Jeannette, j'en ai bien eu la preuve! Partons donc! Mais, au fait, quel convoi prendrons-nous?

—Mieux que le convoi, sourit Elzébert, nous prendrons le bateau ce soir et serons à Québec demain matin.

—Le bateau! fit Jeannette en rougissant.

—Oui, ma mie. Nous aurons chacun notre cabine, sourit le jeune homme. Et pour cette nuit, vous passerez pour ma soeur, Mlle Jeannette Mouton.

La jeune fille se mit à rire follement.

—Et quel vapeur part ce soir?

—Je ne sais pas au juste; le "Montréal", je pense.

—C'est décidé, mon ami, fit la jeune fille. Mais que diriez-vous, si nous emmenions ma tante? Ne serait-ce pas plus convenable?

Le front d'Elzébert se rembrunit.

—Certainement, que ce serait plus convenable. Néanmoins, vu que nous serons mariés demain soir, emmener une tante rien que pour vingt-quatre heures, ça me semble un peu encombrant. Ensuite, peut-être votre tante préfère-t-elle ne pas être dérangée; car ce ne sont pas toutes les tantes qui aspirent au rôle de duègne.

—Vous avez raison, car je sais que ma tante est plutôt casanière. C'est dit : nous partirons tous deux seulement. Allez donc vous apprêter, tandis que moi-même je vais courir chez moi, rue Mignonne, faire mes malles.

—Je vous accompagnerai, si vous le voulez.

—Ce serait perdre du temps.

—Bien. En ce cas, j'irai vous prendre sur la rue Mignonne?

—Oui, je vous y attendrai fidèlement.

—Je serai là vers les six heures. Je cours donc de suite à mon hôtel faire mes bagages, puis je vais retenir nos cabines. Mais... d'ici là, ma mie?...

Il penchait sa bouche vers la bouche rose qui souriait gaie et invitante...

Mais Jeannette d'un mouvement de pudique effroi, arrêta son geste : "Non pas ce soir, demain, à Québec!..."

L'instant d'après, tout à fait certain d'échapper à ses ennemis, Elzébert roulait vers la rue Peel. Il n'entendait aucun des bruits de la rue mouvementée, il ne voyait rien... mais il entendait tout au fond de son coeur une musique ravissante et voyait une image... la plus belle, la plus incomparablement belle des images!

Lorsqu'il fut dans son appartement de la rue Peel, un chasseur de l'hôtel lui apporta une autre lettre, ainsi adressée :

Monsieur Elzébert Mouton,
Hôtel Royal,
Rue Peel.

—Décidément, se dit Elzébert, on croirait qu'un espion est à mes trousses, il me trouve toujours à point là où j'arrive.

Il parcourut la lettre suivante, mais, cette fois, sans ressentir la moindre crainte ou pour sa peau ou pour ses jours :

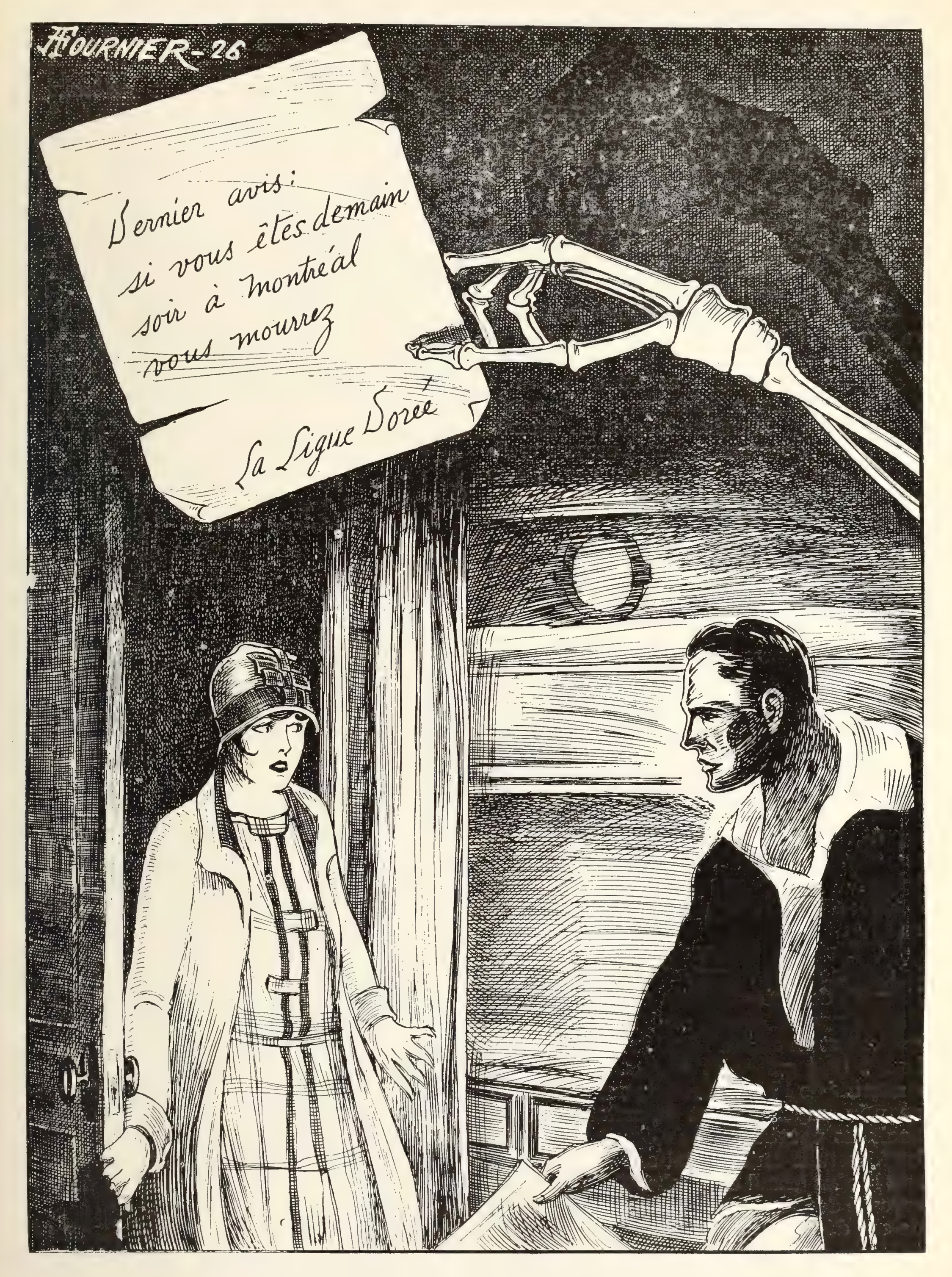
Monsieur... Prenez garde! Réfléchissez! Vous êtes sur le point de commettre une action odieuse en enlevant à ses parents et amis une jeune fille distinguée, sage et vertueuse, et que Dieu n'a pas dû créer pour en faire la proie d'un idiot. Prenez garde, et retenez bien le conseil que nous vous donnons amicalement... Déguerpissez... mais déguerpissez seul!

La Ligue Dorée.

Ma foi! Elzébert trembla bien un peu, malgré tout son bon vouloir de demeurer calme. Certes, le conseil était amical, mais il le trouvait bien un peu tyrannique. Partir seul!... Le pourait-il jamais, le malheureux? Et puis, cela aurait l'air de trahir, en l'abandonnant, celle qu'il venait de fiancer!... — Non! non! au diable! se rebella Elzébert. Les idiots et les imbéciles sont dans la peau de ces gens-là. Si l'on pense qu'on peut m'intimider et me donner la chair de grenouille avec de pareilles menaces!... Au diable la Ligue Dorée! je pars avec ma Jeannette! Si, à toute aventure, on veut absolument s'interposer, eh bien! tant pis, on va trouver à qui parler! Oh! c'est vrai qu'Elzébert est Mouton, mais pas toujours! Si l'on veut voir un tigre, l'on a qu'à venir mettre les pattes pour de bon dans mon assiette, et alors, gare à la tape! Sacré nom de d... comme jurait le cuisinier de Golden Creek, on va voir que je ne suis pas manchot! C'est bien simple, j'en ai assez de ces maudits chiens qui jappent après moi depuis deux jours, je suis décidé à leur casser la gueule! Tiens! je vais faire mieux que cela, je vais de suite écrire à cette Ligue Dorée ma façon de penser.

Elzébert, dans son emportement, sa colère, sans trop savoir ce qu'il faisait, commença sur une tablette la lettre suivante :

Messieurs de la Ligue Dorée... Je pense que vous ignorez à qui vous avez affaire! Je vais vous le faire savoir en un rien de



..."Elle recula avec autant d'horreur que si un serpent ou un monstre marin quelconque eut apparu. Oui, elle recula it, vascillante..." — Page 39.

temps : si vous croyez, parce que je m'appelle Mouton...

Il s'interrompit tout à coup.

—Suis-je vraiment bête? murmura-t-il. A qui vais-je faire parvenir cette lettre? Je n'ai pas l'adresse de cette maudite Ligue Dorée!

Il partit de rire.

—Et puis, autre chose, si c'est ce nom de Mouton qui leur fait tant de mal, je vais le changer. Quel nom prendrais-je bien?...

Il réfléchit longuement.

—Tiens! je l'ai... si je prenais le nom de ce pauvre défunt Lafond? Oh! comme Jeannette serait contente! Car je me doute bien que mon Mouton ne lui aille pas le diable... Madame Mouton... Ça sonne étrangement! Monsieur Mouton... sonnait déjà assez curieusement à mes propres oreilles! Non! il n'y a pas de bon sens que je donne ce maudit nom de Mouton à ma Jeannette. Non! non! Puisque Lafond est mort, pourquoi ne pas prendre son nom qui va se perdre inutilement. D'ailleurs le nom est honnête et assez bien connu. C'est dit... Mais j'aurais bien dû penser à cela plus tôt, et je suis certain que ma Jeannette aurait mis plus d'empressement dans sa résolution de me suivre à Québec. C'est égal, mieux tard que jamais! Allons! hop! en avant! faisons nos bagages et vive la noce!... La noce! murmura-t-il à demi grisé d'une joie nouvelle. Tiens... j'ai oublié de me dérouiller le gosier avec ce Scotch! Ah! j'y pense aussi... il va falloir en emporter une couple de bouteilles pour le voyage. Peut-être ferais-je bien aussi d'emporter deux bouteilles de cognac pour ma Jeannette, au cas où ses nerfs la prendraient durant la nuit!

Et Elzébert, devenant de plus en plus fou d'amour, entrevoyant et les goûtant à l'avance des joies infinies comme avait dit "Son Ange-Gardien", cet inconnu en blouse bleue et en culottes bouffantes, oui Elzébert faisait malles et valises, appelait les chasseurs de l'hôtel, donnait des ordes d'une voix imposante et autoritaire, distribuait les pourboires à droite et à gauche, bref, mettait tout l'hôtel sur pied et causait le plus grand brouhaha. Tel un prince, entouré de sa suite, qui ordonne les apprêts de son départ... c'était magnifique! Si le trappeur ne créait nul regret en quittant cet hôtel, ses généreux pourboires laisseraient tout de même un agréable souvenir dans l'esprit des petits chasseurs, portiers, maîtres d'hôtel, caméristes... Oui, ceux-là regretteraient assurément les pourboires! Mais, hélas! les mannes ne sont pas éternelles...

Elzébert fit tant et si bien que, peu après six heures, il roulait, avec armes et bagages vers la rue Mignonne.

Son coeur battait à se rompre, uniquement à la seule pensée d'avoir désormais une compagne à lui seul... et quelle compagne! La plus délicieuse, la plus divinement belle, la plus chaste, la plus... Avait-il jamais eu l'espoir de mordre à fruit plus juteux, plus velouté? Il était donc né pour habiter un paradis, après s'être cru longtemps condamné à vivre au sein des bois, parmi des hommes rudes, âpres, grossiers! Voilà que, sans transition presque, il se voyait accouplé à un ange du bon Dieu! Bonté Divine! il n'en fallait pas davantage, même pour tout homme mieux équilibré, pour perdre le contrôle...

Et Elzébert sauta d'un pied léger hors de l'auto qui venait de s'arrêter devant la maison de Jeannette Chevrier, rue Mignonne.

Il courut sonner de toute sa main fiévreuse, de tout son coeur haletant.

La femme de service vint ouvrir, et, reconnaissant le visiteur exclama avec surprise:

—Ah!... je comprends que vous venez chercher Mademoiselle, n'est-ce pas, monsieur Elzébert?

Lui ne s'étonna nullement de s'entendre appeler "monsieur Elzébert"; il répondit, tout heureux:

—Parfaitement, ma chère dame... madame... madame...

—Madame Hardy... acheva la femme de service avec un sourire avenant.

—Ah! pardon, madame Hardy... j'avais oublié votre nom. Ainsi donc, Jeannette... est toute prête?

—Mais... elle est partie!

Si Elzébert ne roula pas au bas du perron, ce fut grâce à un rude jeu d'équilibre.

—Partie! bredouilla-t-il.

Et il devint plus blanc que la cornette pourtant très blanche de la femme de service.

—C'a l'air de vous tourner le sang un peu, Monsieur Elzébert, mais je vous assure que ce n'est pas ma faute. Mademoiselle a dit en partant: "Mame Hardy, s'il vient

''quelqu'un pour moi, dites que je suis par-''tie... que des amies m'ont invitée à sou-''per... Alors, moi, monsieur, en vous voyant, j'ai pensé que vous saviez.

Et la brave femme était très piteuse devant l'air déconfit d'Elzébert.

—Partie!... murmura Elzébert pour la seconde fois. Des amies qui l'ont invitée à souper... ajouta-t-il mentalement.

Il baissa la tête, comme si on lui eût donné un coup dessus. Et dans son coeur... oui, il sentit un grand choc!

—Elle s'est moquée de moi! pensa-t-il, dépité.

Les termes des lettres qu'il avait reçues si mystérieusement brûlèrent son souvenir.

—Oui... je suis bien un idiot et un imbécile!

Soudain, un ricanement sourd tomba de ses lèvres, un ricanement de folie. Il tourna le dos brusquement, sauta les marches du perron, courut à son auto et hurla au chauffeur ébahi:

—Au bâteau! Au bâteau! et que le diable emporte les maudites coquettes.

Tandis que le taxi dévorait l'espace, Madame Hardy, demeurée dans la porte entrebaillée, se tapait la tête et pensait:

—Mademoiselle aurait eu un drôle de nez d'épouser cet homme-là. Il est sûrement fêlé quelque part! Pauvre garçon, tout de même!...

Elle referma la porte...

IV

Tandis que se passaient ces scènes, si nous pénétrons dans l'Hôtel Mont-Royal, nous trouverons dans un appartement du premier étage un jeune homme qui, sombre et méditatif, se promène avec agitation et les mains au dos.

Il est environ sept heures du soir. L'hôtel est tout illuminé.

Un lustre en verroteries éclaire d'une lumière blanche et profuse un petit salon et l'homme qui s'y trouve.

Dans cette lumière blanche la physionomie de l'inconnu s'accuse nettement et avec une précision remarquable : un grand soleil n'aurait mieux amplifié la forme de ses traits.

L'homme était jeune, nous l'avons dit, grand, découplé merveilleusement, vigoureux, quoique d'une taille mince. Son teint hâlé accusait de longs jours vécus sous les soleils ardents ou dans les brises des lacs. Ses cheveux auraient pâli près de la chevelure d'ébène de Jeannette Chevrier. Et si nous mentionnons ici le nom de notre héroïne, c'est à dessein, car ce jeune homme, de temps à autre, tire d'une poche intérieure de son veston de coupe impeccable, une petite photographie, il s'arrête un moment sous le lustre et contemple la radieuse beauté de Jeannette Chevrier. Chaque fois qu'il a ainsi regardé la belle enfant, il murmure avec une rage concentrée :

—Je la conquerrai! je la conquerrai!... ou bien j'y perdrai ma fortune et mon nom!

Et ce jeune homme, qui semble de tempérament fort impétueux, se remet à sa marche saccadée.

Il est fort élégant. Il n'est pas laid du tout. Ses yeux sont fort beaux, s'ils n'étaient pas rendus si vilains par l'éclat farouche et féroce qui s'en échappe souvent. Ses manières, dans la société, doivent être distinguées. Enfin, toute sa physionomie respire l'énergie, l'audace et la témérité. Au moment où nous le trouvons, il s'est arrêté brusquement, ses yeux lancent de multiples éclairs, et ses lèvres grondent ces paroles qui passent difficilement entre ses dents serrées :

—Foi de Pierre Landry! je renverserai tous les obstacles, je briserai tout sur mes pas, mais Jeannette sera à moi!

Ces paroles parurent apaiser son esprit et ses nerfs tendus : il reprit plus tranquillement sa marche, mais il demeura sombre et de plus en plus abîmé en ses pensées.

Or, si Paul Durant et Elzébert Mouton se fussent tout à coup trouvés en ce lieu, ils auraient été grandement étonnés en découvrant sur un siège, et jetés là pêle-mêle, un feutre mou de couleur imprécise, une barbe noire postiche, une jaquette bleue marine, des culottes bouffantes, des bottes dites ''bâtardes''.

Ah! diable... est-ce que ce Pierre Landry était un comédien attaché à un théâtre de la Métropole? Etait-il du ''Canadien'', du ''Chanteclerc'', du ''Saint-Denis'', du ''Canadien-Français''? Ou bien encore, le célèbre impressario Gauvin avait-il déniché de par le monde, et tout particulièrement en France, quelque acteur prodigieux qu'il allait exposer aux lumières de nos scènes canadiennes à côté

d'un Pierre Magnier? Non... pas tout à fait. Car Pierre Landry, si nous nous donnons la peine de rappeler nos souvenirs, était cet ancien amoureux de Jeannette Chevrier, celui-là même qui l'avait un moment courtisée, et qui, rebuté, repoussé, s'était emporté, avait fait la rage des bêtes, puis avait perdu la tête au point de menacer la vie de la jeune fille. Puis... mais il était peut-être comédien quand même... il avait paru regretter ses vilennies, et il était revenu auprès de Jeannette, mais tout humble, tout modeste, tout soumis et dompté, s'offrant, non plus comme un conquérant brutal et un maître tyrannique, mais comme un simple ami dévoué et fidèle, comme un esclave presque. Jeannette lui avait pardonné. Puis encore... mais était-ce pour poursuivre un rôle religieusement imposé et ordonné?... un jour il avait fait ses adieux à la chaste et pure enfant, en l'informant qu'il gagnait la Colombie-Britannique pour y chercher des placements avantageux pour sa fortune déjà considérable.

Or, le temps s'était écoulé, et Jeannette n'avait plus entendu parler de ce pauvre soupirant. Le désespoir l'avait-il tué? Jeannette l'avait cru mort, mangé peut-être par les Japonais de Vancouver ou les Fils du Saint-Empire de Confucius, ou encore par quelque requin affamé du Pacifique... à moins que, par désespérance, il n'eût tout simplement piqué une tête dans le grand océan, ce qui eût été l'hypothèse la plus plausible pour Jeannette. Quoi qu'il en soit, chose certaine, elle avait oublié cet amant fougueux... elle l'avait oublié comme toute jeune fille oublie ses premières amours, comme les jeunes hommes oublient leurs premières blondes!

Le jeune homme s'était arrêté soudain, avait prêté l'oreille vers la porte, y courut et l'ouvrit rapidement.

Un autre jeune homme, mais plus jeune que Landry, la cigarette aux lèvres, le chapeau melon sur l'oreille droite, petit, fluet, brun, maigre, ironique, avec une physionomie assez intelligente mais très gouailleuse se tenait sur le palier, qui fit une entrée quasi cavalière.

Il écoutait aux portes, murmura Landry, c'est bien ce que je pensais!

—Eh bien? Phiéas... interrogea Landry avec impatience.

—Mon cher patron, répondit le jeune homme en s'asseyant sur un fauteuil sans en avoir reçu l'invitation, je pense que tout va marcher à souhait. Je résume, ou mieux je récapitule : notre Durand est entre bonnes mains, et si on ne le pend pas d'ici six ou sept mois, il n'est pas moins cuit à point pour Saint-Vincent. Ensuite, cet imbécile de Mouton... ton-ton... vient de s'embarquer sur le "Montréal". Quant à celui-là, vous pouvez donc être sûr qu'il en a plein ses culottes. Enfin, au sujet de... la petite... de celle que vous voulez conquérir, eh bien! elle doit être là où vous avez voulu, car je l'ai vue partir pour se rendre chez cette amie qui l'invitait à souper...

—Tu ne l'as pas suivie?

—Je ne pouvais pas... il me fallait surveiller notre Mouton... maudit Mouton! Mais je suis sûr que Mademoiselle Jeannette a pris la direction de la rue Saint-Hubert.

Il se mit à tirer de rapides bouffées de sa cigarette, puis fredonna l'air d'une chanson populaire. Décidément, ce type avait fortement l'air de s'en ficher...

Pierre Landry avait repris sa marche. Il réfléchissait.

L'autre, Philéas, fumait, fredonnait, sifflait... et s'en fichait encore!

Au bout de quelques instants, Landry s'arrêta pour demander :

—Et tu es certain, Philéas, qu'en cette maison de la rue Saint-Hubert, nos gens étaient rendus et y attendaient Jeannette?

—Ces mêmes imbéciles qui en avaient charge hier sur la rue Cadieux? Oui, ils sont là.

Une joie mauvaise envahit les traits de Landry.

—Oh! cette fois, gronda-t-il entre ses dents, elle ne m'échappera pas, car personne n'ira la chercher là. Si fait, quelqu'un ira la chercher, mais ce sera moi... moi, Pierre Landry!

Et satisfait, enfin, de savoir que ses combinaisons étaient réussies, il sourit largement, tira un portefeuille fort dodu et dit :

—Je parie, Philéas, que tu ne serais pas fâché de passer la soirée avec ta petite amoureuse?

—Ah! patron, ricana l'ironique Philéas, on voit que vous savez comprendre la jeunesse!

—Voici cent dollars. Va, mon ami, et amuse-toi ton saoûl! Peut-être faudra-t-il demain encore travailler rudement. Mais

si tout réussit, comme je le souhaite, tu peux compter que tes misères sont finies, et que j'assure ta vie, et celle de ta femme future et celle de tes enfants à venir d'un beau demi-million. Va, mon ami et n'oublie pas que Pierre Landry sait généreusement récompenser les dévouements fidèles, de même qu'il sait punir impitoyablement les traîtres et les délateurs.

Il fit un geste de congé.

Ce petit discours parut impressionner Philéas. Il perdit son air de "je m'en fiche", s'inclina presque cérémonieusement et s'en alla.

Une fois seul, Landry sonna un timbre électrique.

La minute d'après un chasseur se présentait.

—Mon garçon, fais-moi servir à dîner ici même! ordonna Landry sur un ton autoritaire.

Il fut obéi en tous points.

Il mangea et but allègrement, mais non sans que son front hâlé ne se plissât parfois sous la poussée de soucis qui défiaient sa volonté.

Après son repas, il fit une toilette minutieuse, endossa une légère pelisse, recouvrit son chef d'un superbe haut-de-forme, prit sa canne et sortit de l'hôtel. Un taxi, appelé par son ordre, l'attendait.

—Rue Saint-Hubert! commanda-t-il.

Vingt minutes après il sonnait à la porte d'une maison d'assez belle apparence.

Une vieille femme, pas trop mal accoutrée, mais que Elzébert Mouton aurait fort bien reconnue pour la vieille mégère de la rue Cadieux, vint ouvrir.

—Ah! c'est vous Monsieur Landry? fit la vieille femme avec surprise?

—Jeannette?... interrogea avidement le jeune homme.

—Mon Dieu! monsieur... je l'attends encore.

—Vous l'attendez...

Landry eut un étourdissement.

—Elle n'est pas venue, comme vous m'en aviez informée, monsieur Landry.

—Elle n'est pas venue... vous êtes certaine qu'elle n'est pas venue?

—Je vous le jure. Et le meilleur moyen de vous en assurer, c'est de vous rendre chez elle et de savoir si elle est là ou non.

—C'est vrai, murmura le jeune homme fort désappointé. Peut-être aura-t-elle soupçonné le piège au dernier moment, et elle sera retournée à la rue Mignonne, à moins qu'elle ne soit allée chez sa tante, rue Saint-Denis. C'est bien, acheva-t-il, demeurez ici jusqu'à nouvel ordre et attendez mes instructions.

Landry retourna à sa voiture et ordonna au chauffeur de le conduire rue Mignonne.

Là, Mme Hardy ne voulut pas recevoir cet inconnu, à moins qu'il ne donnât sa carte.

—Je suis Monsieur Henri Morin, dit-il.

—Monsieur Henri Morin! s'écria la brave femme en ouvrant des yeux émerveillés. Mais alors entrez... entrez, vous êtes le bienvenu, puisque vous êtes le protecteur de mademoiselle, celui qui...

—Ah! mademoiselle vous a dit? interrompit Landry avec un sourire content.

—Oh! la chère enfant... si elle a béni votre nom, monsieur!... Pensez donc... vingt-sept mille piastres!... on trouve pas ça dans tous les goussets!

—Ainsi donc, mademoiselle est là?

—O bonne sainte Vierge! faut-il que vous vous adonniez mal! Elle est allée souper chez des amies... elle est partie vers les six heures!

—Ah! ah! continua de sourire Landry qui ne voulut pas laisser voir sa déception. Eh bien! je reviendrai un autre jour, madame.

—N'empêche que ça va lui faire un chagrin, la pauvre enfant! Elle aurait été si contente de vous connaître!

Et la brave femme était elle-même si chagrinée qu'elle eut envie de pleurer.

Mais Landry promit de revenir le lendemain ou le surlendemain, et, salué jusqu'à terre par la digne ménagère, il retourna à sa voiture.

—Bon! se dit-il avec une certaine inquiétude, cette histoire de "souper avec des amies" est faite pour des imbéciles, non pour moi. En ce cas, je ne serais pas étonné qu'elle fût chez sa tante, rue Saint-Denis.

Sur son ordre la machine gagna rapidement la rue Saint-Denis, l'habitation de Mme Chénier.

Mais là non plus Jeannette ne fut trouvable, et peu s'en fallut que Landry ne se démasquât tant fut grande sa surprise, en entendant Mme Chénier lui affirmer que Jeannette était partie pour Québec par le "Montréal".

Lorsqu'il fut seul dans son taxi qui re-

prenait le chemin de la rue Peel, Landry gronda avec une rage concentrée :

—Nous sommes joués! Cet imbécile de Mouton est plus fin que je ne l'avais pensé. N'importe! la partie n'est pas encore perdue : ce soir même je prends le convoi de Québec et alors...

Pauvre Mouton!

Et un large sourire envahit la figure de Landry dont la physionomie changea complètement.

V

Elzébert, comme on le pense, s'était embarqué sur le "Montréal".

Après un copieux souper, il était remonté à sa cabine. Là, il s'était assis sur le bord de son lit, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Il médita sur son triste sort. Car son sort n'était pas à envier assurément! Il avait de l'argent, certes, mais, comme il le savait à présent et pour la première fois en sa vie, l'argent ne fait pas toujours le bonheur. Là, à cette heure, il aurait préféré se voir le dernier des pauvres, le plus misérable des gueux sans chaumière et sans feu, et posséder ce trésor unique qu'il avait un moment cru devoir posséder : le corps tiède et parfumé de la belle Jeannette Chevrier! O Paradis de rêves! que vous tombez tôt en ruines! O visions de l'amour! vous n'êtes que nuages qu'engloutit en un clin d'oeil l'espace infini! O femmes divines! vous n'êtes souvent que des ombres vaporeuses qu'absorbe l'ombre impénétrable!

Tels étaient les accents de désespoir qui s'échappaient lugubrement de l'âme affligée de ce pauvre Elzébert.

Et cette cabine luxueuse, en laquelle venait mourir le doux et poétique clapotement de l'eau au flanc du navire, lui apparaissait tout à coup comme une geôle. Dame! en fin de compte, il aurait tout autant préféré se voir interné en une vraie cellule de pierre et de fer en quelque sombre prison avec son ami Paul Durand!

Paul Durand!...

Voilà qu'en y pensant Elzébert regrettait d'avoir sitôt oublié cet ami, de l'avoir abandonné après l'avoir cru coupable d'un odieux assassinat. Il y pensait d'autant plus que, avant le somptueux dîner qu'il avait pris, mais sans trop de plaisir, en compagnie de dames exquises, il avait lu sur un grand quotidien de Montréal — et le journal était là tout étalé encore sur sa table — oui, il avait lu ce fait divers :

"Un mystère impénétrable!"

"Quelques mois passés, un ingénieur du "Gouvernement Fédéral était assassiné "dans le Nord Ontario, près de Golden "Creek, comme nous en avons dans le "temps rapporté le fait. Cet ingénieur, "du nom de Germain Lafond et d'origine "canadienne-française, avait été inhumé, "après sa mort, sans que trace de son ou "de ses meurtriers eût été trouvée. Or, le "gouvernement donnait instructions, quel-"ques jours passés d'exhumer le cadavre "pour qu'il en fût fait un examen minu-"tieux; mais, chose fort singulière, on "vient de découvrir que le cercueil qui con-"tenait ou qui était censé contenir le cada-"vre de Lafond... oui, on vient de recon-"naître que ce cercueil était vide..."

Suivaient commentaires et hypothèses, puis le journaliste concluait que l'assassin était sous verrous et que, fort probablement, il aiderait à tirer au clair cette énigme.

Ce fait divers avait impressionné fortement Elzébert ,attendu qu'il croyait Lafond bien mort et enterré. Or, voici que son cercueil était vide! N'était-ce pas, en effet, mystérieux et inimaginable?

—Diable! fit le trappeur avec un fort malaise à l'esprit, si Lafond n'était pas mort, ou si, par extraordinaire, il était ressuscité, qu'est-ce que j'aurais l'air, moi, qui lui ai pris son nom?

Comme on le pense bien, Elzébert s'était tenu parole : c'est sous le nom de Germain Lafond qu'il s'était présenté sur le bateau, et ce nom avait été dûment inscrit sur la liste des passagers.

Certes, notre ami, qui était à coup sûr un honnête garçon et qui, sans savoir, avait employé un truc de canaille qui cherche à se soustraire à la main parfois très lourde de la Justice, ne pouvait manquer, après réflexion, de ressentir quelque inquiétude. Déjà il demandait à la méditation et à son esprit rebelle un moyen de se tirer du bourbier en lequel il s'était fourré, lorsqu'on frappa rudement dans sa porte. Malgré sa surprise, il demeura empêtré dans sa torpeur, son esprit continuant à flotter

dans les fumées du rêve ; et sans bouger il regarda de ses yeux ternes la porte dont il avait tourné la clef. A quoi songeait-il? Il n'aurait su le dire lui-même. Mais on frappait encore... comme avec fébrilité... Puis une voix timide de femme, mais une voix qui fit bondir de stupeur ce brave Elzébert Mouton... oui, une gentille voix de femme chuchota derrière la porte :

—Ouvrez... ouvrez, Germain!

Elzébert, frotta ses paupières, tira ses cheveux, gratta ses oreilles, et, titubant comme un pochard, alla tourner la clef dans la serrure. Avant qu'il eût eu le temps de voir à qui il avait affaire au juste, une gracieuse jeune fille, vraie silhouette de rêve, lui sauta au cou et se mit à couvrir son visage de baisers fous et de larmes joyeuses. Elzébert se laissa enivrer tout son saoûl, c'était si bon, si exquis... il serra ardemment sur lui ce corps frêle et chaud qui exhalait des parfums de fleurs.

—Mon Germain... mon Germain vivant! murmurait une voix défaillante d'amour et d'ivresse.

Elzébert ne défaillait pas moins, il perdait tout à fait la tête sous cette avalanche de caresses folles et brûlantes, il pressait davantage contre son coeur tout près d'éclater de bonheur cette divine enfant qu'était Jeannette Chevrier.

—Jeannette!... ma Jeannette!... répétait-il en chancelant.

Mais cette voix!... Oui, cette voix produisit un effet curieux sur l'entendement et l'épiderme de la jeune fille. Elle s'échappa violemment des bras qui voulaient encore la retenir... Puis elle poussa un cri... Oh! quel cri!... Elle recula, comme avec autant d'horreur que si un serpent ou un monstre marin quelconque eût apparu... oui, elle recula, vacillante, et s'appuya rudement du dos dans la porte refermée.

—Elzébert!... Elzébert!... murmurait-elle dans son effarement.

—Et lui, réussissant à se débarrasser des liens de la stupéfaction et retrouvant la notion de la réalité, sourit et dit :

—Ah! on s'est donc retrouvé, ma Jeannette!... Est-ce le bon Dieu qui a voulu ça?

La jeune fille demeurait incertaine, indécise, hébétée, frottant durement ses yeux rougis de larmes de joie... larmes bien prêtes, peut-être, à devenir des larmes de déception! Car ces lèvres se pinçaient de chagrin et d'amertume, ses délicieuses petites fossettes se creusaient considérablement...

—Mais qu'avez-vous donc, ma Jeannette? Et, dites-moi, comment se fait-il que vous soyez ici?

Elle fit violence à ses nerfs qui l'abandonnaient.

—Et vous... et vous... gronda-t-elle avec une sorte de rancune sauvage, comme si elle lui en eût voulu de l'avoir trompée, (car elle croyait à un truc de ce brave Elzébert) comment se fait-il que vous ayez pris le nom de Germain Lafond?

Elzébert sursauta... Au fait, il n'avait pu communiquer à Jeannette la décision qu'il avait prise avant son départ de Montréal de prendre le nom de l'ingénieur, et rien d'étonnant que celle-ci en éprouvât de la surprise. Il comprenait bien à présent les débordements de joie de la jeune fille, son exultation, ses caresses, ses baisers... car, ayant appris que telle cabine était occupée par un nommé Germain Lafond, elle avait cru retrouver le fiancé disparu! Quoi de plus naturel! Mais, aussi, quoi de plus décevant!

Humblement, zézayant et tandis que ses joues devenaient plus rouges que des pivoines, et avec un accent qui tremblait comme celui d'un enfant grondé par sa mère, Elzébert narra comment il avait convenu avec lui-même d'adopter le nom de son malheureux ami assassiné, et comment, découragé de n'avoir pas retrouvé sa Jeannette sur la rue Mignonne, il avait pris, seul et désespéré, le navire pour Québec.

Jeannette, bonne enfant avant tout, saisit l'humour d'un pur hasard, et comprit mieux combien ce malheureux garçon l'aimait. Elle ébaucha un bon sourire.

—Mon pauvre Elzébert, dit-elle, pardonnez-moi, ce nom de mon ancien fiancé m'a donné un tel coup!... Mais je crois deviner que tous deux encore nous sommes les jouets de quelque fumiste, ou, peut-être mieux, de ces ennemis inconnus qui nous épient dans l'ombre où nous ne pouvons les surprendre. Figurez-vous, après que nous nous sommes quittés, vous pour vour rendre à votre hôtel, moi pour rentrer en ma maison de la rue Mignonne, qu'un camelot s'est approché de moi en grand mystère et m'a remis une lettre disant :

—C'est payé d'avance, mademoiselle, par un monsieur généreux!...

Et je n'étais pas revenue de ma surprise que le galopin était déjà loin. J'arrivai chez moi très intriguée, comme vous le pensez bien. Or, voici en substance ce que disait la lettre :

Mademoiselle... Pour éviter un malheur que vous ne sauriez prévoir ni prévenir pour vos amis et vous-même, quittez votre maison, mais évitez de suivre celui qui vous a promis de vous emmener à Québec pour vous y épouser. Dites à votre femme de service que vous allez dîner chez des amies, puis gagnez mystérieusement le navire qui, ce soir à sept heures, part pour Québec. Une fois en la vieille capitale, descendez au Château Frontenac et attendez que l'ami qui vous écrit ces lignes se présente à vous.

—Et cette lettre, mon cher Elzébert, poursuivit la jeune fille, était signée... Henri Morin.

—Henri Morin!... fit Elzébert en tressautant... cet inconnu qui vous a fait cadeau d'une somme de vingt-sept mille piastres!

—Oui, sourit la jeune fille. Et vous comprenez qu'un homme qui vous fait de tels cadeaux peut qu'inspirer la plus grande confiance. Je fis donc comme me recommandait ce généreux protecteur. Vu la température plutôt froide, je m'enveloppai de mes fourrures, je me voilai minutieusement et me fis conduire au navire. Dès l'abord, je ne songeai point à me procurer une cabine. Je me promenai çà et là par le bateau, trouvant une jouissance savoureuse à cette promenade. Mais je ne pouvais passer ainsi une longue nuit. Voici que le hasard me met en présence d'un officier du vapeur, qui, poliment, me demande si j'ai retenu ma cabine. Je lui dis que je n'y avait pas songé, mais que, décidément, j'allais le faire de suite. L'officier, galamment, me conduit au bureau du navire. Là, on me présente la liste des passagers pour y inscrire mon nom. J'hésite sur le coup. Vais-je metre mon véritable nom? Ma décision fut vite prise, et j'inscrivis... Jeannette Lafond..

—Jeannette Lafond!... fit Elzébert en souriant.

—Mais à ce nom, poursuivit la jeune fille, l'employé de bureau me regarda avec attention. Puis brusquement il me demande : Est-ce que mademoiselle ou madame n'aurait pas un parent sur ce navire?... — Et alors, jugez, mon bon Elzébert, de ma stupeur, de ma joie, quand cet employé, fort aimable en somme, me fait voir sur la liste des passagers ce nom... Germain Lafond!... Oui, Elzébert, Germain, mon fiancé! Ma foi, j'avoue que je devais avoir, à cet instant, une drôle de mine. N'importe! je finis par reprendre mon sang-froid, et je répondis à l'employé, mais d'une façon pas trop sûre :

—C'est peut-être, monsieur, un de mes frères... oui, un frère qui habite Québec... Mais, voyez-vous, ajoutai-je immédiatement, il y a tant de Lafond!

—Voulez-vous, mademoiselle, fit le commis avec un beau sourire, que j'aille chercher ce monsieur Lafond?

Mais déjà mon esprit ébauchait un petit projet.

—Non, non, monsieur, répliquai-je, c'est bien inutile. Si seulement vous daignez m'indiquer le chemin à suivre pour trouver la cabine de ce monsieur Lafond... peut-être bien reconnaîtrai-je en lui un parent?... Et vous le voyez, Elzébert, acheva la jeune fille, non sans faire une petite moue de désappointement, comment j'étais heureuse de retrouver mon fiancé tant adoré! Mais en vous...

—Oui, interrompit Elzébert en secouant la tête, je comprends votre déception, s'il est vrai que vous aimiez encore ce...

La jeune fille à son tour interrompit le trappeur :

—Ah! ça, mon cher Elzébert, voulez-vous me dire ce que nous allons faire à présent?

—Mon Dieu! Jeannette, nous n'avons à faire que ce que nous avons convenu aujourd'hui... demain nous nous marierons!

Jeannette, disons-le, ne parut pas tout aussi enthousiaste à cette perspective d'un mariage le lendemain, qu'elle l'avait été au cours de l'après-midi de ce même jour. Une sorte d'intuition, ou mieux une voix intérieure l'avertissait de réfléchir longuement avant de s'engager dans cette aventure. Mais comme elle voyait le pauvre Elzébert sur le point de s'abîmer dans un profond, très profond désespoir, elle dit en prenant une physionomie gaie et heureuse :

—Mon bon Elzébert, si vous voulez dire comme moi, je vais m'en aller dans ma ca-

bine pour me reposer. Vous, vous allez vous coucher aussi; mais je vous prie d'abandonner ce nom de Lafond et de reprendre votre vrai nom qui, sans offense, vous va bien mieux. Demain, nous nous retrouverons à Québec. Si, par cas, je ne vous revoyais ou si vous ne me retrouviez pas sur ce bateau, vous me reverrez à l'hôtel Frontenac. Est-ce compris? Et là, demain, reposés que nous serons tous deux, nous reparlerons de ce mariage. Allons, Elzébert, bonne nuit...

Elle ouvrit la porte...

Elzébert la retint par quelques paroles timidement murmurées et s'approcha d'elle avec affection.

Elle lut dans ses yeux humides la prière, elle vit le désir, elle rougit et répliqua sur un ton demi-fâché :

—Mais, monsieur... vous connaissez nos conventions! Non, non, pas ce soir... ça pourrait nous porter malchance! Demain... demain, Elzébert! Demain, si nous... si nous... si nous...

Du bout des doigts elle lui décocha un bref baiser, et vive, légère, rieuse même, elle s'éclipsa... laissant Elzébert piteux et tout plein de vilains pressentiments. Il se mit à pester en lui-même contre cet Henri Morin qui avait brouillé ses cartes, et il se promettait, se jurait même, mais sans être trop certain de tenir sa promesse, qu'il apprendrait à cet individu comment il importe de se mêler de ses affaires.

Rentrée dans sa cabine, Jeannette avait perdu tout à coup son rire heureux. Un nom obsédait son esprit... Henri Morin. Elle s'approcha d'un miroir pour défaire ses cheveux. Elle aperçut sur la table une enveloppe sur laquelle elle lut avec une fiévreuse émotion :

Mlle Jeannette Chevrier,
Cabine No. 45...

D'une main et d'un coeur tremblants, la jeune fille parcourut rapidement cette courte missive :

Mademoiselle... Pour votre bonne réputation, évitez toute rencontre avec ce... Germain Lafond.... Discrétion!.... Et croyez qu'un grand bonheur vous attend!...

Henri Morin.

Défaillante de joie, Jeannette s'assit sur son lit.

—Il est donc sur ce navire aussi, ce monsieur! se dit-elle.

Son sein battit en tumulte, et longtemps la jeune fille demeura méditative.

Prise de lassitude, enfin, elle se laissa tomber à genoux près de son lit, et la tête penchée sur ses couvertures, elle pria doucement et avec une grande ferveur, demandant au ciel de la tirer enfin de tous ces mystères en lesquels elle avait peur de sombrer à tout jamais. Puis elle se coucha pour s'endormir peu après avec un sourire aux lèvres... elle s'endormit agréablement bercée par les douces oscillations du navire, et séduite de plus en plus par l'image de cet inconnu mystérieux — de cet ange gardien comme avait dit Elzébert Mouton... — cet Henri Morin!...

VI

Le navire approchait lentement des quais de la cité de Québec. Les voyageurs se pressaient déjà vers les passerelles. L'esprit tout bouleversé par les événements de la nuit et du jour précédents, Elzébert chercha vainement sur le pont du bateau Jeannette Chevrier... nulle part il ne put découvrir la charmante silhouette! Avait-il fait un rêve?

—Mais si elle dormait encore dans sa cabine?... se dit le brave Elzébert qui ne pouvait encore se soumettre aux cruautés de la déception.

Il eut bien l'envie d'aller frapper à sa porte... Mais il se souvint — s'il n'avait pas rêvé — que la jeune fille lui avait laissé entendre que peut-être, elle et lui, ne se reverraient pas sur le bateau, mais elle avait aussi déclaré qu'elle prendrait ses appartements au Château Frontenac.

Il se consola avec cette pensée.

L'instant d'après, un taxi le conduisait, par la Côte de la Montagne, au Château. Là, Elzébert, sous l'empire de pensées tenaillantes, oublia la recommandation que lui avait donnée Jeannette la nuit précédente, celle d'abandonner le nom de Lafond. Oui, Elzébert oublia tout à fait cette recommandation, et dans le livre des hôtes de l'hôtel, il inscrivit d'une main assurée... Germain Lafond!

Il eut si peu conscience de son geste, que si on le lui eût mentionné, il s'en serait énormément étonné... car, après le départ de Jeannette de sa cabine, Elzébert avait décidé de reprendre son nom de famille.

Il se fit donner un superbe appartement, avec vue sur le fleuve admirable. Mais il ne vit aucune des beautés pittoresques qui s'offraient à ses regards. Elzébert était tout à fait absorbé en lui-même. Il réfléchissait sur ce qu'il allait faire ou ne pas faire. Il était fort embêté et perplexe. Il eut un peu l'espoir que bientôt Jeannette viendrait frapper bien gentiment à sa porte... il n'en fut rien! Car les heures s'écoulèrent, et nul ne sembla s'occuper d'un certain Elzébert Mouton. L'ennui vint. S'il allait faire une promenade par la cité? A quoi bon, il était dégoûté! Et puis, il était joliment retenu par la crainte de faire quelque vilaine rencontre.

Machinalement, et mû probablement par l'ennui, il se mit à défaire ses malles. La vue d'une bouteille de cognac le fit sourire d'aise... c'était son premier sourire depuis qu'il n'avait pas revu Jeannette.

—Je vais toujours bien me dessécher la luette, se dit-il, après, on verra. Et puis, cette boisson va peut-être me donner des idées et éclaircir celles que j'ai déjà et qui sont fort embrouillées.

L'esprit accaparé par mille sentiments divers, Elzébert oublia qu'il vivait depuis quelques jours parmi un monde policé et raffiné, il porta tout simplement la bouteille à ses lèvres, et de cette bouteille il tira cinq ou six terribles lampées.

Hem!... fit-il après un moment. Je sens déjà que ça me ravigote le corps. Tout à l'heure, je prendrai encore un bon coup, et, après, je serai, je pense, d'aplomb sur tous les côtés.

Il s'approcha d'une fenêtre et regarda distraitement le fleuve, des voiles blanches qui se gonflaient dans la brise du matin, des navires qui s'élançaient vers la mer lointaine en laissant derrière eux un long panache de fumée noire... Il regarda mille autres choses, plus ou moins intéressantes, mais il ne voyait rien! Il continuait à s'abîmer en lui-même, il continuait de s'ennuyer!

A l'heure du petit déjeuner, il se fit servir une collation dans son fumoir.

Il était neuf heures.

Après la collation il se mit à marcher par son appartement pour se dégourdir. De temps en temps il absorbait une gorgée ou deux de liqueur.

Un peu plus tard, il alluma un cigare.

De nouveau il alla à sa fenêtre. Sur la terrasse, en bas, quelques promeneurs matineux se délassaient. Il vit des camelots annonçant les journaux du matin.

Pour tromper ou chasser son ennui, Elzébert voulut lire les nouvelles du jour. Il sonna un chasseur et lui commanda un exemplaire de "l'Evénement".

Dix minutes après, et après avoir lampé le reste de sa bouteille de cognac, allumé un excellent cigare, Monsieur Elzébert Mouton, plongé en un fauteuil moelleux, lisait son journal!

Mais que c'était banal!...

Pourtant... oui, pourtant, là, tout à coup, un fait divers le surprenait, l'intéressait, le captivait, et dame! il s'en fallut de bien peu que ses yeux ne se désorbitassent!

Qu'était-ce donc ce fait divers prodigieux?

Voici...

Un Mystère qui se complique !

Notre journal a déjà rapporté le mystérieux assassinat d'un ingénieur canadien, Germain Lafond, perpétré, quelques mois passés, dans le Nord Ontario. Jusqu'ici la police n'avait pu dépister le ou les assassins. Ces jours derniers, le gouvernement Fédéral ordonnait l'exhumation du cadavre pour en faire l'examen, mais grande fut la stupeur lorsqu'on retira de sous six pieds de terre un cercueil vide! Le mystère semblait s'approfondir davantage, lorsque la Police de Montréal eut la bonne fortune de mettre la main sur l'assassin de Lafond, un certain Paul Durand qui, durant deux années, avait été le compagnon du malheureux ingénieur. La police espérait que cette capture ferait lever le voile du mystère, surtout au sujet du cercueil vide. On comptait faire parler l'accusé. Mais voilà qu'hier un personnage nouveau entre en scène. Ce personnage — dont, pour certains motifs de haute importance, on cache présentement le nom — est venu certifier et jurer que le pseudo-meurtrier de Lafond, Paul Durand, est tout à fait innocent du crime dont on le charge; que, lui, ce personnage, connait le véritable assassin et qu'il se charge de l'amener avant longtemps pieds et poings liés devant les tribunaux... Naturellement, sur la parole et la garantie de ce personnage, le malheureux Paul Durand qui, dit-on,

n'a pas l'air le moins du monde d'un meurtrier, et qui, par ailleurs, est apparenté à une famille très distinguée de notre vieille cité, a été remis en liberté...

Comme on le pense bien, Elzébert, après cette lecture, n'en pouvait croire ses yeux.

—Ai-je trop bu de cognac ou pas assez? se demanda-t-il.

En même temps il regarda la seconde bouteille qu'il avait attaquée, quelques minutes auparavant.

—Eh bien! non, je pense que je n'ai pas suffisamment éclairci mes idées.

Il alla sans plus vider une formidable rasade.

—Hem!... Hemmmm!... fit-il. A cette heure, je vais relire ça... ça en vaut la peine!

A cette minute précise, on frappait dans sa porte.

—Entrez! cria-t-il rondement, déjà remis en bonne humeur et tout rempli d'audace par les effets rapides de la liqueur.

Un chasseur introduisit un personnage étranger.

C'était un homme de belle taille, mince cependant, mais bien découplé, élégant et distingué de manières; un vrai gentilhomme par la physionomie et l'accoutrement, et jeune encore, mais le teint quelque peu basané, comme le remarqua Elzébert qui s'y connaissait.

—Tiens! pensa-t-il, on croirait que ce monsieur a passé l'été dans les bois ou sur les rives des grands lacs!...

—Monsieur Germain Lafond?... fit interrogativement le visiteur. Est-ce bien à Monsieur Germain Lafond que j'ai l'honneur de parler?

Ce nom de Germain Lafond fit un curieux effet sur l'esprit d'Elzébert Mouton.

Il regarda le gentilhomme avec hébétement d'abord. Puis, sans être trop sûr de ce qu'il disait, il répondit:

—Oui, monsieur... je suis bien Monsieur Germain Lafond!

Et comme s'il eût lâché un grand secret, il soupira avec allègement.

—Ingénieur du Gouvernement? interrogea encore l'inconnu.

—Parfaitement, monsieur! répondit Elzébert avec assurance cette fois.

Le visiteur sourit et reprit:

—En ce cas, monsieur Lafond, permettez-moi de décliner mes noms et qualités: je suis Monsieur Henri Morin, capitaliste.

Elzébert faillit tomber à la renverse.

Ho! Ho! c'était donc là ce mystérieux Henri Morin! Et ce jeune homme élégant et distingué, car Elzébert ne pouvait lui dénier ces qualités matérielles, était-il un soupirant à la main de Jeannette Chevrier? Tentait-il d'amorcer la jeune fille par des sommes d'argent considérables? Car c'est bien cet Henri Morin, se disait Elzébert, qui a fait cadeau à Jeannette d'un $27,000. De suite une sourde jalousie gronda au coeur de notre trappeur.

Mais avant de se laisser aller à des sentiments ou à des actes indignes d'un homme fier de lui-même, comme l'était à ce moment Elzébert sous l'averse du cognac qui lui avait inondé l'esprit et le ventre, et qui commençait à produire de singuliers picotements dans ses jambes, oui, Elzébert voulut savoir au juste ce que pouvait bien lui vouloir cet inconnu, qui, maintenant, souriait avec une parfaite bonhomie.

—Daignez vous asseoir, Monsieur Morin, dit-il; et si vous n'êtes pas trop difficile, nous allons vider un petit verre d'eau-de-vie avant de faire plus ample connaissance.

—Ce n'est pas de refus, monsieur, sourit Morin. Décidément, ajouta-t-il de l'air le plus placide du monde, on ne m'a pas trompé en m'affirmant que Monsieur Lafond est un homme hospitalier et tout à fait charmant.

Sous le compliment, Elzébert se gourma. Et, posément, évitant de faire de faux mouvements, car il se sentait devenir "chaud" un peu vite à présent, il marcha vers sa table...

Mais déjà M. Morin le retenait, disant:

—Monsieur Lafond, j'attends justement deux de mes amis, et j'aimerais que vous les traitiez tout aussi bien que moi, attendu que nous venons parler d'affaires avec vous. Car, dois-je vous l'avouer de suite, nous avons été informés que vous avez une grosse somme d'argent à placer, sans compter que vous possédez certaine mine d'or..

—Parfaitement, parfaitement, monsieur, répliqua Elzébert avec un air d'importance qui valait bien son pesant d'or. Et je vous le dis également de suite, je suis content de rencontrer des hommes d'affaires de Québec.

Et Elzébert allait poursuivre son chemin vers sa table et ses flacons, lorsqu'il en fut

retenu une fois encore mais cette fois par le bruit d'une main qui frappait à sa porte.

Il s'arrêta indécis et curieux .

—Ce sont les amis que j'attends! expliqua avec un sourire candide M. Morin.

Il alla ouvrir la porte.

Deux autres personnages icnonnus d'Elzébert entrèrent. Ces deux hommes serrèrent la main offerte de M. Morin qui les présenta ainsi :

—Mon cher Monsieur Lafond, voici mon ami Monsieur Bourgier, capitaliste... Mon autre ami, Monsieur Rinfret, banquier...

Elzébert se laissa serrer la "patte", mais il ne manqua pas non plus de serrer de sa poigne de bûcheron et de chasseur, tout en s'inclinant profondément devant ces beaux et imposants messieurs.

—Mes amis, disait déjà Henri Morin, Monsieur Germain Lafond, comme je vous l'ai dit, est ingénieur du Gouvernement Fédéral...

—Oh! nous connaissons de réputation Monsieur Germain Lafond, firent avec un sourire charmant les deux inconnus.

Elzébert s'inclina de nouveau et proposa rondement et sans façon:

—Mes amis, si nous prenions un petit coup, avant d'entamer les affaires?...

—Assurément, assurément, dit suavement M. Morin, en clignant de l'oeil à ses amis. Allez! mon ami, allez! ajouta-t-il.

De fait, on trinqua comme de vieilles connaissances. On fit quelques histoires, et Elzébert lui-même ne manqua pas de certaines lourdes plaisanteries dont parurent s'amuser beaucoup ses visiteurs. Puis, brusquement, M. Morin, redevenu sérieux et grave, commença:

—Monsieur Lafond, vous êtes propriétaire d'une mine d'or située dans l'Abitibi, si je ne me trompe pas?

—Parfaitement! répondit encore sans sourciller Elzébert, qui de mieux en mieux entrait dans un rôle dont il aurait redouté les conséquences, s'il eût été sobre et d'esprit libre.

—J'en étais si sûr, reprit M. Morin, que j'ai fait faire un relevé par écrit de votre "claim", dont voici le titre dactylographié...

Il fit voir un document à Elzébert qui, la vue très voilée par les fumées de l'eau-de-vie, ne vit rien autre que des caractères de dactylotype.

—Nous irons droit au but, poursuivit M. Morin: nous sommes venus, ces messieurs et moi, pour acheter votre mine d'or. Combien en voulez-vous?

Cette fois Elzébert eut bien envie d'éclater de rire. Voici maintenant qu'on voulait lui acheter une mine qu'il ne possédait pas!

—Bah! se dit-il, voyons toujours jusqu'où la farce peut aller!

—Monsieur Morin, répliqua-t-il la voix quelque peu avinée, je n'ai pas eu encore l'opportunité de faire faire l'évaluation de mon claim.

—N'importe! selon votre idée, à combien l'évaluez-vous? Si votre chiffre nous convient, nous paierons; s'il est trop élevé, nous discuterons. Voyons...

—Dame! fit Elzébert en se grattant les oreilles activement, je ne sais pas au juste... Voyez-vous je ne voudrais pas voler personne... Tout de même, selon ma grande foi du bon Dieu, je pense bien que ça vaut, comme c'est là à cette heure, cent mille bonnes piastres!

Cent mille dollars! fit un peu surpris, le banquier, M. Rinfret, En même temps il cligna de l'oeil au capitaliste, M. Bourgier.

M. Morin regarda ses amis et sourit.

Elzébert, qui n'observait pas les manèges de ses visiteurs, avait pris un air de "c'est à prendre ou à laisser", et avait allumé un cigare, oubliant que la courtoisie lui commandait d'en offrir à son monde.

—Monsieur Lafond, reprit M. Morin, je vais vous faire une proposition bien sincère et juste: nous allons vous offrir $75,000. dont $25,000. comptant, c'est-à-dire lorsque tous les papiers auront été faits et signés, puis vingt-cinq mille piastres dans six mois à compter de la signature des papiers, et, enfin, vingt-cinq mille dollars dans un an. Est-ce que cette proposition vous agrée?

—Mais oui, mais oui, s'empressa d'accepter Elzébert enivré non seulement de cognac, mais aussi par la vision de ces milliers de dollars qui venaient si harmonieusement s'ajouter à ceux qu'il possédait déjà. Mais oui, j'accepte, puisque vous pensez que c'est honnête et juste!

Il allait offrir un nouveau verre d'eau-de-vie pour arroser dignement ce marché, lorsque les trois visiteurs se levèrent subitement.

—C'est entendu, dit M. Morin. Si vous le voulez, nous signerons les actes vers les onze heures. Voulez-vous nous laisser voir le

certificat d'enregistrement ou les lettres patentes de votre mine?

Certainement, je vous les fournirai, assura Elzébert qui chancelait sur ses jambes. A ses lèvres se figeait un sourire stupide, tandis que ses joues s'empourpraient comme des flammes ardentes.

L'instant d'après il demeurait seul, transporté d'enthousiasme, et courait à son flacon de cognac.

—Allons! encore un bon coup et je vais aller annoncer la bonne nouvelle à Jeannette.

Il quitta peu après, titubant, son appartement. Il revint au bout de cinq minutes, ayant été informé que Mlle Chevrier n'était pas au Château.

—N'importe! se dit Elzébert tout radieux, elle viendra sûrement tout à l'heure, et alors... Tiens! je bois encore un coup... Décidement, cette boisson ne demande qu'à se faire avaler sans rien dire....

VII

Qu'était devenue Jeannette Chevrier?

Avant de descendre du bâteau , ce matin-là, la jeune fille s'était rappelé les recommandations du mystérieux Henri Morin... "de ne pas se montrer en public avec le nommé Germain Lafond", c'est-à-dire, comme elle l'avait fort bien compris, avec Elzébert Mouton. Elle laissa s'écouler le flot pressé des voyageurs, et quand elle fut assurée qu'Elzébert avait pris le chemin de la cité, elle débarqua à son tour, confia ses bagages à un chauffeur de taxi en lui recommandant d'aller les déposer au Château, et, pédestrement, monta à la haute-ville. Elle ne se rendit pas de suite, à l'hôtel. Elle voulut se délasser, respirer l'air embaumé de ce matin de juillet, et elle s'en alla au hasard par les rues de la ville. Elle flâna longtemps sur la rue Saint-Jean, lorgnant les étalages et les devantures des magasins et des boutiques. Elle oublia l'heure de son petit déjeuner. Elle s'attarda à faire quelques emplettes de bibelots sans valeur et de colifichets. Chez un bijoutier, elle marchanda deux ou trois superbes rivières.

Elle fit l'acquisition de petits bijoux quelconques, et poursuivit sa visite des échoppes et des boutiques. Finalement la fatigue l'envahit. Elle héla un taxi qui passait à vide et commanda au chauffeur de la conduire au Château.

A ce moment, il était dix heures précises.

A dix heures et demie elle se trouvait au bureau de l'hôtel et demandait un appartement: boudoir, chambre et salle de toilette. Comme on n'avait rien de tout à fait prêt à ce moment, on lui demanda tout de même de signer la liste des hôtes, l'assurant qu'on ferait diligence pour préparer l'appartement.

L'employé s'apprêtait à lui présenter le Livre des Hôtes... Par curiosité, Jeannette promena un regard circulaire autour d'elle. Elle vit des hommes aller et venir, d'autres assis en de larges fauteuils, d'autres encore causant à voix basse. Mais deux personnages, arrêtés non loin d'elle, attirèrent plus particulièrement son attention. L'un était un grand jeune homme, élégamment mis, au teint légèrement basané et qui semblait entretenir mystérieusement un autre jeune homme, plus petit, la cigarette aux lèvres, le chapeau melon campé en bataille sur l'oreille droite, et la mine ironique et gouailleuse. Qui étaient ces personnages? Notre lecteur a, nul doute, reconnu Pierre Landry, ou, s'il aime mieux, Henri Morin, capitaliste, et son lieutenant, Philias.

Mais il était plus loin deux autres personnages, qui semblaient dissimuler leur présence, et que Jeannette ne vit pas. L'un était aussi un grand jeune homme, à la mine énergique, très bien vêtu, et aux manières fort distinguées. Mais de même que Landry ou Morin, son visage était fortement bronzé par le soleil. Son compagnon, était aussi un jeune homme, à peu près du même âge, mais moins grand, trappu, à l'air solide, et possédant une physionomie joviale. Et si Elzébert se fût trouvé là, il fût tombé de tout son long en reconnaissant ces deux personnages. Et Jeannette elle-même, si elle eût été moins fatiguée, si elle se fût donné la peine de mieux regarder, n'aurait pas manqué de reconnaitre de grands amis. Et qui sait? elle allait peut-être regarder mieux, lorsque l'employé, qui lui présentait le livre, dit doucement et poliment:

—Si vous voulez signer ici, mademoiselle...

Il indiquait une ligne blanche sous un autre nom.

Mais ce nom!...

Jeannette tressaillit violemment. Son coeur battit à se rompre.

Elle regarda avidemment...

Et ce nom encore!...

Elle s'appuya des deux mains au comptoir... Allait-elle s'évanouir? Non... elle regardait encore... elle dévorait ces deux noms:

Henri Morin, capitaliste... Montréal.

Germain Lafond, ingénieur... Ottawa.

Jeannette sentait un vertige l'emporter... Et sans savoir ce qu'elle faisait, mue uniquement par un instinct ou un souvenir, elle abandonna la plume qu'on lui avait donnée et courut à l'ascenseur.

Le préposé la reçut avec une révérence.

—Quel appartement, madame?

—Chez Monsieur Germain Lafond!... murmura Jeannette défaillante presque.

—Le préposé sourit et répondit:

—Bien, madame.

Il ferma la grille de la cage, et la machine se mit en mouvement. Alors, un homme accourut criant:

—Attendez! attendez!...

Cet homme n'était autre que M. Henri Morin.

Mais l'ascenseur continuait à s'élever vers les étages supérieurs.

M. Morin proféra un juron, et sans plus s'élança vers le grand escalier.

Mais son manège avait été découvert par l'autre jeune homme à figure bronzée. Celui-ci murmura quelques paroles rapides à son compagnon, et à son tour se rua vers le grand escalier, juste au moment où Henri Morin disparaissait sur le palier supérieur. Mais un autre encore gagnait à la course l'escalier, et cet autre, c'était l'ironique Philéas. Seulement, Philéas n'alla pas loin: une main solide le happa par le collet de son veston et une voix moqueuse disait:

—Attendez, mon ami... vous monterez là-haut lorsque je vous en aurai donné la permission, et soyez gentil, sinon je vous fais ficher dedans, là!

Et ce jeune homme, qui n'avait pas l'air de badiner, était ce jeune homme trappu, le compagnon de cet autre inconnu à figure bronzée.

Philéas regarda avec ahurissement cet homme qu'il fut sur le point de prendre pour un revenant. Rêvait-il?

—Asseyons-nous, et attendons! reprit l'inconnu.

Et il força Philéas à s'asseoir sur une banquette de la rotonde.

Pendant ce temps, Jeannette Chevrier atteignait le deuxième étage et allait vivement frapper à une porte.

La porte s'ouvrit pour encadrer la figure largement épanouie d'Elzébert...

—Mon ange! Oh! mon ange! cria-t-il en reconnaissant la jeune fille.

Celle-ci avait poussé un cri strident...

Deux hommes, à l'instant même surgissaient d'une chambre voisine et s'approchaient rapidement de Jeannette. Un troisième personnage accourait... et un personnage que la jeune fille croyait reconnaitre: c'était Henri Morin.

—Mademoiselle, dit-il, à la jeune fille médusée, si vous voulez gagner cette chambre... là!

Il indiquait la chambre d'où venaient de sortir les deux hommes, que Elzébert reconnaissait, dans sa surprise immense, pour MM. Bourgier et Rinfret.

—Mais... qui êtes-vous, Monsieur? bégaya la jeune fille avec une crainte instinctive.

—Mademoiselle, répliqua l'inconnu à voix basse et douce, je suis Henri Morin, votre protecteur...

Jeannete jeta une exclamation de surprise et de joie en même temps...

Mais sa surprise joyeuse devint une angoisse, puis une stupeur indéfinissable, quand tout à coup un jeune homme surgit, rugissant comme un tigre, et d'un coup de poing abattit Henri Morin. Et devant les yeux éperdus de Jeannette se dressa la silhouette triomphante du jeune homme à figure bronzée.

La jeune fille poussa un cri déchirant... ses mains se tendirent violemment devant elle, comme si elle eût voulu repousser une vision de spectre. Puis elle recula en fermant les yeux, et murmura comme en rêve:

—Germain Lafond!...

Elle s'affaissa sur l'épais tapis...

—Jeannette! Jeanentte! cria Germain Lafond en tombant à genoux près de la jeune fille inanimée.

A l'instant même, Henri Morin, qui s'était relevé, le saisissait au collet, le soulevait avec une vigueur peu commune, le secouait rudement et rugissait:

—Vous dites que vous êtes Germain Lafond?

L'autre, ayant retrouvé son sang-froid, considéra une minute Morin, et répliqua froidement:

—Je dis que je suis Germain Lafond; mais je dis aussi que vous êtes celui qui...

Il fut interrompu par un rire énorme, rire lancé par Morin. Et celui-ci, désignant Elzébert Mouton debout dans sa porte, titubant, ébahi, déclara:

Voici Germain Lafond! Et vous, vous êtes un imposteur! Agents! commanda-t-il en se tournant vers le pseudo-capitaliste et pseudo-banquier, arrêtez cet homme.

Et Morin jeta violemment Lafond dans les bras des deux agents de police, ajoutant:

Cet homme, qui dit s'appeler Lafond, c'est un voleur, c'est un meurtrier... cet homme, acheva Morin avec un geste farouche, se nomme Pierre Landry!

Alors, Elzébert à demi fou, voulut crier.

—Mais non, mais non! monsieur Morin... vous faites erreur! Je suis bien Elzébert Mouton, mais lui, ce pauvre jeune homme que vous faites arrêter, c'est mon ami, c'est le fiancé de Jeannette... c'est bien Germain Lafond... le vrai Germain Lafond!...

—Mais Morin se mit à rire bénévolement.

—Vous êtes soûl, mon cher Lafond, dit-il à Elzébert... vous faites mieux d'aller vous coucher!

Et se tournant vers les deux agents:

Emmenez cet homme! commanda-t-il. Conduisez-le aux quartiers-généraux de la police!

L'ingénieur voulut se débattre, résister.

—C'est une infamie... je ne suis pas Landry, mais Germain Lafond...

Mais les deux agents, qui étaient de solides gaillards, l'emmenèrent rapidement vers l'ascenseur. Henri Morin, alors, se baissait, soulevait Jeannette évanouie, et l'emportait dans une chambre voisine.

Alors aussi, Elzébert bondit, se rua dans le corridor, dépassa Lafond et les deux agents, dégringola l'escalier comme un insensé et courut vers la sortie de l'hôtel.

Elzébert, frotta ses yeux ébaubis, regarda l'homme et bredouilla:

—Non... ce n'est pas possible! Paul... Paul Durand!

—Allons, imbécile!... éclata de rire Durand. Où vas-tu ainsi sans chapeau, sans veston...

—Où je vais? fit Elzébert, le regard égaré, la figure livide. Je sais bien que je ne vais pas en Paradis... peut-être m'en vais-je chez le diable... que sais-je?

Il frappa son front durement, puis prit son élan pour se ruer vers la porte de sortie.

Paul Durand le saisit à la gorge et le renversa sur la banquette.

—Va-t-il falloir que je t'étouffe pour te faire entendre raison, Elzébert?

Le pauvre Elzébert crut sa dernière heure venue... il battit des paupières et s'évanouit tout doucement dans les bras de son ami retrouvé.

Mais lui, Durand, en voyant tout à coup paraître l'ingénieur, Germain Lafond, prisonnier des deux agents de police, échappa le corps d'Elzébert qui alla rouler sur les dalles. Puis il se mit à considérer, avec la plus grande stupéfaction, le prisonnier qui ne cessait de se débattre entre ses deux gardes du corps.

—Ah! bien, par exemple, murmura-t-il, il n'y a pas qu'Elzébert qui soit fou, je le suis aussi!

—Hein! fit tout à coup une voix gouailleuse à son oreille. Flûte, Durand!... Flûte!...

Paul tourna rapidement la tête, et vit disparaître par la porte de l'hôtel l'étrange et narquois Philéas.

Il jura, ébaucha un geste de colère et de menace, et courut au prisonnier.

—Monsieur Lafond, prononça-t-il sur un ton résolu, soyez tranquille, nous vous tirerons de là. J'ai ici un frère, qui est avocat, et il ne sera pas long que l'affaire va s'expliquer.

Le jeune homme, comme s'il eût honte de son emportement, ébaucha un large sourire et dit:

—Occupe-toi d'abord, mon vieux, de ce pauvre Elzébert. Tâche ensuite de sauver Jeannette des mains de ce bandit qui se fait appeler Henri Morin. Cela fait, expédie un message télégraphique à Ottawa, afin qu'on envoie sans tarder deux de mes camarades pour m'identifier. Après, je le jure, j'aurai ce maudit Landry.

—On l'aura... fit seulement Durand en crispant les poings!...

Fin de la troisième partie.

LE RECIT DU NOTAIRE

Par Jules Larivière.

I

Plus de quatre ans se sont écoulés depuis l'époque où se sont produits les événements que l'on vient de raconter et, lorsqu'on m'a prié d'en continuer le récit, je dois avouer que je suis resté perplexe. D'autant plus que, très sceptique en matière de sensations journalistiques, j'avais été du nombre infime de ceux que l'affaire Lafond n'avait pas passionnés.

Et puis, le récit que j'avais devant les yeux offrait nombre d'aspects répugnants à la logique de mon esprit positif de parfait notaire.

Comment, en effet, expliquer la conduite de Jeannette Chevrier, la fiancée inconsolable de Germain Lafond, se jetant littéralement dans les bras de cet ivrogne de Mouton? Il y avait en ce simple fait une illogisme qui me désorientait tout à fait et, de guerre lasse, j'allais abandonner la tâche, quand une réminiscence frappa mon esprit.

L'affaire Lafond! Mais oui! mon confrère Desgrèves y avait été intimement mêlé, elle lui avait causé maints ennuis et la Chambre des Notaires avait été appelée à lui donner une directive en cette affaire! Qui, mieux que lui, pourrait me renseigner?

Et sans tarder, j'allai frapper chez lui. Tout le monde connait Maître Desgrèves, ce brave tabellion, tout à fait obscur il y a cinq ans; mais auquel l'affaire Lafond a apporté à la fois l'aisance et la popularité.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, à la figure joviale, aux traits très accentués, quelque peu bedonnant et dont le peu de cheveux qu'une calvitie précoce lui ait laissé est entre poivre et sel.

Aimable garçon, très populaire dans notre profession qu'il a embrassée par nécessité et non par goût, il consacre tous ses moments libres à ses études de botanique et d'entomologie, deux sciences où il est en train de passer maître. A l'époque où se sont produits ces événements, il avait publié une étude sur le bombyx du peuplier qui avait fort intéressé les rares connaisseurs.

Je le trouvai installé à son pupitre qu'encombrent des liasses de dossiers épars. A mon arrivée, il était très occupé à examiner au microscope un insecte quelconque.

—Bonjour, mon vieux, ça va?

—Bonjour toi, prends donc un siège, dit-il, sans lever les yeux. Tu m'excuses, un moment seulement.

—Mais certainement! Alors, cela t'intéresse toujours les petites bêtes?

—Mon Dieu! petites ou grosses, si tu savais comme toutes se ressemblent! Et quel bon vent t'amène?

—Je viens faire appel à tes lumières.

—A mes lumières? Laisse-moi rire... je suis un si piètre notaire que c'est la première fois que l'on tente pareille démarche auprès de moi.

—Mais ce n'est pas à titre de notaire...

—Je comprends alors.

—Je viens te parler de l'affaire Lafond.

—L'affaire Lafond! Et un imperceptible sourire courut sur les lèvres de mon confrère, sourire où il y avait beaucoup de malice, d'ironie et d'humour. Comme il y a longtemps que je n'en ai pas entendu parler.

J'exposai alors à mon ami la raison de ma visite et lui tendis le manuscrit du récit que le lecteur connait déjà. Il s'installa confortablement et le lut. Je suivais sur sa figure l'impression que produisait sur lui cette lecture. Il ne l'interrompit pas un seul instant; mais au sourire de ses lèvres, au plissement à peine perceptible de son front, je voyais que tel passage provoquait chez lui l'hilarité et que tel autre le contrariait.

—Elle est forte celle-là! s'exclama-t-il quand il eut terminé. Le rôle qu'on fait jouer à cette charmante Jeannette est vraiment pitoyable. L'auteur a reproduit la légende lancée par le "New-York Gazette" et quelques autres journaux jaunes. Les relations entre Mouton et Mademoiselle Chevrier se sont bornées à une vague promesse de la part de la jeune fille de prendre en considération la demande en mariage du trappeur. Mais je comprends que c'est un récit détaillé des événements qui se sont produits à la suite de l'arrestation de Germain Lafond que tu attends de moi? J'ai dans mes cartons un mémoire qui te renseignera complètement. Je l'avais préparé dans le but de jeter la pleine lumière sur ce mystère qui ne fut en somme jamais tout à fait élucidé. Je crois que le moment est venu de le faire. De longues années se

sont écoulées depuis cette date et les raisons qui militaient jadis en faveur de mon silence n'existent maintenant plus.

Ce n'est que par un hasard professionnel que j'y fus mêlé et je frémis encore à la pensée des nuits d'insomnie que cette affaire m'a values.

Deux heures plus tard, j'entrais chez moi apportant dans un assez volumineux carton, le mémoire rédigé par mon ami. Qui mieux que lui pouvait donner le mot de cette brûlante énigme? C'est à lui que je passe la plume.

II

On se rappelle la série des événements tragiques qui se déroulèrent à la suite de l'arrestation de Germain Lafond. J'ai devant moi une liasse de découpures de journaux racontant ces faits. Je vais les transcrire à titre de mémoire.

Le soir même de l'arrestation de l'ingénieur, le "Monde", grand quotidien de Montréal, publiait toute une page sur ces tragiques événements.

"L'AFFAIRE LAFOND SE COMPLIQUE. — CE QUI EXPLIQUERAIT POURQUOI LE CERCUEIL ETAIT VIDE".

(De notre correspondant spécial)

Québec, 2 Août. — Germain Lafond, ingénieur civil à l'emploi du gouvernement fédéral, n'a pas été assassiné comme on l'a prétendu. Il était même inscrit au Château Frontenac, ce matin, et a été la cause de toute une sensation alors qu'un individu, voulant le personnifier, a été arrêté par la police locale. Notre jeune compatriote s'était retiré au Château dans le but de vendre à certains magnats de la finance canadienne, une mine excessivement riche qu'il a découverte dans la région de l'Abitibi. C'est au moment où le marché allait être conclu qu'un individu s'est présenté et a déclaré être le vrai Germain Lafond. Heureusement, le financier avec lequel transigeait le hardi explorateur, a exposé le personnage et a demandé son arrestation.

Lafond se serait tenu caché depuis de longs mois afin de faire échouer le complot d'une bande organisée dans le but de le frustrer de sa découverte. On y serait probablement parvenu sans l'intervention si à propos de Monsieur Henri Morin, le financier avec lequel transigeait l'ingénieur.

Dame Rumeur veut que la mine de Lafond soit ce que l'on a découvert de plus riche depuis les placers du Pérou".

Et le journal continuait : "Comme le "Monde" a été le premier quotidien à l'annoncer, il y a quelques jours, les autorités fédérales ont ordonné l'exhumation du cercueil de Germain Lafond, ce jeune ingénieur canadien-français que l'on disait être mort accidentellement à Golden Creek. Or ce cercueil était vide. Un de nos confrères montréalais avait même été jusqu'à annoncer l'arrestation du meurtrier présumé. Malheureusement pour la feuille de la rue Sainte-Catherine, notre information était fondée et son canard tombe à l'eau puisque Germain Lafond est bel et bien vivant. Bien plus, nous sommes aujourd'hui en présence de deux Germain Lafond. Il est vrai d'ajouter qu'au moment où nous allons sous presse, l'un d'eux est derrière les barreaux d'une prison".

Mais le lendemain, la "Nation" répliquait : "Notre épais confrère de la rue Saint-Jacques a voulu faire de l'esprit, hier, sur notre information. Il a traité de canard l'annonce de l'arrestation du nommé Paul Durand, arrestation constatée par documents officiels, et, à son tour, il a lancé le plus piteux canard qui n'ait jamais vu le jour sous les auspices d'un journal digne de ce nom.

Interrogé par notre représentant à Québec au sujet de la prétendue arrestation opérée au Château Frontenac, hier matin, le chef de police de la vieille capitale a déclaré n'avoir donné aucun ordre à cet effet et n'avoir même reçu aucun prisonnier quelconque aux quartiers généraux de la police depuis plus de trois jours.

—Mais enfin, Chef, vous avez dû prendre connaissance de cette information parue dans un quotidien montréalais à l'effet qu'un individu voulant se faire passer pour Germain Lafond, aurait été arrêté au Château Frontenac?

—Vous êtes la première personne à m'en parler... et cependant, si tel avait été le cas, vous m'avouerez que j'aurais dû en être informé.

—Mais, alors, ce ne serait?...

—Qu'un canard? Songez, mon ami, que dans deux mois la chasse sera ouverte. A

tout événement, je vous prierais de lui couper les ailes au plus tôt, notre devoir de gardien de la paix publique est déjà assez ardu sans que l'on vienne émouvoir inutilement l'opinion avec des contes en l'air.''

Interrogé à son tour, le gérant du grand hôtel québecquois déclare à notre correspondant :

—Ce n'était qu'une fumisterie de la part de l'un de nos pensionnaires ayant par trop caressé la dive bouteille...

—Mais enfin, Lafond est-il descendu à votre hôtel?

—Nous avons le nom de Germain Lafond dans nos régistres; mais, je vous le répète, ce n'est qu'une fumisterie de la part d'un de ses anciens amis qui, après de trop généreuses libations, avait trouvé élégant de troquer son nom d'Elzébert Mouton en celui de Germain Lafond.

—Comment? votre Lafond est un mouton? Dieu que c'est drôle! Et peut-on l'interviewer?

—Je regrette; mais notre homme, qui a la douceur de l'animal dont il porte le nom, sommeille depuis hier midi et vous perdriez votre latin à vouloir lui arracher même... un bêlement.

—Et l'autre Lafond? Celui que l'on a arrêté?

—Mon ami, depuis hier matin, il s'est présenté deux Lafond et deux Morin, chacun, contestait son nom à l'autre. De braves gens qui nous arrivent du ''dry'' Ontario et à qui la facilité avec laquelle ils se procurent des spiritueux en notre province fait perdre toute mesure de prudence

—Encore une question, Monsieur le Gérant. Y a-t-il réellement eu arrestation hier matin?

—Pas à ma connaissance, du moins. On m'a bien rapporté qu'une dispute s'était élevée dans un corridor de l'hôtel et j'ai moi-même remarqué la sortie de deux hommes en entraînant un troisième qui me parut assez échauffé. J'allais m'interposer quand un quatrième personnage s'approcha de moi et me dit à voix basse : ''Laissez-les l'amener, il a pris quelques coups de trop.'' Je suivis le groupe des yeux et, comme il arrivait à l'extrémité de la terrasse, je constatai que l'individu avait cessé toute résistance, il semblait même causer très amicalement avec ses compagnons.

—Et le nommé Morin?

—Les nommés Morin, voulez-vous dire, car, je vous le répète, nous en avons eu deux. De braves types qui voulaient sans doute se payer nos têtes. Ils ont laissé l'hôtel dans la journée. C'est même l'un d'eux qui m'a demandé de ne pas attacher d'importance à la sortie de votre pseudo Lafond.

—Vous ne vous êtes pas avisé de les questionner?

—Je vous avoue franchement que l'idée ne m'en est pas venue. Nous sommes habitués à ces genres de facéties. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire ironique, je ne suis pas journaliste...

Il ressort de ces témoignages irrécusables que la fable de la résurrection du malheureux Lafond n'est qu'une... fable et que notre confrère si bien renseigné vient, une fois de plus, de mettre les pieds dans les plats''.

Comme on devait s'y attendre, le ''Monde'' n'était pas de taille à accepter la botte sans broncher. Dans un extra, publié le même soir, on pouvait lire :

GERMAIN LAFOND EST VIVANT ! IL A ETE IDENTIFIE PAR SA FIANÇEE ET SES DEUX COMPAGNONS! INTERVIEWS DE MADEMOISELLE JEANNETTE CHEVRIER, DE PAUL DURAND ET D'ELZEBERT MOUTON !

En première page apparaissaient les photographies des principaux acteurs de ce drame mémorable. On y voyait trois poses du malheureux ingénieur, la photo de sa fiancée, celles de Durand et de Mouton, de la maison de la rue Mignonne et du bouge de la rue Cadieux avec croix indiquant la chambre où Jeannette avait été retenue prisonnière et enfin, une dernière illustration représentait le campement rustique de Lafond au milieu de la forêt nord ontarienne.

Au cours de deux longues pages de texte serré, des reporters prolixes donnaient le récit plus ou moins fidèle des événements que nous connaissons déjà.

En troisième page se trouvaient les interviews obtenues de Jeannette Chevrier, de Durand et de Mouton.

Mouton, dont les idées n'étaient pas encore très claires et que l'on avait dû arracher à son lourd sommeil d'ivrogne, affir-

mait mordicus avoir bien et dûment reconnu son ami Lafond dans le personnage que l'on avait arrêté. Interrogé sur le but de son voyage à Québec, il racontait comment, en apprenant l'arrestation de Durand, arrestation qui confirmait la mort de Lafond, il avait eu l'audace de demander la main de Jeannette Chevrier. La fiancée de son ancien ami n'avait pas dit non; mais elle avait promis donner sa réponse à Québec, où ils avaient pris rendez-vous pour le lendemain, au Château Frontenac.

C'est cette partie de l'interview de Mouton qui, colportée de journal en journal, amplifiée à chaque nouvelle insertion, a provoqué l'article libelleux du "New-York Gazette"; mais comme aucun de nos journaux ne s'est fait l'écho de ce champion du jaunisme, inutile de parler de ce malheureux incident.

Durand s'était montré plus loquace que son compagnon, il avait fait un récit très circonstancié des divers événements qui s'étaient produits depuis sa première visite à la maison de la rue Mignonne, il avait narré en détail l'enlèvement de l'orpheline, sa délivrance, sa propre arrestation, les menaces qu'on lui avait faites ainsi qu'à son ami Mouton, sa mise en liberté sans avoir même eu à comparaître devant un magistrat, son arrivée au Château Frontenac juste au moment où Germain Lafond en sortait escorté de deux policiers, les deux mêmes qui l'avaient arrêté lui-même.

Sur la demande d'un reporter de produire les lettres de menace reçues, Durand s'était empressé de les chercher, mais en vain, toutes étaient disparues, et cependant, il était bien positif de les avoir mises en sûreté dans son portefeuille.

Jeannette n'avait pu être interviewée que le lendemain matin, à sa demeure de la rue Mignonne, où un taxi Diamont venait de la débarquer. Elle était encore très nerveuse et lasse. Elle racontait qu'en s'éveillant de son évanouissement, elle s'était trouvée confortablement installée dans une chambre luxueusement meublée du Château Frontenac. Près de son lit veillaient une garde-malade et un médecin. Elle voulut parler; mais la garde s'interposa :

—Ne vous fatiguez pas, Mademoiselle, essayez de dormir, il vous faut une bonne heure de repos et ça n'y paraîtra plus.

—Mais enfin, je voudrais savoir?

—Plus tard, dit le médecin, pour le moment, il faut vous reposer.

Devant cette volonté bien arrêtée, elle s'était soumise à l'attente, avait tourné la tête du côté du mur et avait feint le sommeil; mais au bout d'une demi-heure à peu près, elle avait entendu un bruit de pas dans la chambre voisine, une porte s'était ouverte et une voix avait chuchoté : "Docteur!" Et cette voix qui n'était ni celle de Germain Lafond, ni celle de celui qui avait ordonné l'arrestation de son fiancé, lui était cependant connue...

—Comment va-t-elle, Docteur?

—Très bien, elle repose.

—Sera-t-elle en état de prendre le bateau ce soir?

—Mais certainement, mon ami, certainement.

—J'en suis heureux, car je dois partir immédiatement et j'aurais été inquiet. Voulez-vous lui remettre cette enveloppe quand elle sera réveillée?

Cette voix! Mais oui, c'était celle du mystérieux personnage qui depuis plusieurs mois semblait s'être donné pour mission de veiller sur elle. Cette enveloppe! comme elle était anxieuse d'en connaître le contenu. Mais le médecin se penchait vers elle, prenait sa main : "La pulsation est normale, la respiration est bonne, quand elle s'éveillera, nous pourrons la quitter. Je puis m'en aller à mon tour, à son réveil, voulez-vous avoir la bonté de lui remettre cette enveloppe?"

Inutile de dire qu'aussitôt le praticien sorti de la chambre, l'orpheline avait ouvert les yeux.

—Bien! cela va mieux, maintenant, n'est-ce pas?

—Très bien, garde, je vous remercie de vos bons soins.

—Je vous quitte, vous pourrez vous lever quand vous le désirerez. Tenez, voici une lettre que l'on m'a priée de vous remettre.

—Merci, Mademoiselle. Je prendrai probablement le bateau de ce soir pour Montréal, je voudrais vous revoir avant mon départ.

—Je reviendrai, Mademoiselle. Au revoir, alors.

Dès qu'elle avait été seule, Jeannette avait ouvert l'enveloppe. Elle ne contenait qu'une petite feuille de carnet avec ces mots écrits au dactylographe : "Ayez

plus que jamais confiance, l'épreuve achève, une grande joie vous attend.

Henri Morin."

Avec encore plus de fermeté que Mouton et Durand, elle déclarait d'ailleurs avoir reconnu son fiancé. Au reporter qui lui avait demandé si elle n'avait pas reconnu Pierre Landry dans le pseudo Morin, elle expliquait que, trop émue par l'apparition soudaine de Lafond, elle était incapable d'identifier les autres personnages.

Dans son éditorial, le journal ajoutait :

"Un fait inoui vient de se produire dans la vieille capitale! En plein jour, devant une foule de quelque cent personnes, dans l'un des hôtels les plus fashionables du pays, d'audacieux bandits ont enlevé le malheureux Germain Lafond, ce noble jeune homme qui revenait au pays le coeur plein d'espérances après trois années de durs labeurs.

Il revenait l'âme en fête, anxieux de retrouver en notre ville la fiancée fidèle, la Pénélope amoureuse qui, depuis son départ, tendait de toute la force de son coeur et de son âme vers cette heure tant désirée de la réunion. Il revenait riche, colossalement riche, non seulement de sa jeunesse, de ses aspirations et de ses rêves; mais d'une richesse matérielle qui lui permettrait de donner libre cours à ses désirs, de combler tous les voeux de celle qui devait partager sa vie.

Et voilà qu'au moment même où il croyait atteindre le but, à l'instant où il croyait arriver à la félicité, le sort farouche l'arrête, qu'il est entraîné on ne sait où, par des gens sans foi ni loi, que sa liberté, que sa vie même sont menacées.

Ces richesses qu'il avait désirées avec tant d'ardeur, comme moyen d'arriver au bonheur, lui ont été fatales. Durant ses longues pérégrinations à travers les forêts du nord, Lafond aurait découvert une mine d'or d'une valeur inestimable, d'une richesse telle que les placers du Klondyke et les rocs de Porcupine ne peuvent y être comparés et que, pour en avoir une faible compréhension, il faudrait évoquer les richesses fabuleuses d'Orphir et du Pérou. Comme preuve de cet avancé, nous avons le témoignage de ses deux compagnons, Durand et Mouton, nous avons surtout la conduite de ces financiers, ces éperviers toujours à l'affût de nouvelles victimes, écumeurs sans entrailles, le pseudo Morin et consorts, qui tentèrent d'acheter de Mouton, enregistré à l'hôtel sous le nom de Lafond, la mine découverte par l'ingénieur.

En constatant qu'ils allaient faire fausse route, que le Lafond auquel ils s'adressaient n'était pas le véritable propriétaire des trésors qu'ils convoitaient, ils conçurent sans hésitation un plan dont le machiavélisme dénote le criminel professionnel : enlever Lafond afin de lui arracher la signature d'un acte de vente de sa découverte.

Et à quelles extrémités n'auront pas recours ces rapaces pour obtenir cette signature? Les lettres de menaces qu'ils ont envoyées aux deux trappeurs, la séquestration qu'ils ont fait subir à la fiancée de l'ingénieur, l'audacieux enlèvement de Lafond, enlèvement opéré avec une hardiesse et un sang froid merveilleux, ne sont-ils pas une preuve que ces gens ne sauraient reculer devant rien?

En face du danger qui menace l'un des nôtres, pourrions-nous rester insensibles? Ne pourrions-nous rien faire pour secourir ce malheureux? Dieu merci, il reste encore un fier esprit de chevalerie en notre bon peuple de Québec! Nous remuerons ciel et terre, s'il le faut, mais nous arracherons Germain Lafond des mains de ses bourreaux, nous rendrons son fiancé à l'adorable jeune fille qui l'attend avec amour depuis trois ans!

Le "Monde", qui est surtout et avant tout le journal du peuple, offre une récompense de cinq cents piastres à quiconque lui fournira une indication pouvant conduire à la délivrance de Germain Lafond."

III

(De la "Nation" du 5 août)

UN CANARD QUI A LA VIE DURE

"Notre confrère de la rue Saint-Jacques en tient fermement pour son fameux canard. Dans son extra d'hier soir, il nous raconte toute une histoire que ses reporters, clients trop assidus des "petites vues", ont brodée en marge du bon sens et de la logique.

La commère a décrété que le pauvre Germain Lafond est vivant et, s'il le faut, elle créera de toutes pièces un nouveau Lafond pour le substituer à celui qui, en réalité,

ne vit plus que dans l'imagination de ses reporters.

Pour contredire les témoignages si précis et si positifs du Chef de Police de la vieille capitale et du Gérant du Château Frontenac, elle nous donne les affirmations pateuses d'un fervent adorateur du dieu Bacchus encore sous l'effet des vapeurs émanant de la médecine de la Commission des Liqueurs, elle nous donne le récit fantaisiste du dénommé Durand, un accusé que le défaut de preuves assez convaincantes et certaines influences ont permis d'arriver sur le théâtre des événements après qu'ils eussent pris fin et enfin, le témoignage d'une jeune personne, très sympathique à la vérité, mais dont l'esprit est imbu de l'image de son fiancé perdu et qui, naturellement, se rattache à tout espoir.

Et puis, le confrère devient lyrique, il a des larmes plein ses lignes, il invente des histoires abracadabrantes, saupoudrées d'évocations de la nébuleuse Orphir et du fabuleux Pérou : découvertes merveilleuses, séquestrations, menaces de mort, tout le tralala enfin... Il suppose... Il suppose... Il suppose...

Anxieux de mettre fin, une fois pour toutes à cette sotte histoire, nous avons fait une enquête sérieuse et ce n'est pas des suppositions, mais bien des faits que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs.

Le maire de Golden Creek, à qui nous avons télégraphié, nous répond : "Nous ignorions que le cercueil de Germain Lafond ait été exhumé, ne connaissons même pas l'endroit précis où Lafond fut inhumé." (Voir ci-contre photographie du télégramme dont nous donnons la traduction).

Et de un!...

De Québec, Ministère des Mines, on nous répond : "Aucun permis minier enrégistré sous le nom de Germain Lafond". (Voir photographie du télégramme).

Et de deux!...

De Toronto, Ministère des Mines, on nous répond également : "Aucun permis minier enrégistré au nom de Germain Lafond". (Voir photo du télégramme).

Et de trois!...

Et maintenant, si notre confrère veut absolument que son canard ne meure pas d'inanition, qu'il nous apporte des faits et non des suppositions!"

Décidément, la polémique était engagée entre les deux grands quotidiens de Montréal et cette polémique eut sa répercussion non seulement dans le public; mais aussi dans les journaux de moindre importance de la ville et de la campagne. Un théâtre de banlieue fit salle comble durant six semaines consécutives avec "Le Trésor de Germain Lafond", élucubration fantaisiste due à la plume d'un dramaturge de fortune; régulièrement tous les deux jours on voyait en première page du "Monde" les photographies de Mouton ou de Durand, "les fidèles amis du malheureux disparu" et enfin, une trentaine de représentants de journaux américains s'étaient inscrits dans divers hôtels de la ville, à l'affût de tout nouveau développement dans l'affaire Lafond.

Depuis plus de dix jours, aucun incident nouveau ne s'était produit et les esprits semblaient vouloir se calmer quand un fait, insignifiant semblait-il, vint donner à cette cause déjà si mystérieuse un regain d'intérêt.

Dans le numéro du dix-sept août, du "Monde" on pouvait voir la photographie d'un bambin et sous la photo: "Le petit Louis Larivée, fils de Pierre Larivée, employé civil et de Madame Pierre Larivée, (née Marie Rose Garneau), le petit garçon qui a été le premier à apercevoir le "Ballon Mystérieux".

Plus bas, on voyait la reproduction d'un terrain de jeu entouré d'une clôture de bois avec un coin marqué d'une croix et sous l'illustration la légende: "Terrain de jeu de la Maison Jean Le Prévost, la croix indique l'endroit précis où se trouvait le jeune Larivée quand il a aperçu le "Ballon Mystérieux".

Et sous le titre énorme: "UN BALLON MYSTERIEUX" le journal donnait trois colonnes de texte serré.

Vers dix heures, cet avant midi, un bambin s'était présenté au journal et avait demandé à parler au Directeur. Intrigué, celui-ci avait consenti à le recevoir. En pénétrant dans le bureau directorial, le bambin avait été quelque peu décontenancé; mais il avait bien vite réagi. Et voici l'histoire qu'il avait racontée.

Il était à jouer dans la cour du Patronage quand il vit venir dans les airs un ballon comme on en lance à la Saint-Jean Baptiste. Le ballon suivait la direction nord sud. Quand il l'aperçut, il survolait la Bras-

serie Frontenac et n'était pas très élevé. Sur le ballon même, il y avait quelque chose d'écrit. Il a d'abord cru que c'était une annonce; mais après plus ample examen et comme l'aérostat primitif se rapprochait, il avait pu lire les deux mots: "Germain Lafond".

Depuis ce moment, plus de vingt personnes avaient téléphoné au journal déclarant avoir vu le fameux ballon. Interrogées à leur tour, certaines de ces personnes avaient declaré avoir pu distinguer quelques unes de ces lettres écrites, presque toutes avaient distingué le G. et le L. dont les dimensions étaient plus grandes.

Etait-on en face d'un nouveau développement de l'affaire Lafond? Le journal ne semblait pas en douter et offrait une très généreuse récompense à celui qui apporterait les restes de cet aérostat de fortune.

Malgré l'appat de la récompense et les recherches acharnées de reporters tant canadiens qu'américains, ce n'est que trois jours plus tard qu'il fut retrouvé. C'est un cultivateur de Longueuil qui l'apporta aux bureaux du journal et ce jour là, le "Monde" eut deux extras.

Le ballon était monté sur une carcasse de cette broche dont se servent les "presseurs" pour lier les balles de foin, son enveloppe consistait en une multitude de serviettes de table "papier soie" collées l'un à l'autre, les mots "Germain Lafond" avaient été écrits sur l'enveloppe au moyen d'un charbon et enfin la torche consistait en un paquet d'étoupe imbibée de pétrole.

Mais à peine le premier extra était-il mis en circulation que les reporters et le photographe envoyés pour prendre la photo de l'endroit où avait été retrouvé le ballon mystérieux revenaient porteur d'une nouvelle sensationnelle. Près de l'endroit où avait atterri l'aérostat, ils avaient découvert un carton attaché à une cordelette de deux verges de long. En examinant le carton ils constatèrent qu'il était double et qu'au centre se trouvait une lettre et en première page du second extra du "Monde" on pouvait lire, en caractères de deux pouces de hauteur:

LE VENT APPORTE L'APPEL SUPREME DE GERMAIN LAFOND. — LE MESSAGE ATTACHE AU "BALLON MYSTERIEUX".

Et dans le centre de la première page, en caractères gras, la lettre suivante :

"Ce papier est précieux!... Qui que vous soyiez, vous qui le trouverez, allez voir le chef de police de Montréal, remettez-lui cette lettre et vous obtiendrez une généreuse récompense aussitôt que je serai en liberté.

On ne m'accorde plus que dix jours pour révéler le secret de la mine que j'ai découverte. Après ce délai, si je persiste en mon refus, ce sera la mort... et quelle mort!... Je suis séquestré en un grenier assez élevé, car j'ai compté trente-neuf marches quand on m'y a conduit. Ma porte est continuellement verrouillée. Mon réduit n'est éclairé que par une petite fenêtre grillée par laquelle je puis apercevoir, dépassant les toits des maisons voisines, le sommet du dôme et la cheminée de la Brasserie Frontenac. Quant à la distance, elle doit varier de quinze à vingt arpents. Hâtez-vous de me délivrer, je suis immensement riche et l'on n'aura pas affaire à un ingrat.

Germain Lafond."

Et le journal continuait :

"Comme le "Monde" a été le seul quotidien à l'affirmer, Germain Lafond est vivant! Nous en avons maintenant la preuve certaine. Mademoiselle Jeannette Chevrier nous a communiqué divers spécimens de l'écriture du jeune ingénieur et le Docteur Delorme, expert officiel en écriture, affirme sans hésitation que la lettre que nous reproduisons est bien de Lafond.

Notre confrère de la rue Sainte-Catherine nous demandait des faits, en voici, des faits d'une évidence probante et que, même avec la plus mauvaise volonté, on ne pourrait mettre en doute! Resterons-nous stoïques devant l'appel désespéré de ce pauvre malheureux? La direction du journal porte à mille piastres la récompense offerte à celui qui nous fournirait une indication aboutissant à la délivrance de Lafond.

En outre, le "Monde" lance ses meilleures limiers dans l'entreprise. Que tous nos lecteurs nous donnent la main, comme dans l'affaire du "ballon mystérieux", la plus légère information sera peut-être le fil con-

ducteur nous orientant vers le réduit où est séquestré notre compatriote.''

IV

Cette lettre fut l'étincelle qui met le feu aux poudres et déclanche la panique. Grâce aux indications fournies par la lettre de Lafond, on crut d'abord pouvoir découvrir immédiatement sa retraite et dès le soir même des équipes se formèrent pour visiter le grenier des maisons avoisinant la Brasserie Frontenac. Tous les détectives amateurs, les oisifs, les simples badauds en quête de passe-temps, se mirent de la partie, alléchés par la promesse de la généreuse récompense.

Mais, durant les neuf premiers jours, ces recherches demeurèrent inutiles. L'aurore du dixième jour se leva radieuse et claire. Le soleil, semblable à ces vieux galantins qui font les beaux pour faire oublier leur décrépitude réelle, inondait la ville de sa vivifiante lumière.

Dès huit heures du matin, la foule encombrait les rues, silencieuse, recueillie, hagarde, comme sous la menace d'un cataclysme. On pouvait lire sur chaque figure que l'on rencontrait une inquiétude lancinante, une anxiété morbide, une terreur irraisonnée. On devinait chez tous ce double sentiment de désir et de crainte devant les événements décisifs qui allaient, *qui devaient se produire* dans la journée.

Et ce fut tout à coup une ruée vers les bureaux du ''Monde'', la nouvelle venant de se répandre que l'ingénieur avait été retrouvé. La foudre s'entassait devant le vaste édifice du journal de la rue Saint-Jacques, encombrait tout à fait la rue, trop étroite, bloquant la circulation et dans cette foule anxieuse et angoissée les rumeurs les plus diverses avaient cours.

Enfin, le préposé aux affiches sortit de l'édifice, descendit le panneau-bulletin, écrivit le communiqué, replaça le panneau et la foule put lire : ''Le lieu où l'on séquestrait Lafond est enfin découvert; mais l'ingénieur n'y était plus. Indications que les bandits l'ont entraîné vers le Nord.''

Les curieux des premiers rangs avaient pu lire le texte à mesure que le préposé l'écrivait, ils le communiquaient à leurs voisins plus éloignés et en quelques instants la nouvelle était connue de toute cette foule que l'émotion étreignait.

Puis les camelots sortirent, les bras chargés des numéros de l'extra attendu avec tant d'anxiété et qu'on leur arracha littéralement.

On y racontait comment, en désespoir de cause, l'un des reporters du journal, dont on donnait la photographie, avait eu l'idée de grimper sur le dôme de la Brasserie Frontenac afin de découvrir quelle fenêtre il apercevrait de cet endroit. Puisque Lafond avait distingué le sommet du dôme de la Brasserie de sa fenêtre, il devait nécessairement y avoir réciproque. Immédiatement, une fenêtre avait attiré son attention, imperceptible de la rue, où les toits des maisons voisines la cachaient; mais bien visible de l'endroit où il se trouvait.

En moins d'un quart d'heure, il avait localisé la maison, un entrepot dont on donnait la photographie sur les quatre faces. Il avait pu facilement parvenir au grenier, car le local était vacant, y avait pénétré et l'avait trouvé vide. Mais sur le mur, une rose des vents était dessinée avec flèche indiquant le nord. Le journal ne révélait aucun autre indice prouvant que ce réduit avait réellement été le lieu de réclusion de l'ingénieur; mais la foule, assoiffée de solution, n'y regardait pas de si près et accepta celle-ci sans broncher.

On était à peine revenu de cette première stupeur quand le préposé aux bulletins se présenta de nouveau. Il descendit le panneau et avant même qu'il n'ait eu le temps de le remetre en place, sur les lèvres de cette foule redevenue morne et terrifiée circulait l'information : ''Elzébert Mouton est disparu.''

Le malaise était maintenant à son comble, on se scrutait avec des yeux hagards, chacun lançait à son voisin des regards chargés de défiance, la panique étreignait tous les êtres, la peur, cette terrible peur d'un danger certain, réel; mais d'autant plus terrifiant qu'il est occulte, se lisait sur toutes les figures. On eût voulu se voir chez soi, près des êtres chéris qu'un danger inconscient semblait menacer et cependant, personne ne bougeait, cloué sur place par ce désir morbide de connaître les détails de ce nouvel enlèvement.

Et quand les camelots apparurent aux portes de la bâtisse, ce fut une poussée indescriptible vers eux, on leur arrachait le journal, le déchirant dans la hâte d'en parcourir les colonnes.

Vers neuf heures, disait l'Extra, Mouton avait été appelé au téléphone. On le mandait immédiatement au "Monde" avait-il dit à son ami Durand en sortant du cabinet téléphonique de l'hôtel. Durand l'avait vu descendre à la hâte et héler un taxi "Feuille D'Erable" qui passait juste en ce moment devant l'auberge. Paul n'avait pas songé à en prendre le numéro. Depuis, on ne l'avait pas revu. Aux bureaux du "Monde" personne n'avait vu Mouton et n'avait téléphoné à son hôtel. A ceux de la Compagnie "Feuille d'Erable", on déclarait qu'après information prise, aucun chauffeur n'avait embarqué un client à cet endroit. Mais au poste de police de Montréal-Est, un chapeau avait été rapporté, chapeau que l'on avait trouvé dans la rue, de plus, un policier avait remarqué un taxi "Feuille d'Erable" dont l'allure lui avait semblé suspecte. Appelé au poste, Durand n'avait pas hésité à reconnaître dans le chapeau que l'on avait trouvé le couvre-chef de son ami.

V

C'est à ce stage de l'affaire que je commençai à y être mêlé intimement.

J'ai toujours eu mon étude et ma demeure dans la même maison, ce qui réduit considérablement les charges et me permet de recevoir mes clients à toutes les heures du jour et même de la soirée.

Chaque année, j'envoie ma famille passer la belle saison au Lac Roy, Val Morin, dans les Laurentides, et, le vendredi soir, je pars rejoindre les miens pour en revenir le lundi matin. C'est dire que durant les jours de la semaine, je suis complètement seul ici.

Le Lac Roy se compose d'une dizaine de chalets érigés sur les bords d'un lac artificiel, un ruisseau que l'on a endigué, à environ trois milles de la gare de Val Morin. C'est un vallon encerclé de pics abrupts auquel on ne parvient qu'après avoir grimpé une série de côtes ardues et presqu'impraticables, surtout au lendemain d'un orage.

Le cottage voisin du mien était habité par un nommé Morin, un brave marchand retiré dés affaires après fortune faite. Il occupait la maison rustique avec son beau-frère, le dentiste Chartier et une remuante armée de mioches. Chartier revenait en ville chaque lundi matin, avec moi, et ne retournait au lac que le vendredi soir; mais Monsieur Morin ne faisait en ville que de rares apparitions. Les deux beaux-frères étaient des pêcheurs enragés et, par pluie et beau temps, on était certain de les voir ancrés sur le lac, la ligne tendue.

Je suis moi-même un pêcheur assez passionné; mais je suis surtout un marcheur et, pêcher sur le lac, à deux pas de la maison, ne me disait rien. Je commençai par aller prendre cette jolie truite des ruisseaux dans le Lac Valiquette, puis la "barbotte" qui abonde dans le Lac Kieffer; mais je ne tardai pas à trouver ces endroits d'un accès trop facile et je m'éloignai de nouveau. A quatre milles environ, je découvris le lac Adolphe, perdu dans la forêt, encavé entre six montagnes, où la truite était abondante et je remerciais le ciel de m'avoir accordé en quelque sorte le monopole de cet endroit délicieux. J'avais bien proposé à mes voisins de m'accompagner; mais la perspective d'une marche de quatre milles à travers bois et montagnes ne semblait pas leur paraître très alléchante, principalement pour le Dentiste Chartier, qui commençait à prendre du ventre.

Je me croyais donc certain de demeurer le seul exploiteur du lac poissonneux quand, un jour, je remarquai, sur la rive opposée, un concurrent en train de tendre ses lignes. Rencontrer l'un de ses semblables en un endroit sauvage et désert, loin de toute civilisation, procure toujours une émotion délicieuse; même lorsque ce dernier est un compétiteur éventuel. Comme je constatais que, malgré sa patience, il ne prenait rien, je lui criai : "Venez par ici, l'ami, la place est bonne!"

Il accéda à ma demande et, de ce jour, nous nous rencontrions chaque samedi et chaque dimanche. Il me raconta qu'il était de New-York où il dirigeait une importante maison de finance, que son médecin lui avait prescrit un séjour prolongé dans nos montagnes. Sur lui-même, il ne donna jamais d'autres précisions et c'est, de par notre profession, un devoir d'être discret.

De mon côté, et, sans qu'il ne m'interrogeât, je lui déclinai mes nom et prénoms, ma profession, et, comme il était un homme charmant et spirituel, aussitôt qu'il eut découvert ma toquade pour les fleurs et les insectes, il se fit un devoir d'orienter la conversation vers mon sujet favori en fai-

sant mine de s'y intéresser énormement. C'est dire que bientôt, nous fûmes une paire d'amis.

Un jour, il me demanda : "Dites donc, pourriez-vous m'organiser une compagnie?"

—Mais certainement.

—J'ai des amis qui désireraient faire quelques placements en votre pays. Qu'en pensez-vous?

—Placements hypothécaires? dis-je avec ma bonhommie professionnelle, anxieux de voir un client placer ses fonds en des entreprises de tout repos.

—Non, placements miniers...

—Mais oui! Venez me voir un de ces jours, à mon bureau. Comme une malleureuse truite venait de happer ma mouche, je m'empressai de tirer ma ligne et la conversation en resta là.

Aussi, le mardi suivant, le soir même de la disparition de Mouton, ne fus-je pas peu surpris de recevoir un appel téléphonique "longue Distance" de mon ami de rencontre.

—Alloo! C'est vous, Notaire?

—Oui, c'est moi, qui parle?

—Votre compagnon de pêche. Je descends à Montréal en auto ce soir, pourriez-vous me recevoir vers minuit?

—Mais certainement.

—A bientôt alors.

Recevoir un client vers minuit à mon bureau n'était certes pas une affaire tellement rare que je dusse m'en étonner : mais que ce client, avec qui j'avais paisiblement pêché la truite l'avant-veille et qui ne m'avait alors parlé aucunement de ses projets, m'arrivât en pleine nuit après avoir parcouru plus de soixante milles, cela passait les bornes du naturel. Quels originaux que ces américains! me dis-je.

Il était juste minuit cinq quand le timbre résonna.

—Bonsoir, Notaire, je ne vous dérange pas trop?

—Mais non, mais non, charmé de vous recevoir, mon cher ami. Et comment mord la truite?

—Je vous avoue que lorsque je suis seul, je deviens pêcheur plus que médiocre. D'ailleurs, j'ai actuellement en tête des occupations plus sérieuses. Vous rappelez-vous ce dont je vous ai parlé l'autre jour?

—L'incorporation de votre compagnie?

—C'est bien cela. Mes amis me pressent d'agir. Voudriez-vous vous mettre à l'oeuvre?

—Je ne demande pas mieux. Vous désirez les pouvoirs ordinaires des compagnies de mines, n'est-ce pas?

—Exactement. J'aurai besoin de cette charte dans un délai de dix jours au plus. Croyez-vous pouvoir me l'obtenir?

—J'en suis positif. Les noms des Directeurs provisoires?

—Vous, votre clerc, votre dactylographe... comme vous m'avez dit avoir l'habitude de le faire.

—Le siège social?

—A Montréal, en votre bureau jusqu'à nouvel ordre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

—Aucun. Et le capital action?

—Vingt-cinq millions.

—"Vingt-cinq millions?" A l'énoncé de ce chiffre fabuleux je demeurai un moment ébahi. Songez donc, moi qui n'étais alors habitué qu'à incorporer pour le compte de clients frisant la banqueroute de modestes corporations qui leur permettraient de sauver quelques bribes du naufrage! J'en eus presque le vertige et, inconsciemment, je faisais en mon esprit le calcul de l'honoraire fabuleux que ce travail allait me rapporter. Mon compagnon m'examinait avec un sourire ironique? Enfin je me fis violence.

—Le nom corporatif?

—"La Digue Dorée, Incorporée".

—La Digue Dorée? Mais n'avez-vous pas peur que ce nom n'en évoque un autre dont vous ne devez pas ignorer la triste célébrité?

—Au contraire. Songez à toute la publicité faite autour du nom "La Ligue Dorée". Or, de la Ligue à la Digue, il n'y a qu'un coup de D. Et il n'est pas impossible de jouer ce coup.

—Savez-vous que vous avez eu là une idée fameuse?

—Plus que vous ne pensez, ajouta-t-il avec son sourire ironique. Allons, je veux retourner à Val Morin ce soir même, il faut me presser. Voici une somme de mille piastres comme arrhes sur vos honoraires, Notaire, nous réglerons le solde quand tout sera terminé. Mais avant de vous quitter, il est deux promesses que je veux obtenir de vous. D'abord, promptitude. Il me faut cette charte dans un délai de dix jours, c'est essentiel et puis, je veux votre

parole que, quoiqu'il se produise, vous me garderez le secret sur les circonstances qui ont précédé et accompagné cette demande d'incorporation. Le mystère qui intrigue est ma plus forte carte en cette transaction.

—Je vous la donne sans hésitation, mon ami, un notaire est en quelque sorte un confesseur pour ses clients.

Pourquoi ai-je prononcé cette phrase qui scellait à jamais mes lèvres? Mais au fait, même si je ne l'eusse pas prononcée, aurais-je pour cela trahi la confiance que l'on mettait en moi?

VI

Pourquoi, dès la porte fermée sur mon visiteur, me suis-je senti un tel malaise? Pourquoi, l'une après l'autre, toutes les anomalies de la conduite de mon compagnon de rencontre me frappèrent-elles? Son nom? Je ne m'étais jamais soucié de le lui demander. Le coin où il se cachait dans la montagne Laurentide? Ma foi, il s'était toujours gardé soigneusement de m'inviter à le visiter et s'il en parlait, c'était très vaguement. De sa place d'affaire même il ne m'avait jamais parlé avec précision. Il habitait New-York, disait-il, il y dirigeait une maison de finance, mais jamais il ne m'avait donné d'adresse précise. Pourquoi ce mystère? Pourquoi, ce soir même, avoir parcouru plus de soixante milles dans l'obscurité de la nuit pour venir me trouver alors qu'il aurait pu si facilement effectuer ce trajet de jour? Pourquoi avait-il profité de la nuit pour effectuer le voyage de retour?

Autant de questions qui, en un autre moment, ne me seraient pas venues à l'esprit, mais qui, liées à ce projet d'incorporation d'une compagnie au capital fabuleux sous la raison sociale de "La Digue Dorée, Incorporée", se posaient angoissantes à mon esprit.

Je ne me sentais pas sommeil et, pour faire diversion à ces pensées, je me mis immédiatement au travail. J'avais, dans la série complète de la "Gazette officielle de Québec", tous les matériaux nécessaires à la rédaction d'une demande de pouvoirs pour compagnie minière et, en moins de deux heures, le projet en était dressé et n'attendait plus que la signature des pétitionnaires.

Je savais que je pouvais compter sur la discrétion absolue de mon clerc et de ma dactylographe, Mademoiselle Lorraine Moreau. A nous trois, nous pouvions former le bureau provisoire requis par la loi. Dès le lendemain matin, je fis venir un de mes confrères qui reçut nos signatures et nous assermenta et, à midi, le tout prenait la direction de Québec.

Tant que le travail avait duré, j'avais été trop absorbé pour me laisser aller à aucune considération qui ne s'y rapportât pas essentiellement; mais, lorsque l'enveloppe fatale fut jetée dans la boîte aux lettres, je me sentis de nouveau très nerveux.

Il était l'heure du diner et, comme j'en ai l'habitude lorsque je suis seul en ville, je me dirigeai vers le "Café Saint-Jacques" où je dine chaque jour en compagnie de clients assidus de la maison qui, à force de se coudoyer chaque midi, finissent par devenir de vieux amis. Mais aujourd'hui, je me sentais mal à l'aise, il me semblait que tous me lançaient des regards chargés de défiance. Et cependant, je n'avais fait aucune action répréhensible...

Après le repas, je retournai à mon bureau, mais je me sentais las et harassé. Pour faire diversion, je me dirigeai vers la montagne, endroit de mes promenades favorites. J'ai la marotte des fleurs et des insectes et le spectacle de la vie mouvementée des petits et des humbles m'intéresse infiniment plus que les courbettes et les intrigues de mes semblables.

Aussi, la vue d'une fourmillère me fit-elle bien vite oublier mes préoccupations, voire même l'heure, car il était près de huit heures quand je me décidai à redescendre en ville.

Je trouvai ma maison fermée et sur mon bureau, une enveloppe adressée à mon nom et un billet de ma dactylographe. "On est venu porter cette lettre pour vous au moment où je fermais le bureau", me disait Mademoiselle Lorraine.

J'ouvris l'enveloppe et, sur la feuille qu'elle contenait, je lus :

"Mon cher Notaire : —

Je vous félicite de votre promptitude et j'en augure bien pour l'avenir. J'ai votre parole quant au secret à garder. N'oubliez pas ma recommandation: Discrétion et surtout... mystère. Si vous ne vous sentiez pas le courage de continuer l'aventure jusqu'au bout, il est encore temps de vous retirer.

Si vous consentez à me seconder jusqu'à la fin, — et je vous jure que notre entreprise n'a rien de malhonnête — vous serez amplement récompensé. Mais alors, il faut vous armer de courage et d'énergie. Dès que la demande d'incorporation sera connue, vous serez en butte aux indiscrétions des journalistes et à l'armée des curieux que l'affaire Lafond passionne. Alors, pourquoi ne pas aller passer quelques jours à la campagne comme vous m'en avez exprimé le désir dimanche dernier?

Je serai, demain après-midi, à notre rendez-vous habituel, si je vous y retrouve, je comprendrai que vous êtes toujours des nôtres.

Bien à vous,
Votre Compagnon de pêche."

Mais oui! pourquoi pas un congé de quelques jours? Durant ce temps, l'orage, si orage il devait y avoir, aurait le temps de se calmer... Et puis, depuis quinze ans que je pratiquais ma profession, n'était-ce pas le premier congé véritable que je m'octroyais? Quant à abandonner la partie, je ne pouvais y songer, l'incorporation que l'on me demandait n'avait en soi rien de répréhensible et les honoraires que mon travail devait me rapporter étaient certes trop alléchants pour les sacrifier...

Je griffonnai à la hâte quelques mots à l'adresse de mon clerc et de ma dactylographe, prétextant un appel d'urgence de ma famille, je sautai dans mon auto et, deux heures plus tard, je réveillais les miens que mon arrivée jeta dans la joie.

Le lendemain midi, je retrouvai mon mystérieux compagnon déjà installé.

—Tiens, bonjour notaire, vous allez bien? Vous arrivez au bon moment, la truite semble décidée à mordre.

De sa récente visite à mon bureau, de son billet de la veille, il ne me glissa pas un traître mot, c'était à croire qu'il n'en avait gardé aucun souvenir et lui, plutôt silencieux d'habitude, parlait ce jour-là avec une telle volubilité qu'il m'était impossible de placer un seul mot. Je compris qu'il voulait éviter toute allusion aux derniers événements et d'ailleurs, il avait raison, la truite mordait et, pour un pêcheur, les brusques soubresauts du bouchon offrent une sensation si délicieuse qu'elle en fait oublier toute préoccupation.

Je passai ainsi cinq jours délicieux, partagés entre l'affection des miens, l'étude captivante des fleurs et des insectes et d'agréables séances de pêche en compagnie de mon ami de fortune.

Le sixième jour, je ne retrouvai pas mon camarade au rendez-vous. J'allais tout de même jeter ma ligne à l'eau quand, mes yeux tombèrent sur un numéro de la "Nation". En première page, je vis :

LES FUMISTERIES DU "MONDE".

"Voici que notre confrère, après les pitoyables canards auxquels nous avons coupé les ailes de manière si probante, nous semblait-il, revient encore à la charge avec son affaire Lafond. Jusqu'à présent, sa lubie était plutôt innocente, ses reporters faisaient du roman à sensation; mais voici que maintenant, pour faire excuser ses turpitudes, il ose lancer les plus basses insinuations contre un Notaire dont la vie honnête et digne, la haute réputation d'intégrité et de travail, mettent tout à fait à l'abri de ces stupides calomnies..."

Je n'en lus pas davantage. Ces quelques lignes suffisaient à me convaincre que ma présence était nécessaire à mon bureau. D'autant que, si ce journal avait ainsi été laissé sur la grève, ce ne pouvait être que par mon mystérieux client. Je pliai bagage et repris le chemin de mon cottage où ma femme fut on ne peut plus surprise de ma subite résolution de retourner en ville.

—Mais oui, ma chérie, un rendez-vous très important que j'avais complètement oublié...

—Et quand nous reviendras-tu?

—Demain soir au plus tard.

A une heure et demie, j'étais à mon bureau.

—Quoi de neuf?

—Tant de choses, patron, me répondit mon clerc, que je ne saurais par où commencer.

—Vraiment? Avez-vous les derniers journaux?

—Les journaux? et je lus dans les yeux du jeune homme une telle gêne que je compris qu'il n'osait me les communiquer.

—Ne craignez rien, je sais à quoi m'en tenir.

—Vous savez? Quoi?

—Que le "Monde" a insinué que j'étais mêlé de quelque façon à l'affaire Lafond.

—Savez-vous que l'on vous cherche?

—Qui?

—Les détectives. Ils sont venus trois fois au bureau depuis hier matin. Mademoiselle Lorraine et moi, nous avons été convoqués chez le Directeur de la Police, nous avons dû fournir caution pour être laissés en liberté.

—Comment? Pourquoi?

—Pour l'incorporation de la compagnie "La Digue Dorée, Incorporée".

—Mais quel rapport avec l'affaire Lafond?

—On a retrouvé les lettres de menaces adressées à Mouton et Durand et après nouvel examen, on a découvert qu'elles étaient signées "La Digue Dorée" et non "La Ligue Dorée", c'était un défaut de clavigraphe qui faisait prendre le D pour un L; mais en examinant à la loupe, on a retracé le D au complet, surtout sur les deux premiers billets. Or, prétend-on, comme les rapports publiés par les journaux n'avaient mentionné que "Ligue Dorée", ceux qui ont demandé l'incorporation de la compagnie devaient nécessairement être du nombre des ennemis de Lafond.

—Et l'on vous a questionnés? Qu'avez-vous répondu?

—La vérité. Que nous ne connaissions rien à cette affaire, que nous avions signé la demande d'incorporation à votre requête, comme cela se pratique chaque jour, que vous étiez en voyage; mais que vous ne tarderiez pas à revenir et qu'alors vous donneriez toutes les informations que vous jugeriez à propos de donner.

—Je n'ai pas dit où vous étiez allé, continua Mademoiselle Lorraine, je ne voulais pas que l'on vous dérangeât.

—Je vous remercie. Je sais que vous avez confiance en moi, que vous êtes persuadés que je ne me permettrais pas de vous mêler à une affaire qui ne serait pas absolument honnête. Quoiqu'il arrive, je vous prie de me conserver cette confiance absolue.

—Soyez sans crainte, reprit la jeune fille et comptez sur notre entier dévouement.

—Merci encore une fois et à présent, je vais aller voir Monsieur le Directeur de la Police.

Dix minutes plus tard, je frappais à la porte du bureau de ce dernier et lui faisais tenir ma carte.

—Enfin, on vous retrouve, homme mystérieux! me dit le Directeur en me présentant un siège. Je regrette ce qui arrive, mais l'opinion publique est tellement surexitée que si vous ne vous étiez pas présenté aujourd'hui, nous aurions été contraints de vous faire rechercher.

—Vraiment? Je suis confus du désagrément que je vous cause. Et pourrais-je savoir au juste la raison de cet émoi?

—Un simple renseignement, notaire, un renseignement qu'il vous sera très facile de me donner : Pour quel client avez-vous demandé l'incorporation de la "Ligue Dorée, Incorporée"?

—Monsieur le Directeur, je pourrais vous raconter toute une histoire comme les reporters de journaux à sensations ont seuls le talent d'en inventer, histoire qui serait cependant l'absolue vérité; mais je suis persuadé d'avance que vous ne la croiriez pas. Je pourrais vous dire que je ne connais ni le nom, ni le domicile du mystérieux client qui a retenu mes services pour cette demande d'incorporation; mais à quoi bon. D'ailleurs, pourrais-je vous fournir toutes les informations que vous désirez de moi, que je ne le ferais pas, car mon client m'a demandé le secret et je n'ai pas l'habitude de forfaire à mon serment d'office. Je suis même surpris que vous m'en ayiez fait la demande.

—Alors, Notaire, je me vois dans la triste nécessité de vous retenir aux quartiers généraux comme témoin important dans l'affaire Lafond.

—L'affaire Lafond? Mais au fait, y a-t-il une affaire Lafond?

—Oui, Monsieur, il y a une affaire Lafond depuis hier après-midi, depuis que Paul Durand a déposé une plainte contre inconnus sous l'accusation de retenir séquestrés ses amis Lafond et Mouton. Or ces inconnus étaient les seuls à savoir que le protonyme de la bande était "La Digue Dorée" et non "La Ligue Dorée". Nous retrouvons ce nom de "La Digue Dorée" en substance dans la charte que vous avez demandée du gouvernement de Québec. Concluez pour moi, Notaire. Ou vos clients sont les bandits qui ont enlevé Lafond et Mouton, ou... N'est-ce pas logique?

—D'une vraie logique de fonctionnaire, Monsieur le Directeur.

J'avoue qu'en dépit de ma maîtrise sur moi-même, je me sentis tout à fait désemparé quand on me laissa seul en cette salle où avaient séjourné les gens les plus hétéroclites; mais cet abattement ne fut que mo-

mentané. Je restai près d'une heure à réfléchir je repassai en mon esprit toutes les phases à moi connues de l'affaire Lafond, je soupesai tous les faits rapportés. Allons, me dis-je, voici un homme que l'on rapporte comme mort et cependant il serait encore vivant. Mouton a vu son cadavre et Mouton était son compagnon depuis plusieurs mois, il est vrai que Mouton est un ivrogne et que, de son propre aveu, il s'était enivré le matin même de l'accident ou du crime. Et si Lafond est vivant, comment admettre que l'on ait réussi à le soustraire aux recherches de l'armée de chercheurs lancée à sa poursuite? Toute la plausibilité de la séquestration de Lafond repose sur le fait de la mine qu'il aurait découverte; mais le ministère des Mines déclare qu'aucun permis minier n'a été pris au nom de Lafond et peut-on imaginer que l'homme instruit et intelligent qu'était Lafond ait découvert une mine et ne l'ait pas piquetée? Non toute cette affaire ne peut-être qu'une fumisterie monumentale. Et cependant Jeannette Chevrier déclare avoir reconnu son fiancé! Ne serait-ce pas plutôt? Mais oui, c'est bien cela.... "Et, comme un éclair, la vérité se fit jour en ma pauvre tête. Mais oui, c'était simple! Je comprenais maintenant pourquoi on m'avait recommandé avec tant de sollicitude d'entourer ma demande d'incorporation de tant de mystère...

Dès ce moment je sentis pénétrer en mon âme ce calme serein que donne la solution obtenue, j'avais cessé de marcher à l'aveugle et ma coopération aux projets de mes clients n'en serait que plus efficace.

En quelques instants ma résolution fut prise. Je fis téléphoner à Maître Labrosse, le célèbre criminaliste montréalais, retenant ses services. Le fameux avocat se rendit immédiatement à ma requête et un quart d'heure plus tard, j'étais en conférence avec lui. A une heure, je comparaissais devant le juge. Sur ma demande, mon défenseur soumettait que je ne refusais pas de donner les informations demandées; mais, comme il me faudrait pour cela violer le secret professionnel, je désirais demander l'autorisation du Conseil de la Chambre des Notaires. C'était obtenir un délai de six jours pour le moins.

Ma requête fut accordée par le Président du tribunal et je fus remis en liberté sous cautionnement conjoint de trois de mes confrères.

VII

Il était près de sept heures quand je revins à mon bureau. Mon voisin de campagne, le Dentiste Chartier, m'y attendait.

—Bonjour, Notaire, comme vous voyez, je suis devenu votre garçon de bureau. Vers six heures, il est venu un Monsieur. Après vous avoir attendu une dizaine de minutes, il est reparti en laissant cette enveloppe pour vous.

Je m'enpressai d'ouvrir la missive:

"Bien cher Notaire:

Je viens de prendre livraison de ma charte. Elle est arrivée par le courrier de quatre heures. Comme vous n'étiez pas là, je me suis permis d'ouvrir l'enveloppe et de l'apporter. Veuillez trouver ci-inclus une somme de mille dollars, nouvelles arrhes sur vos honoraires.

Bien à vous,

Votre Compagnon de Pêche".

—Elle est forte celle-là, comment ce Monsieur pouvait-il se trouver juste au moment où cette lettre m'arrivait?

—Nouveau désagrément, Notaire?

—Loin de là, mille piastres qui me tombent du ciel.

—Mais alors, c'est pour le mieux. J'ai appris dans quelle situation pénible vous vous trouvez et j'ai pensé que la présence d'un ami sincère ne vous serait pas désagréable.

—La présence d'un ami est toujours agréable, Docteur; mais quant à la situation pénible dont vous parlez, je vous avoue très franchement qu'elle n'existe plus pour moi, depuis cet après-midi, je vois clair en l'affaire et j'ai la certitude absolue que tout se dénouera de la manière la plus simple du monde.

—Alors, je puis sans crainte vous montrer les journaux de ce soir, le Monde et la Nation ont chacun un "scope" aujourd'hui sur l'affaire Lafond.

—Vraiment?

—Mais oui. Dans le "Monde" il y a la confession complète du nommé Philéas, arrêté pour ivrognerie et port d'arme et qui, pour obtenir la clémence du tribunal, a fait des aveux complets.

—Et que dit-il?

—Il raconte comment, depuis six mois, il est au service du pseudo banquier Morin, alias Landry, il raconte les attentats commis sur la personne de Mademoiselle Chevrier, rue Cadieux, sa participation à l'ar-

restation de Lafond au Château Frontenac, il y a surtout toute une scène passée à l'Hotel Mont Royal alors que Landry, se croyant seul, aurait proféré contre Lafond et sa fiancée les pires menaces.

—Et ce Philéas, est-ce une nouvelle figure?

—On en avait entendu parler vaguement lors de l'arrestation du présumé Lafond, au Chateau Frontenac.

—Et le scope de la "Nation".

—Celui de la "Nation" est encore plus troublant. Mais que dis-je, ce n'est pas un "scope", c'est deux que ce journal nous offre. D'abord une communication du frère de Pierre Landry, déclaration avec preuve à l'appui, à l'effet que ce pauvre Pierre Landry serait mort à Vancouver depuis plus d'un an. Voilà, n'est-ce pas, qui corse encore l'affaire.

—Certes oui! dis-je en simulant l'étonnement.

—Mais ce n'est pas tout. Dans le même journal, il y a une "lettre ouverte" de Henri Morin à ce même Landry.

—Vraiment? Laissez-moi voir?

—Tenez, lisez:

L'AFFAIRE LAFOND

A l'escroc Pierre Landry,

Quelque part en la Province de Québec.

Triple imbécile:

Je ne sais si tu commences à être las de séquestrer mon ami Lafond; mais ce que je puis t'assurer, c'est que je trouve que la comédie a duré assez longtemps et qu'il va falloir y mettre fin. A quoi bon d'ailleurs vouloir jouer avec moi, tu sais bien, fat personnage, que tu n'es pas de force à soutenir le combat. Tu te crois fort parce que tu séquestres Lafond? Et après? Tenir Lafond n'est pas tenir son secret et ce secret, tes menaces stériles seront toujours impuissantes à le lui arracher. Comprends-moi bien, quoique tu fasses, tu ne mettras jamais ta sale main sur la mine de Lafond... Et cependant, elle existe cette mine, moi qui t'écris, je l'ai visitée sur tout son parcours, j'ai mesuré ses larges veines quartzeuses où scintille l'or fauve... j'ai détaché à profusion ces cristaux de galène qui accompagnent toujours les dépots d'or natif, j'ai calculé au million de piastres près la fortune énorme qu'elle constitue; mais toi, Landry, jamais, entends-moi bien, jamais tu ne fouleras le sol de ce nouvel Eldorado!

Attention Landry, surveille bien ton prisonnier... Je sais où tu le caches, aucun de tes mouvements ne m'échappe et à la moindre défaillance, je délivrerai mon ami captif et tu seras pris toi-même. Encore cinq jours, Landry la canaille, et Lafond sera rendu à la liberté.

A bientôt,

HENRI MORIN.

—Eh bien, Notaire, que pensez-vous de ceci?

—Je pense que si le coeur vous en dit, nous allons jouer une bonne partie d'échecs.

—Une partie d''échecs! Vous êtes un homme extraordinaire, Notaire, vouloir jouer aux échecs quand une telle série d'embêtements vous tombent sur la tête.

—Puisque je vous dis que tout va s'éclaircir.

—Comme vous voudrez. Laissez-moi vous dire que je suis heureux de vous trouver en une telle quiétude.

Il était près de minuit quand mon ami me quitta. Je me retirai dans ma chambre où j'avais apporté tous les journaux de la semaine, conservés à mon intention par mon clerc.

Les rapports des deux premiers jours de mon absence ne faisaient pas mention de l'affaire Lafond, mais dans le troisième numéro du "Monde" on faisait allusion à la demande d'incorporation que j'avais faite. Le lendemain, le journal précisait et tout en ne faisant aucun commentaire désagréable sur ma conduite, on donnait copie de cette demande d'incorporation. Le cinquième jour, le journal publiait un article presque libelleux intitulé: "Un notaire introuvable" et quoique l'on ne mentionnât pas mon nom au cours de cet article, mis en regard du numéro précédant, le coup ne pouvait manquer son but.

C'est alors que la "Nation" avait commencé à me défendre.

Je dus m'endormir très tard cette nuit là. car il était près de dix heures quand je m'éveillai le lendemain.

Je m'habillai à la hâte, allai prendre un léger déjeuner au restaurant voisin et quand je revins au bureau, une heure plus tard, une jeune fille m'y attendait.

—Mademoiselle?

—Jeanne Chevrier...

—Mais oui! je me souviens avoir vu votre photo dans les journaux. Que puis-je faire pour vous?

—Je viens de recevoir une lettre de mon fiancé, il vit, Notaire, il vit! Pour la première fois depuis de longs mois, j'ai la certitude absolue qu'il vit!...

—Je suis heureux, Mademoiselle, très heureux; mais enfin, je ne vois pas en quoi je puis...

—Voici ce qu'il m'écrit, Notaire:

"Ma chère Jeannette,

"Encore quelques jours d'épreuve et enfin "le grand bonheur promis. Quoiqu'il arrive, "ayez confiance au Notaire Desgrèves et fai-"tes ce qu'il vous dira de faire.

"A vous pour toujours."

—Si vous saviez, Notaire comme je suis heureuse? Parlez-moi de lui?

—De qui?

—De mon fiancé, de mon cher Germain!

—Comment pourrais-je vous parler de lui puisque je ne le connais pas...

—Il est impossible que vous ne le connaissiez pas, Notaire, car alors, comment pourrait-il me commander d'avoir confiance absolue en vous?

—C'est toutefois l'entière vérité... A moins que... mais non, c'est impossible... absolument impossible... et cependant...

—Vous dites?

—Vous me faites divaguer, Mademoiselle; mais enfin, quel âge a votre fiancé?

—Il a vingt-sept ans. Il est grand, élancé, il a le teint bronzé, la chevelure noire...

—A-t-il sa barbe?

—Non, pas même une moustache...

—Mon homme porte une moustache, mais enfin, cela ne prouve rien et par ailleurs... Mademoiselle, êtes-vous bien certaine que cette lettre vous vienne de votre fiancé?

—Mais oui, je vous assure que je connais l'écriture de mon Germain!

—Comment! cette lettre est écrite de sa main? Laissez-moi voir?

—Tenez!

L'émotion que je ressentis en parcourant ces quelques lignes fut une des plus grosses de ma vie, elles m'apportaient la certitude que mon hypothèse était fondée.

—Mademoiselle, je suis maintenant absolument certain d'avoir le mot de l'énigme qui nous occupe.

—Quelle énigme?

—L'énigme qui entoure la disparition de votre fiancé, sa séquestration loin de vous, de toute l'affaire Lafond enfin.

—Et ce mot, c'est?

Je pris ma plume et sur le buvard de mon bureau, je traçai un mot de neuf lettres. Avant même que j'aie terminé, la jeune fille avait deviné le mot.

—Comment? Vous croyez?

—J'en ai la certitude absolue. Il y a dans cette affaire trop de choses incompréhensibles et souvent illogiques, une intrigue qui se développe avec une lenteur trop savamment combinée pour que ce soit naturel. D'ailleurs, nous n'allons pas tarder à voir nos conclusions confirmées. Tel que vous le dit votre fiancé, d'ici quelques jours, la lumière sera faite pleine et entière.

—Dieu vous entende, Notaire. Voici ma carte, si vous désirez me voir, vous n'aurez qu'à me téléphoner. Aurevoir, Notaire.

—Aurevoir, Mademoiselle. En vous quittant je vous dis comme votre fiancé: "Ayez confiance, l'épreuve tire à sa fin."

VIII

Chacun se rappelle comment après cette première lettre du financier Morin, les événements se précipitèrent chaque jour plus sensationnels. L'incident auquel j'avais été mêlé et le bruit fait autour de mon humble personne furent bien vite relégués au troisième plan devant la nouvelle pâture offerte à la passion populaire.

D'ailleurs, Morin n'était pas un étranger en ce drame mystérieux, il était le protecteur inconnu, le bienfaiteur fantôme qui avait toujours surveillé Jeannette Chevrier. En maintes circonstances on avait pressenti son influence tutélaire, depuis le début de l'aventure, il avait promis à l'orpheline "un grand bonheur" et, s'il avait si longtemps persisté à demeurer dans l'ombre, c'est qu'il devait avoir pour ce faire de graves raisons; mais s'il entrait maintenant en lice, s'il attaquait de front Landry et ses suppots, s'il promettait, pour une date déterminée, la mise en liberté de Lafond, c'est qu'il avait la certitude qu'à cette date l'ingénieur serait rendu à sa fiancée.

D'ailleurs, dans le numéro de la "Nation" du lendemain, le financier revenait à la charge et semblait vouloir mener l'attaque rondement.

"Mon cher Landry,

"Je vois que tu as pris communication de ma lettre d'hier. D'ailleurs, j'étais absolument certain que tu en prendrais connaissance, car tu lis tous les journaux afin de te tenir au courant de la fameuse affaire Lafond et des dangers qui pourraient menacer tes pro-

jets canailles. Mais pourquoi tout ce trouble? Pourquoi, à la lecture de ma lettre, avoir changé Lafond de cachette? Crois-tu pouvoir réussir à m'empêcher de te démasquer? Enfant!... Puisque je te dis que je suis au courant de tous tes pas et démarches depuis plus de trois mois! Tu en doutes? Veux-tu des preuves? Hier, à sept heures trente tu as soupé au restaurant d'un club fashionable du centre de la ville, tu as serré la main d'une demi-douzaine d'hommes d'affaires qui étaient à cent lieues de se douter que tu n'es qu'un bandit... Tu as tes appartements à l'hôtel... non, il n'est pas encore temps de te livrer à la vindicte publique. Veux-tu que je te décrive l'endroit où tu caches Lafond? Un entrepôt du bas de la ville, dix pieds par douze, à peu près, aucune fenêtre, éclairé par une simple ampoule électrique appendue au plafond. Ameublement: deux chaises, une petite table et un lit de camp, le tout acheté chez un regrattier de la rue Craig. A la porte se tient continuellement un de tes suppots. Tu fais relever cet homme de trois heures en trois heures... Tu crois ton prisonnier hors d'atteinte... Imbécile!... Quand je le voudrai, j'irai le rendre à la liberté.

Dans quatre jours, entends-tu, Landry, dans quatre jours, Lafond sera libre.

Mes amitiés,

HENRI MORIN."

Troisième lettre:

"Mon cher Landry,

Tu ne saurais t'imaginer comme tu m'as fait rire hier soir... N'est-ce pas une bonne farce que celle que je t'ai jouée, quand tu as déménagé ton captif de l'entrepôt de la rue Saint-Paul à cette maison abandonnée de la paroisse de Saint..... Sais-tu où j'étais? Mais oui, tu dois le savoir à présent que ton chauffeur, que j'avais laissé ivre mort dans une taverne de la rue des Commissaires, a dû reprendre ses sens et t'avouer que ce n'était pas lui qui conduisait ton auto au cours de ta dernière rendonnée...

Mais oui, pantin, c'est moi qui étais à la roue hier soir, c'est moi qui ai ouvert la porte du taxi "Feuille d'Erable" quand tu es sorti de la soupente de la rue Saint-Paul avec ce pauvre Germain que deux de tes sbires retenaient prisonnier. C'est à moi que tu as recommandé de tenir l'oeil ouvert et de donner le signal si je m'apercevais que nous étions espionnés par un des hommes de Morin... N'est-ce pas que c'est drôle?

Pourquoi te donner tant de peine, mon pauvre petit, puisque je te répète que c'est inutile! En quelqu'endroit que tu caches Lafond, je saurai où il se trouve, comprends-tu je le saurai au moment même où tu le changeras de cachette... On ne me la joue pas à moi, tu dois me connaître, ce n'est pas la première fois que nous croisons le fer ensemble... Tu sais que nous avons un terrible compte à régler toi et moi et la date de l'échéance approche.

Ne cherche pas ce projet d'acte de transport que tu avais fait préparer pour le cas où Lafond se serait décidé à te signer un abandon de sa mine, avant de te quitter, je l'ai enlevé de la poche de ton paletot.

Maintenant, mon petit ami, j'ai une communication à te faire. Tu sais, n'est-ce pas, que la compagnie qui doit exploiter la mine de mon ami Lafond, "La Digue Dorée, Incorporée" est maintenant organisée. Et sais-tu qui m'a donné l'idée de cette raison sociale épatante? Mais oui, Landry, c'est toi, toi avec tes fausses lettres de menaces. Il est vrai que toi, tu signais "La Ligue Dorée", mais changer un L en D sur ces lettres, c'était jeu d'enfant, surtout quand on a affaire à de braves gens naïfs et confiants comme Durand et Mouton.

Donc, tout est prêt pour l'exploitation de la mine de Lafond, il ne nous manque plus que Lafond lui-même. Il est vrai que nous n'avons pas nécessairement besoin de lui pour commencer les opérations mais après m'avoir donné pour mission depuis si longtemps de le protéger contre toi, je veux, entends-tu, je veux que Lafond soit à mes côtés dès le premier jour de l'exploitation de la mine phénoménalement riche qu'il a découverte.

Sais-tu ce que cela signifie? Tu comprends, n'est-ce pas? Cela signifie que je t'ordonne de remettre mon ami en liberté d'ici à samedi, à onze heures et demie, pas une minute de plus, comprends-moi bien, c'est le délai ultime.

Si tu fais ce que je t'ordonne, je consentirai à faire taire mon juste désir de vengeance, tu pourras aller te faire pendre ailleurs.

Mais si, samedi, à onze heures et demie, Lafond ne nous est pas rendu, je te jure que je le délivrerai moi-même et ce, en dépit de l'armée de forbans qui t'entoure, je te jure que je te démasquerai, que je dévoilerai ta véritable personnalité, que je dirai comment tu te caches sous le nom d'un mort pour accomplir tes crimes, tes fourberies et tes vols et alors,

je serai sans pitié, Landry, je serai sans pitié, entends-tu? Et tu sais ce que ces mots signifient dans ma bouche.

Tu as deux longs jours pour réfléchir aux termes du marché que je te propose, je te laisse à tes réflexions.

Ton juge,

HENRI MORIN.

Nous étions au jeudi après-midi quand parut cette troisième lettre du mystérieux financier. Dans la soirée, la nouvelle la plus troublante circulait dans les rues de la ville: "Jeannette Chevrier était disparue."

A huit heures, un extra parut donnant les circonstances de ce nouvel enlèvement.

Vers deux heures, un commissionnaire s'était présenté à son domicile et lui avait remis une lettre. A Madame Hardy, la jeune fille avait dit de ne pas l'attendre pour le souper. La brave femme avait voulu la retenir, mais Jeannette s'était obstinée à sortir. Depuis, on ne l'avait pas revue. Inquiète, la brave servante avait téléphoné chez Madame Crevier vers six heures et la tante de l'orpheline lui avait déclaré ne pas l'avoir vue de la journée. Madame Hardy avait alors perdu la tête et avait appelé les quartiers généraux de la police. En quelques instants, la nouvelle de la disparition de l'orpheline s'était répandue dans la ville entière.

Les esprits commençaient à s'exaspérer quand, vers dix heures, la station de Radio Marconi interrompit un moment l'irradiation de son concert symphonique. La voix du préposé se fit alors entendre: "Monsieur Henri Morin nous prie d'avertir le public de ne pas s'émouvoir de la disparition de Mademoiselle Chevrier. C'est à sa demande et pour sa propre sécurité qu'elle a dû quitter sa demeure. Elle est actuellement cachée en lieu sûr. La lettre que Monsieur Morin publiera demain donnera les raisons qui ont motivé cette fuite."

Quatrième lettre:

"Mon cher Landry,

"Tu n'es pas philosophe, mon vieux, pas philosophe pour deux sous. D'un forban de ton espèce, j'attendais plus de nerfs... Pourquoi être entré en une colère bleue, hier, à la simple lecture de ma lettre?

"Tu réalises que la comédie achève, comédie où tu tiens le rôle du dadais, du dupé, du Géronte imberbe... et tu enrages. A quoi bon vouloir lutter contre moi, tu savais que tu étais battu d'avance... Et quelle défaite! Quelles richesses tu perds! La Digue Dorée! Quel beau nom et quelle belle mine!... Elle contient des acres et des acres en superficie, des veines aurifères de vingt et trente pieds de largeur, un minerai fabuleux près duquel les quartz de la Hollinger et de la Dome ne sont que de vulgaires cailloux... Tu te rappelles les quelques échantillons que tu as volés dans la tente de Germain et qui t'ont révélé la découverte de mon ami? Leur seule vue avait suffi à attiser ta convoitise, sur le seul témoignage de ces quelques pierres, tu n'as pas hésité un seul moment dans la voie criminelle que tu as suivie depuis... Et cependant, ces échantillons avaient été pris à quelques pieds de la surface, ils ne donnaient qu'une faible idée de la richesse incommensurable de la mine de Lafond...

"Eh bien! en dépit de toutes tes machinations, ces richesses t'échappent... Dans six mois, les flancs de cette terre fabuleuse nous livreront leurs trésors, nous sortirons ces briques d'or dont la seule pensée te donnent le vertige et si tu ne te rends pas à mes ordres, alors que, là-bas, nous ferons sauter les pans de roc aurifère, toi, tu casseras de la roche à Saint-Vincent de Paul.

"La perspective est belle, n'est-ce pas, espèce de nigaud?

"Hésites-tu encore à rendre Germain à la liberté? Je veux aller jusqu'au bout de la franchise avec toi, je veux te démontrer comment tes intrigues sont stériles. Pour ce que je vais te dire en ce moment, j'avais besoin que la fiancée de mon protégé soit en sécurité et depuis hier soir, elle est hors de ton atteinte, je puis donc te parler sans crainte.

"La séquestration que tu fais subir à Lafond est inutile car, même s'il consentait à se laisser dépouiller, il ne le pourrait pas. Comprends-tu ta folie maintenant? Le permis minier sous lequel est enregistrée cette mine a été pris au nom de Mademoiselle Jeannette Chevrier... C'est donc elle, et non lui, qui en est propriétaire. C'est ce qui explique comment, en dépit de tes recherches, tu n'as pu retracer le nom de Lafond sur les régistres de l'état.

"Après cette révélation, hésiteras-tu encore? A ta guise; mais souviens-toi que, passé le délai, je serai sans merci, géolier d'opérette!

"A demain,

HENRI MORIN".

La cinquième communication de Morin,

parue dans le numéro de la "Nation" du samedi matin, était brève, elle s'adressait cette fois à la population en général :

"Samedi, à onze heures et demie, Lafond sera remis en liberté. Enfin, Landry a décidé de capituler.

HENRI MORIN."

On se rappelle les circonstances qui entourèrent la mise en liberté du jeune ingénieur et l'enthousiasme qui saisit la foule à cet instant. Morin et Lafond furent ovationnés et je puis affirmer sans crainte de me tromper qu'en ce moment, le financier, inconnu quelques semaines plus tôt, s'éleva au pinacle de la popularité.

Qu'on me permette un dernier emprunt aux colonnes de "Monde" dont l'extra était attendu avec anxiété par la foule exubérante.

IX

(Extrait du "Monde", extra du samedi)

GERMAIN LAFOND EST RETROUVE !

Comme le "Monde" a été le seul quotidien français de Montréal à le soutenir et ce, en dépit de la mauvaise volonté et des injures d'un hargneux confrère, Germain Lafond est bel et bien vivant.

C'est ce matin, à onze heures et demie, comme l'avait annoncé avec une merveilleuse précision Monsieur Morin, que notre intrépide compatriote a été rendu à l'affection de la gracieuse Pénélope qui, depuis trois ans, attendait son retour avec une foi inébranlable.

A onze heures et demie, comme nous venons de le dire, le constable en charge de la surveillance du Champ de Mars, où tous les hommes d'affaires laissent leurs autos durant leurs heures de bureaux, crut percevoir des plaintes venant d'un taxi "Feuille d'Erable" que l'on venait d'y laisser.

Le constable, qui n'avait pas encore remarqué ce taxi, et ne pouvait s'expliquer comment il avait été remisé hors de sa connaissance, s'en approcha et, à sa grande surprise, il découvrit, à l'intérieur, un homme qui paraissait endormi.

C'était Germain Lafond...

Avant d'abandonner leur victime, les bandits l'avaient chloroformée. La foule ne tarda pas à se réunir autour de l'auto et on eut besoin d'un renfort de constables pour éloigner les curieux.

Il s'écoula près d'un quart d'heure avant que l'ingénieur eût complètement repris connaissance et la première figure amie qu'il reconnut dans la foule qui l'entourait fut celle du brave Morin, ce remarquable financier que sa fidèle amitié pour l'ingénieur avait conduit comme par intuition sur le théâtre où allait se produire le coup de théâtre qui devait clore ce drame auquel il avait été si intimement mêlé et dont il avait provoqué le dénouement avec une telle maîtrise.

La scène pathétique qui suivit attira des larmes à la foule innombrable qui encombrait la place..."

En première page de tous les extras de ce jour et des numéros réguliers de tous les journaux du lundi suivant, se lisait la lettre suivante, la dernière communication de Morin à Landry :

"Mon pauvre Landry,

"Enfin tu t'y es laissé prendre, mes menaces ont atteint leur but. Laisse-moi te le dire, tu es plus imbécile encore que je ne l'aurais jamais imaginé. Tu es tombé dans le panneau, tu as délivré Lafond, tu t'es départi du précieux otage que tu détenais et que je t'aurais racheté à n'importe quel prix. Ganache ! Devant mes menaces, en face de ma puissance, si tu avais été réellement un homme fort, tu te serais cambré et j'aurais été réduit à composer avec toi. Mais tu as perdu la tête, ta conscience scélérate s'est effrayée et toi qui comptes pour si peu la vie des autres, tu fus pris de panique devant les dangers qui s'amoncelaient contre ta propre vie et pour sauver ta pitoyable existence, tu as abandonné la partie en lâche que tu es. Quoiqu'il m'en coûte de sacrifier ma vengeance, je tiens parole, va te faire pendre ailleurs !

"Adieu, ne te trouve jamais sur mon chemin, car alors, je t'écraserai sans pitié.

HENRI MORIN."

Tout le monde connaît ce qui précède, tout le monde sait également que le même jour où Lafond était découvert inconscient dans un auto, sur le Champ de Mars, on découvrait Mouton dans un bar de la rue Saint-Paul, saoûl comme trois Polonais, et ne se rappelant rien des événements qui s'étaient produits depuis le jour de son enlèvement.

Le dénouement tel que produit satisfaisait pleinement la logique populaire, en travail depuis si longtemps. Ce qu'il fallait au peuple, après cette longue attente, c'était une so-

lution, on la lui apportait avec sa saveur de roman et de mystère et le peuple était maintenant satisfait.

Lafond et Morin étaient devenus à ses yeux en quelques sorte des héros mirifiques, des surhommes. Aussi, dès que le stock de la compagnie en formation fut offert en vente, il s'enleva avec une telle rapidité que jamais encore on n'avait vu pareil succès en notre pays.

Mais si Germain Lafond était retrouvé, le mot de l'énigme qui avait durant plus de deux mois occupé l'opinion n'en a toutefois jamais été donné. Qu'on me permette de retourner quelques jours en arrière afin de faire connaître certains faits que les journaux n'ont jamais soupçonnés.

Le jeudi matin qui a précédé la mise en liberté de l'ingénieur, j'étais à mon bureau quand un chauffeur de taxi "Feuille d'Erable" s'y présenta.

—Le Notaire Desgrèves?

—C'est bien moi.

—On m'a prié de vous remettre cette lettre. On m'a dit d'attendre la réponse.

J'ouvris l'enveloppe et lus:

"Bien cher Notaire,

"Veuillez écrire un mot à Mademoiselle Chevrier la priant de suivre le porteur de la lettre que vous lui enverrez. Servez-vous de votre papier professionnel. Il est important que Mademoiselle Chevrier quitte la ville ce soir, il y va de sa sécurité.

"Bien à vous,

Votre compagnon de Pêche."

Je m'empressai d'obéir. Depuis que j'avais identifié mon mystérieux ami, je n'avais plus aucun doute sur la droiture de ses intentions. Je pris une feuille de mon papier professionnel et écrivis:

"Mademoiselle Jeannette Chevrier,
En ville.
Mademoiselle,

Veuillez suivre le porteur de ce billet.

Vous êtes menacée si vous demeurez en ville. Ce Monsieur vous conduira en un endroit ou vous serez en sûreté."

Et je signai.

Deux heures plus tard, quelqu'un vint sonner à ma porte. Je m'empressai d'aller ouvrir; mais à ma grande surprise, il n'y avait plus personne, j'allais revenir quand une lettre frappa ma vue.

—Allons, me dis-je, encore un prospectus! La cité devrait bien édicter une loi défendant de déranger les gens vingt fois par jour pour de telles insignifiances.

Machinalement, j'ouvris l'enveloppe. Elle contenait une nouvelle lettre de mon mystérieux ami.

"Bien cher Notaire,

Ne croyez-vous pas que votre femme ne doive commencer à être inquiète? Pourquoi n'allez-vous pas passer deux jours avec elle? Pour le moment, nous n'avons pas besoin de vous, croyez-moi, allez revoir les vôtres. Soyez de retour à votre bureau samedi, à midi, car à ce moment, Lafond sera en liberté. Mademoiselle Chevrier aussi devra être au rendez-vous.

A samedi.

Votre compagnon de Pêche."

Inutile de dire que je ne manquai pas de répondre à l'invitation et, une heure plus tard, je filais vers Val Morin.

Là, une nouvelle surprise m'attendait. Comme je descendais de voiture et que j'embrassais mes enfants, je vis accourir ma femme et... à sa suite... Jeannette Chevrier.

—Comment? Vous? Ici?

—Mais ne m'avez-vous pas dit de suivre le porteur de votre lettre?

—C'est bien cela, mais enfin, je ne savais pas où il vous conduirait... Excusez ma surprise, Mademoiselle, et soyez persuadée que je suis heureux d'être votre hôte.

X

Il était onze heures et trente-cinq minutes quand nous fîmes notre entrée dans mon bureau, le samedi suivant. Inutile de dire que Mademoiselle Chevrier était très nerveuse et que moi-même, quoique le dénouement qui allait suivre ne présentât aucun doute en mon esprit, j'étais plus ému que je ne voulais le laisser voir et pour tous deux, les minutes s'écoulaient avec une lenteur désespérante. Enfin, midi sonna et à la minute même le timbre retentit.

—C'est lui, c'est Germain! s'exclama la jeune fille, s'élançant vers la porte. Et quelques instants plus tard je l'entendis s'écrier: "Germain, mon Germain!"

—Jeannette! ma chère fiancée! Enfin, je te retrouve!...

Je n'étais pas sorti de mon bureau, conscient qu'en ce moment tant désiré de la réu-

nion, les fiancés auraient trouvé ma présence inopportune; mais soudain, une voix joviale se fit entendre du seuil de mon bureau:

—Bonjour Notaire. Vous avez fait un bon voyage?

—Comment? C'est vous, le fameux Morin?

—Mais oui, c'est moi, votre voisin de campagne.

—C'est vous?

—Mais oui! Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela? Mais oui, mon ami, c'est moi qui ai roulé Landry!!!

—Moi qui croyais avoir pénétré à fond le mystère, je vous avoue que je ne me serais jamais imaginé que vous y étiez mêlé. Et pourtant, votre nom...

--Que dites-vous? Vous avez pénétré le mystère? Que voulez-vous dire?

—Que j'ai trouvé le mot de l'énigme, le fameux mot qui explique tant de choses qui autrement seraient inexplicables.

—Et ce mot, c'est?

—Tenez, sur le buvard de mon pupitre, il y a cinq jours qu'il y est écrit. Le Directeur de la Police est même venu visiter mon bureau, a du nécessairement lire ce mot banal et n'a pas compris qu'il donnait la solution du problême qu'il désirait résoudre.

Mon voisin se pencha et sur mon buvard, il lut: "PUBLICITE"...

—C'est bien vrai, vous avez deviné... Germain! Germain!

Avant même que l'ingénieur ne soit pénétré dans mon bureau, je lui demandais en riant:

—Dites-moi, Monsieur Lafond, la truite mord-elle encore?

—Comment, Notaire, vous saviez?

—Je vous avoue que ce n'est pas sans difficulté que je suis parvenu à ce résultat et même, si je n'y avais pas été lié si intimement à cette affaire, peut-être ne me serais-je pas imposé les quelques heures de réflexion concentrée qui ont fait jaillir la lumière en mon cerveau; mais lorsqu'à la suite de ma quasi arrestation, je me trouvait en face du brûlant dilemme: ou vous étiez des escrocs et en acceptant votre argent, vous faisiez de moi votre complice. ou vous étiez d'honêtes gens et dans ce cas, il me fallait apporter à ma propre conscience la justification de votre conduite, alors, dis-je, je réalisai qu'il fallait sortir de ce dilemme et que le meilleur moyen était encore la réflexion. Il serait trop long de vous expliquer à la suite de quelles déductions j'en suis venu à la certitude absolue que toute l'affaire Lafond n'était qu'une comédie savamment organisée et pourquoi je concluai que tout le bruit fait autour de votre mine et votre personne n'était qu'une série de réclames combinées de main de maître et obtenues sans bourse délier. Qu'il me suffise de vous dire que deux circonstances surtout ont attiré mon attention: La délivrance de Mademoiselle Chevrier, rue Cadieux et votre fameux message aérien, Lafond, ne me semblaient pas très naturels. Rue Cadieux, les gardiens de Mademoiselle semblaient s'être donné le mot pour ne se présenter qu'un par un devant les sauveteurs et puis, dans une maison où l'on veut séquestrer quelqu'un, on n'ouvre pas la porte au premier venu comme on l'avait fait à Mouton et Durand. Quant à votre message, Monsieur Lafond, il me semblait terriblement vague, venant de vous. un habitué de la ville. Je sais bien que si je m'étais trouvé à votre place, j'aurais pu indiquer à quelques cinquante pieds près en quel endroit je me trouvais. A plus forte raison vous, un ingénieur, habitué par devoir professionnel à avoir, comme on le dit, "le compas dans l'oeil", si vous ne donniez que d'aussi vagues renseignements, c'était que vous vouliez, non pas être répéré, mais exciter l'ardeur de ceux qui étaient à votre recherche par des indications vagues.

—Vous avez parfaitement raison, Notaire, et je vous avouerai que je n'ai jamais été séquestré dans le grenier que l'on a désigné dans l'article du "Monde".

—J'en avais moi-même la quasi certitude. Cette rose des vents, que le reporter considérait comme indication de votre passage dans ce grenier était pour moi une preuve certaine que l'on faisait fausse route. En effet, alors, ou vous auriez su où l'on allait vous conduire et alors, vous n'auriez pas manqué de donner une indication précise de l'endroit qui allait devenir votre nouvelle prison; ou, plus probablement, on se serait bien gardé de vous révéler l'endroit où on allait vous conduire et alors pourquoi auriez vous dessiné cette rose des vents? D'ailleurs, depuis le commencement de cette affaire, je constatais le soin que chaque personnage prenait à mettre en évidence la richesse de la mine découverte par notre ami. Dès le jour de ma mise sous surveillance, j'ai eu la compréhension entière du stratagème hardi dont vous usiez pour obtenir une publicité gratuite et effective; mais je croyais alors que mon mystérieux compagnon de pêche était Monsieur Morin et ce n'est que lors de la visite que Mademoiselle me fit, mercredi dernier, qu'en comparant la

lettre qu'elle venait de recevoir et les billets que vous m'aviez fait tenir, Lafond, je pus vous identifier.

—Et quel rôle jouaient Durand et Mouton en toute cette affaire?

—Deux pantins dont nous tirions les cordes.

—Et Philéas?

—Un autre pantin; mais comme celui-ci avait la manie d'écouter aux portes, il fallait soigner sa mise en scène, même lorsqu'on était supposé être seul. Vous vous rappelez la scène du Mont Royal?

—Et Landry?

—Je vous présente le nommé Landry, mon ennemi juré, dit Morin en désignant l'ingénieur. Comprenez-vous maintenant que lorsque je le sommais de remettre Lafond en liberté, pourvu que le dit Lafond consentit a s'évader, j'étais certain d'être obéi?

—Et les brigands de la rue Cadieux, ces hommes qui m'ont causé une telle crainte? interrogea à son tour Mademoiselle Chevrier.

—De braves gens que vous avez rencontrés à maintes reprises à ma maison de campagne, Notaire: mon beau-frère, Chartier, deux de ses neveux, un de mes cousins et ma vieille servante. Je vous assure, Mademoiselle, que si cette dernière vous a effrayée, elle a eu ellemême aussi peur que vous.

—Et les arrestations? Opérées également par les mêmes personnes, n'est-ce pas?

—C'est bien cela. Lors de celle de notre ami, ajouta Morin, nous avons failli nous faire pincer. Vous vous souvenez cette interview donnée au reporter de la "Nation" par le gérant de l'Hôtel, il avait remarqué qu'à peine sortis du Château, le prisonnier et ses gardes causaient amicalement ensemble. Heureusement, on n'a pas remarqué cette anomalie.

—Une dernière question, dis-je, et cette fois, elle s'adresse à Mademoiselle. Pourquoi, après avoir été si longtemps fidèle à votre fiancé et tout en gardant une foi inébranlable en son retour, avez-vous joué la comédie de l'amour avec Mouton?

—C'est que, quelques instants avant la visite de Mouton, j'avais reçu un mot de Monsieur Morin me demandant d'agir ainsi, non pas de m'engager, mais de laisser espérer. Comme on me demandait le secret, je n'ai jamais devoilé cet incident. N'est-ce pas, Monsieur Morin?

—Nous avions besoin d'entraîner Mouton à Québec pour la scène de l'arrestation de Lafond. Je sais que dans la suite, on a calomnié la fiancée de mon ami; mais ce dernier saura lui faire oublier ces moments de chagrin par toute une vie d'amour et de bonheur.

—Et qu'entendez-vous faire, maintenant?

—Dès demain, les actions de la "Digue Dorée, Incorporée" seront sur le marché et avec la connaissance que j'ai de la mentalité de nos gens, je suis absolument positif que d'ici un mois les deux millions de dollars d'actions que comporte notre première émission seront épuisés. Si nous étions arrivés sur le marché et avions offert en vente les actions d'une mine inconnue, même si cette mine eut été encore dix fois plus riche que celle découverte par notre ami Lafond, ces actions se seraient vendues à vil prix et même ne se seraient pas vendues du tout. Mais notre position est toute différente. Il n'est pas dix âmes dans notre province qui ne connaissent pas la "Digue Dorée" il n'en est pas cent qui n'aient encore bien vivant à l'esprit la lutte épique qui s'est livrée autour de sa possession et ne se soient pas réjouies du triomphe de son vrai propriétaire. Nous avons commencé par émouvoir le coeur du peuple par le joli roman d'amour Lafond-Chevrier, roman qui ne saura tarder de finir par un mariage, comme tous les beaux romans que le peuple aime. Et puis, nous avons aiguisé son appétit. Elle était donc bien riche cette mine pour que l'on se soit livré une telle guerre autour de sa possession. Maintenant que nous sommes vainqueurs, nous sommes devenus en quelque sorte des surhommes, des héros, des champions. Et, que ce soit une lutte d'adresse, de force ou de ruse, la foule est toujours avec les vainqueurs contre les vaincus. Dans cette lutte qu'elle considère comme homérique, la foule nous a vus vaincre tous les obstacles, commander en maître et être obéis, elle a cru en cette puissance factice, cette force qui commande et longtemps encore elle nous croira invincibles. Et lorsqu'après notre victoire, nous viendrons lui offrir d'en partager les fruits, vous verrez cette foule quelque peu superstitieuse nous confier ses économies.

—Mais avez vous bien le droit de risquer les économies des humbles, êtes-vous bien certain du succès de votre entreprise?

—Soyez persuadé que si j'avais le moindre doute, je ne le ferais pas. Lorsque Lafond me rencontra, il y a six mois, le plan que je viens de mettre en exécution était en ébullition dans ma tête depuis plus de six ans et si je ne l'avais pas encore réalisé c'est que je n'a-

vais pas trouvé les deux éléments nécessaires. D'abord, un claim minier qui n'offrit aucun alea et ensuite un homme jeune, sympathique, intelligent et droit qui pût me seconder. Je connaissais Germain depuis près de huit ans, l'ayant rencontré dans la région de Porcupine où il allait travailler durant ses vacances et en le retrouvant, je n'eus pas un moment d'hésitation. Quant au claim minier qu'il m'offrait, il n'est pas besoin d'être passé maître en géologie pour comprendre qu'il constient les gisements aurifères les plus riches du pays et que ces richesses sont en quelque sorte inépuisables. Autour du claim originaire, enregistré sous votre nom, Mademoiselle, nous avons piqueté quarante autres claims aux noms de personnes de confiance, ce qui constitue une superficie de quatre-vingt-deux mille acres de superficie. Nous aurions pu vendre nos droits à des financiers américains et en retirer une jolie fortune; mais il y a assez longtemps que les étrangers exploitent notre patrimoine, nous voulons que les nôtres cessent de ne faire que tirer les marrons du feu pour les autres. Grâce à la "Digue Dorée" nous apporterons l'aisance dans toutes les familles qui voudront nous aider.

—Mais pourquoi ne pas m'avoir avertie? Pourquoi m'avoir imposé le martyre que je souffre depuis plusieurs mois? dit la jeune fille.

—C'est que dans la tragédie-comique que nous allions faire représenter, on vous avait destiné un rôle, Mademoiselle, un rôle de tout premier ordre. Vous étiez la jeune première ingénue, l'héroïne qui souffre et pleure, qui doit avoir des accents vrais et sincères. Inconsciente du rôle que vous jouiez, vous avez été une grande artiste; mais auriez-vous eu de pareils accents, si vous aviez été avertie que ce n'était qu'un rôle que vous débitiez. Ce qui a fait le naturel de la comédie que nous venons de représenter, c'est que tous les acteurs en scène ignoraient qu'ils jouaient la comédie. Prenez Mouton, il est encore bien persuadé qu'il a vu le cadavre de son ami dans le canot accosté à Golden Creek et cependant, comment aurait-il pu le voir, alors que depuis trois heures il était ivre mort dans une taverne où deux de mes anciens employés l'avaient conduit. Ces hommes mêmes, qui l'ont soûlé croyaient simplement jouer une bonne farce à Mouton lorsqu'ils l'amenèrent près de la rive et lui montrèrent Lafond couché dans son canot, la figure barbouillée du sang d'un loup que Lafond lui-même avait tué. Le lendemain, ils partaient pour l'intérieur des bois et n'ont certes plus entendu parler de cette affaire. Durand, hâbleur et froussard, était bien loin de croire qu'il jouait un rôle quand il allait déposer une plainte contre inconnus pour la disparition de ses amis et cependant, c'est moi qui le lui avais inspiré en le faisant suivre trois soirs consécutifs. Le nommé Philéas était bien loin de se croire un acteur quand il agissait comme factotum de Lafond déguisé en Landry et écoutait aux portes afin d'acquérir la certitude que son maître était bien le fameux Landry et pouvoir plus tard le trahir. Et vous-même, Notaire, n'avez-vous pas, durant quelques jours été un acteur inconscient?

—Je l'avoue. De tous les personnages de cette comédie, vous étiez les deux seuls à être complètement initiés.

—Et remarquez comme nous nous sommes appliqués à demeurer dans l'ombre. A de rares intervalles, Germain, déguisé en lumberjack suivait de loin sa fiancée, lui glissait quelques mots d'encouragement, billets toujours écrits au clavigraphe; moi-même, je ne me suis montré que dans deux circonstances. A Québec, lors de l'envoi du fameux chèque qui a tant intrigué Mademoiselle Chevrier et une autre fois, lors de l'arrestation de Germain, pour m'assurer de l'état de sa fiancée et lui faire passer un billet pour la rassurer.

—Et Landry? Il est mort, n'est-ce pas?

—Comme son frère l'a assuré, il est mort à Vancouver il y a plus d'un an. C'était un piètre sire et si Germain et moi, nous avons songé à le ressusciter un moment, c'est que tous deux, nous avions de sérieuses raisons d'abhorer son souvenir. A Germain, il avait tenté d'enlever sa fiancée, à moi, il a un jour fait perdre une petite fortune en vendant un secret que je lui avais confié. Si je me suis servi de son nom, c'est que j'ignorais qu'il fut mort et d'ailleurs, dans ma lettre de vendredi, je déclare que le brigand à qui j'avais déclaré la guerre avait usurpé le nom d'un mort.

—Mais enfin, le pseudo Landry?

—Je ne sais pas au juste. Au cas ou la vente des actions ne marcherait pas comme je le désire, peut-être le ferai-je revenir en scène encore, maintenant que j'ai goûté ce genre de publicité gratuite, vous savez...

. . . .

Que vous dirais-je de plus? Tout le monde sait que les prévisions de Morin se sont plus

que réalisées. Quinze jours après la première émission d'actions de la nouvelle compagnie, les ventes avaient atteint le chiffre fabuleux de cinq millions, ventes opérées presqu'exclusivement parmi les petits capitalistes et la classe ouvrière et lorsque ce chiffre fut atteint, les demandes d'achat ne cessèrent de parvenir au siège social de la compagnie.

Les travaux d'exploitation, poussés avec une vigueur encore inconnue dans une exploitation canadienne-française ne tardèrent pas à démontrer que la richesse de la mine dépassait les espérances les plus optimistes. Depuis on a fait de nouvelles émissions et les actions ont été immédiatement enlevées.

Les rendements de la mine sont chaque année plus considérables et les souscripteurs originaires se voient actuellement possesseurs d'une petite fortune.

Malgré ma parfaite ignorance en la matière, ces Messieurs ont bien voulu me conserver mon titre de Directeur-Secrétaire de la compagnie et les actions que je possède dans l'entreprise me permettent chaque été de fermer mon étude et d'aller paisiblement pêcher la truite sur les bords du lac Adolphe.

A Val Morin, j'ai toujours pour voisins le dentiste Chartier et son beau-frère, Morin et, pour seconds voisins le ménage Germain Lafond dont les bébés roses me donnent la nostalgie des jours envolés.

Hier, je venais de mettre ma ligne à l'eau quand je vis arriver Germain Lafond.

—Vous souvenez-vous, mon ami, lui demandai-je, les belles parties de pêches que nous avons faites ensemble sur le bord de ce lac?

—Si vous saviez, Notaire, comme en ces moments ma pensée était loin. Songez donc, être si près de ma petite Jeannette et ne pouvoir la rassurer.

—Il est une question que je désire vous poser depuis longtemps. Pourquoi vous être adressé à moi, obscur notaire, et non à l'un quelconque des deux cents autres de mes confrères?

—C'est Morin qui vous a choisi. Il prétendait qu'un homme comme vous, passionné pour l'étude des infiniment petits, toujours occupé de fleurs et d'insectes, ne pourrait pénétrer nos desseins et serait entre nos mains un instrument docile... Et dire que vous avez peut-être été le seul homme qui ait trouvé le mot de l'énigme!...

TABLE DES MATIÈRES



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

Ce papier est

fourni

Par la maison

KRUGER PAPER Co., Ltd.

Montréal.



Téléphone Main 4062
Chambre 62
EDIFICE TRUST & LOAN

1865 Est,
rue STE-CATHERINE
Tél. Clairval 0714w

RAYMOND GODIN, B. A. LL. L.

AVOCAT

Droit commercial, civil et criminel. Perceptions et règlements de tous genres.

30, rue St-Jacques, -:- Montréal

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

NO. 14. MENSUEL

JULES LARIVIÈRE

Est-ce surcroît d'ouvrage, paresse ou autre cause? Je ne saurais me prononcer; mais au moment d'aller sous presse, la "Silhouette" mensuelle que nous brossait notre fidèle collaborateur "Ernest Ral" ne m'est pas parvenue. C'est à moi donc qu'il incombe de remplir cette rubrique. Je le fais avec d'autant plus de plaisir que cela me procure l'occasion de présenter à nos lecteurs la figure du pionniers de nos collaborateurs, Jules Larivière, ce bon bohême souriant dont la vie, criante ironie, a fait un père de famille rangé, un époux modèle et... un notaire...

Mais la tache n'est en somme pas si facile et en dépit de la longue amitié qui me lie à l'auteur de l'"Iris Bleu", j'avoue que les détails sur sa vie me manquent absolument. c'est que notre ami, si volontiers loquace quand il s'agit de l'expression de ses vues, si ardent à soutenir une discussion, entêté même lorsqu'il s'agit de faire valoir une idée qui lui semble juste et vraie, devient muet quand il s'agit de sa personne.

Tout au plus sais-je qu'il est né à Saint-Judes, petit village du comté de Saint-Hyacinthe, qu'il a passé son enfance dans le bon vieux Maska dont il s'est fait, par la suite, le chantre et le défenseur, qu'il a fait ses études à Marieville et qu'enfin, marié et père de famille, il pratique sa profession à Montréal.

Mais si de l'homme lui-même, comme de tout être qui a vécu paisiblement sa modeste existence, il est peu à dire, de son oeuvre et du soutien constant qu'il a prodigués à notre publication, comment ne pas exprimer notre reconnaissance.

Larivière est surtout et avant tout un conteur et le délicieux petit roman "La Villa des Ancolies" que quantité de nos lecteurs ont savouré, est peut-être la meilleure expression de son talent. Ce talent de conteur, nous le retrouvons, avec une teinte de sentiment dans l'"Iris Bleu". Avec l'"Associée Silencieuse", roman à thèse dont les caractères, au dire même de ses détracteurs, sont vrais et sincères, l'esprit quelque peu ironiste du conteur n'avait plus champ libre, sa note caractéristique n'avait plus libre cours; mais dans la quatrième partie du roman que nous publions aujourd'hui, alors que toutes les difficultés de métier semblent avoir été accumulées pour lui rendre la tache lourde, son art de conteur amusant reparaît dans tout son éclat, surmontant avec une rouerie merveilleuse les obstacles accumulés, modifiant en un tournemain et de la manière la plus logique les situations les plus solidement établies, accumulant épisodes sur épisodes pour arriver au dénouement le plus inattendu.

Un autre qualité qui se retrouve dans chacun des ouvrages de notre fidèle collaborateur, c'est la vérité. Vérité dans les personnages dont la logique ne se dément pas un seul instant, vérité dans les images, les tableaux qu'il brosse, les paysages qu'il dépeint, les êtres et les choses qu'il nous présente. Chacun de ses romans lui coûte de sérieuses études. Dans la "Villa des Ancolies" c'était la botanique, dans l'"Iris Bleu" c'est le botanique et le zoologie, dans l'"Associée Silencieuse", c'est une autre série de connaissance industrielles dont il lui a fallu s'adapter les notions avant d'en présenter la peinture à ses lecteurs et devant la somme d'ouvrage que cette assimilation de connaissances a coûtée, nous ne pouvons que nous incliner devant ce laborieux à la solide amitié franche toujours, quelquefois un peu brutale; mais si sincère et dévouée.

EDOUARD GARAND.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
MONTREAL

CAUSONS:

AVANT LES NEIGES:—

La Maison de la "Bonne Presse" vient d'éditer un petit roman, signé J. Topri, dont l'action se déroule en notre pays. L'auteur qui se cache sous le pseudo de J. Topri est un humble curé d'une paroisse des grandes plaines qui, s'il est Belge d'origine, a bien su prendre l'âme de sa patrie d'adoption et la rendre en une série de tableaux touchants en leur simplicité.

L'auteur nous présente la vie laborieuse et ardue des colons ouvrant la terre à là civilisation, leurs vie poignante, à la merci d'une température trop souvent capricieuse, toute cette théorie de misères qui incorpore en quelque sorte le pionnier du sol à la terre qu'il a rendue fertile et créatrice.

J. Topri est un futur collaborateur de notre collection, et bientôt nos lecteurs auront le plaisir de lire de lui "Les Exploits de Jean Choumak", un autre aspect de la grande épopée des pionniers du sol, des chevaliers de la colonisation.

LA MAISON VIDE:—

Notre ami, Harry Bernard, vient de publier son troisième roman. Bernard est un jeune et un laborieux et, à ce titre, nous ne le pourrions trop citer en exemple à la génération qui pousse.

Quant au roman lui-même... mon Dieu, je me garderais bien de formuler un jugement, les appréciations qu'on en a faites sont tellement contradictoires! ! ! "Turc" semble le trouver plus que médiocre... et, de son côté, l'abbé Vadnais, professeur de littérature au Séminaire de Saint-Hyacinthe, docteur es-lettres de l'Université de Montréal, si je ne me trompe pas, en fait un quasi chef-d'oeuvre "Turc" quoiqu'on en dise, et en dépit de sa fougue quelque peu frondeuse pour notre population habituée à admirer sur commande, est une autorité en fait de critiquer littéraire... Oui, mais me retorquera-t-on, l'Abbé Vadnais, professeur de littérature, docteur es-lettres de l'Université de Montréal, (toujours si je ne me trompe), n'est-il pas une plus grande autorité? Pour l'amour du Ciel, Messieurs de la Critique, accordez vos violons afin que le bon public, qui attend le mot d'ordre, puisse enfin en toute sécurité, admirer sans restriction ou dédaigner sans contrainte. Allons, Messieurs, un bon mouvement...

1926:—

Encore une année qui vient de se terminer et avant de commencer celle qui s'ouvre devant nous, nous sera-t-il permis de jeter un regard retrospectif sur le travail accompli durant cette année qui, suivant l'expression de cette brave religieuse, vient de piquer une tête dans l'éternité.

Qu'a rapporté l'année dix-neuf cent vingt-six dans le domaine des lettres canadiennes. Pour sur aucun chef d'oeuvre, quelques ouvrages de mérite réel et enfin quantité d'écrits qui, pour n'être que de purs balbutiements, n'en sont pas moins une preuve du réveil de l'apathie où semblait être enlisée la jeunesse de notre race. Et si nous avons eu à enregistrer certains reculs.— Le "Mon Magazine" dont la vie a été si éphémère en dépit du talent incontesté de son directeur.— La "Revue Moderne" à laquelle son changement de format a fait perdre tout cachet d'esthétisme— par contre, nous avons eu le plaisir de voir ré-apparaître "Les Cahiers de Turc", humbles plaquettes toutes vibrantes de vie, de fougue et d'entrain; nous avons eu le plaisir de voir la "Revue Populaire" inaugurer une rubrique de critique littéraire très intéressante cependant que l'Abbé Charbonnier, dans la "Presse" et Francoeur dans "La Patrie" nous donnaient sur les livres parus, des appréciations sincères et éclairées.

Mais s'il est une publication qui n'ait pas chomé durant les douze mois qui viennent de s'écouler, c'est bien "Le Roman Canadien". Douze romans dans la collection elle-même du Roman Canadien, deux pièces de théâtre, quatre volumes de nouvelles... N'est-ce pas un record pour une maison d'éditions canadienne française.

De ce succès éclatant, nous sommes grandement reconnaissants à nos dévoués collaborateurs; nous sommes surtout reconnaissants à nos chers lecteurs chaque jour de plus en plus nombreux. Depuis les débuts de notre entreprise, nous nous sommes efforcés de faire toujours de mieux en mieux et avec l'encouragement du bon public qu'aucune oeuvre patriotique ne laisse indifférent, nous espérons que cette nouvelle année verra se développer et grandir toujours le "Roman Canadien."

JULES LARIVIERE.

COIN DE TANTE LORRAINE

CLAIR YAMASKA:—

Mon beau neveu, pour un premier courrier, la série de questions que vous me posez est plutôt compliquée et ne me l'avez vous pas posée dans le but de mettre dans l'embarras votre tante novice? Eh! bien, beau neveu, vous vous trompez, je puis v répondre. Vous me dites: "Il est écrit qu'Alain René Lesage, en 1732, donna un ouvrage intitulé": Les Aventures de Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine des Flibustiers dans la Nouvelle France. "C'est, paraît-il, l'histoire véridique d'un aventurier tué à Tours, en 1731, par les anglais. Lesage affirme qu'il rédigea cet ouvrage sur les mémoires du héros que la veuve de Beauchêne lui aurait communiqués". Et vous me demandez:

1o.—Qu'y a -t-il de vrai en tout ceci?

2o.—Ne serait-ce pas un bon sujet pour un roman canadien, si un auteur pouvait se procurer ces renseignements presqu'introuvables?

3o.—Ne serait-ce pas une question intéressante pour l'histoire du Canada si ce roman de Lesage mettait quelques lumières sur cette époque?

Beau neveu, j'ai devant moi le roman en question et je vous assure que comme source historique, c'est plus que piètre et en dépit de l'affirmation de son auteur, je doute fort que la matière en ait été tirée de mémoires authentiques, tant il est peu conforme à la vérité. Le personnage en question a été de toute pièce inventé par l'immortel auteur du "Diable Boiteux" qui a, comme tant d'autres auteurs français, de cette époque, tenté d'écrire sur le Canada, cette héroique colonie que l'égoisme d'un roi sans vergogne allait faire perdre à la France.

JEAN PIONNIER:—

Mon cher Jean, vous êtes un des pionniers de mon coin et ce seul titre suffirait à vous faire mériter un coin spécial non seulement dans mon "coin"; mais aussi dans mon coeur de brave vieille marraine. Toutefois, il y a mieux encore et la lettre que vous m'envoyez est si bien marquée au point de la logique et du bon sens que je me permets de la passer à notre Directeur afin que, sous la rubirque "Lettres ouvertes", il puisse en faire profiter tous nos lecteurs. Merci et revenez-nous souvent.

TANTE LORRAINE.

FEUILLETON DE LA "VIE CANADIENNE"

LA VIERGE D'IVOIRE

Grand récit canadien inédit

par JEAN FÉRON

(Suite de la dernière livraison)

—Hortense! Fernand éclata d'un rire d'amère ironie.

—Quoi! tu ne l'aimes pas? demanda M. Drolet.

—Je ne sais pas!

—Tu ne sais pas?

—Non... Je l'estime... je ne la hais pas. Mais l'aimer comme j'aime l'autre encore? non, cela ne se peut pas... cela ne se pourra jamais!

—Mais alors que vas-tu faire? interrogea Mme Drolet avec anxiété.

—Rien. Je vais rester garçon. Je ne me marierai pas. En marier une autre que Lysiane, je serais malheureux... plus malheureux encore!

—Tes promesses à Hortense? Tes engagements?

—Je briserai tout cela! s'écria avec une sorte de rage Fernand. D'ailleurs je vais partir... je ne peux plus vivre à Montréal.

—Prends garde de devenir fou, mon garçon! dit gravement le père.

—Fou? devenir fou? mais ne voyez-vous pas que je le suis déjà? Oui, je suis fou! Oh! quand j'y pense, ce que j'ai été lâche!

Après avoir prononcé ces derniers mots il s'enfuit à sa chambre.

Pendant dix jours Fernand refusa de sortir de la maison. Il passait ses journées à marcher fiévreusement dans l'étude de son père, quand celui-ci était à sa besogne quotidienne sur la rue Saint-Jacques. Et le pauvre garçon maigrissait à vue d'oeil, il pâlissait affreusement, il paraissait en faire une malade mortelle.

Très souvent Mme Drolet l'entendait appeler à toute voix:

—Lysiane! Lysiane!

Et ce foyer, qui jusque-là n'avait connu que la joie, s'abîmait dans la douleur et la souffrance.

Le père et la mère de Fernand se désespéraient tout autant que leur fils. Que faire?

M. Drolet eut un jour une idée: s'il était possible de faire revivre l'amour de Fernand pour Hortense. Car il croyait sincèrement que son fils avait aimé l'ouvrière, qu'il l'aimait encore, mais que cet amour s'était temporairement effacé devant les remords qui assaillaient l'esprit du jeune homme. Quoi! il pourrait suffire de la vue d'Hortense pour que Fernand vît se dissiper le voile sombre qui lui dérobait l'image de l'ouvrière. Dans les cas graves et désespérés on tente tous les remèdes. M. Drolet résolut d'essayer celui-là.

Il se rendit à la pension de la jeune fille qu'il trouva tout aussi malheureuse que son fils.

Elle, en voyant le père de Fernand, ébaucha un sourire pâle et dit:

—Monsieur, soyez le bienvenu dans ma pauvre chambre.

Et sans plus elle ajouta:

—Vous venez me demander, de la part de votre fils, de renoncer au bonheur qu'il m'a promis, n'est-ce pas?

—Non, mademoiselle, vous interprétez mal ma visite. Je suis venu vous demander de sauver mon fils du désespoir.

—N'a-t-il pas retrouvé sa Lysiane?

—Elle n'est plus pour lui!

—Que dites-vous? s'écria Hortense en bondissant. Lysiane serait-elle morte?

—Non, rassurez-vous. Néanmoins, pour mon fils, c'est tout comme: Lysiane a donné st main à un autre!

Hortense se mit à rire avec sarcasme:

—Bon! je parie que l'autre c'est Philippe Danjou?

—C'est vrai!

—Ainsi, je peux comprendre que votre Fernand est très malheureux à cause de ce mariage?

LA VIERGE D'IVOIRE

—Très malheureux... c'est vous qui le dites.

—Et vous pensez que je pourrais peut-être le ramener à l'espoir de la vie, à la joie?

—Je le pense, mademoiselle. C'est pourquoi vous me voyez accourir près de vous.

—Comme ça, ça vous ferait plaisir que je sois la femme de votre Fernand?

—Puisque vous ramènerez la joie et le bonheur chez nous!

—Mais il aime l'autre encore?

—Hélas! fit seulement M. Drolet en baissant la tête.

—Et moi... il ne m'aime pas... il ne m'aime plus!

—Il vous estime certainement... il vous aime peut-être encore! Mais en ce moment, il est comme fou. Si on lui parle de vous, il ne sait pas au juste.

—Ah! monsieur Drolet, soupira Hortense, je sais bien que s'il m'aime encore, cela ne peut être autant que l'autre; je l'ai bien compris quand j'ai vu Fernand la dernière fois. Oh! vous savez, je ne l'en blâme pas! Pauvre garçon! je sais bien moi aussi qu'on ne peut pas se défendre des sentiments qui envahissent notre âme. Vous voyez, moi, je suis comme lui: je voudrais chasser de mon coeur et de mon esprit ce que je ressens pour lui, mais...

—Vraiment, vous l'aimez?

—Vraiment! Moi! Mais regardez donc dans mes yeux, vous y verrez jusqu'au tréfonds de mon âme: ce n'est pas un secret! Alors comprenez-vous que je l'aime? Eh bien! je l'aime assez que, si cela m'était possible, je lui donnerais sa Lysiane... je la lui donnerais, vrai comme vous êtes là!

—Vous feriez cela?

—Si vous l'exigez, je vais le faire!

—Il est trop tard, vous ne pourriez pas, et je ne le voudrais pas! répliqua M. Drolet en secouant la tête.

—O mon Dieu! dit Hortense avec un soupir atroce, ce que nous sommes misérables, des fois, dans ce monde!

La jeune fille laissa tomber sa belle tête sur l'épaule de M. Drolet et pleura.

Très ému, le père de Fernand posa ses lèvres sur le front de la jeune fille et murmura dans une prière:

—Hortense, venez voir Fernand!

Imp. Editions Edouard Garand